

CONNAISSANCE DES
arts
HORS-SÉRIE
Les lieux
du Paris
Grand Siècle
LE PATRIMOINE
EN FRANCE 2013
M 05254 - 591H - F: 10,00 € - RD


vivre
le patrimoine
au quotidien.
photos©Fondation du Patrimoine – création Waooou©2013
restaurer
une passion, des métiers, des hommes.
FONDATION
DU PATRIMOINE



LE CINÉMA AU SECOURS DU PATRIMOINE ?

Quel est le point commun entre *Un Amour de Swann*, le film de Volker Schlöndorff, *Le Colonel Chabert* d'Yves Angelo, *Ridicule* de Patrice Leconte, *Les Liaisons dangereuses* de Stephen Frears, *Marie-Antoinette* de Sofia Coppola ou encore le téléfilm *L'Allée du roi* de Nina Companeez ? Tous ont été tournés en partie à Champs-sur-Marne, un château construit à l'orée du XVIIIe siècle, réaménagé au XIXe par la famille de banquiers Cahen d'Anvers, cédé en 1935 à l'État qui vient d'en achever la restauration et le remeublement du rez-de-chaussée (lire p. 86). Des trésors comme celui-ci, l'État en possède beaucoup. Plus d'une cinquantaine figure dans le catalogue de l'Agence du patrimoine immatériel de l'État (Apie). On y trouve des tribunaux comme la cour d'appel de Lyon ou le palais de justice de Poitiers, des hôpitaux comme l'Institut national du sport ou l'Institut des jeunes sourds de Paris, des haras comme ceux d'Angers ou de Rodez, des villas comme la Villa Arson à Nice ou la Villa Savoye de Le Corbusier à Poissy. Avec plus de deux cents autres lieux exceptionnels à son actif, celle-ci dépend du Centre des Monuments nationaux (CMN) qui facture 5500 euros la journée pour un long métrage et plus de 8000 euros pour un plateau d'émission télé. Ces tournages dans les lieux publics génèrent à eux seuls plus de dix millions d'euros par an. La commission nationale du Film France, soutenue par le Centre national du cinéma et de l'image animée, annonce pour sa part dix-huit mille cent soixante-quatre lieux possibles de tournage. Sur son site, il vous suffit de taper la zone géographique, le type de décor ou la localisation pour trouver l'abbaye, l'arboretum, la bastide, le calvaire, le donjon, le pigeonnier ou le viaduc désiré. *« Il ne faut pas oublier les conseils régionaux comme celui notre région,* rappelle Marc Simonet-Langlart, le propriétaire des châteaux de Cormatin et de Fléchères (lire p. 56). *Fier de ses liens avec l'histoire du cinéma* [les usines Lumière étaient à Lyon, ndlr], *il subventionne les productions pour qu'elles viennent tourner en Rhône-Alpes. Les négociations ont ensuite lieu directement entre la production et le propriétaire des lieux.* » Dans les lieux privés, les tarifs tournent autour de 1000 à 2000 euros la journée de préparation ou de tournage. *« Ce sont des aides ponctuelles qui nous rendent bien service,* complète Marc Simonet-Langlart. *Les 30000 euros du tournage d'*Isabelle disparue, *téléfilm de Bernard Stora, nous a permis de payer le chauffage central de Fléchères, ceux de* La Marquise des ombres *d'Édouard Niermans ou* La Religieuse *de Guillaume Nicloux ont aidé pour la restauration des fresques.* » Contrairement aux idées reçues concernant les dégradations liées aux lourdes équipes techniques, il précise même que *« ni les meubles, ni les dorures n'ont été abîmés. À partir de leurs impératifs, il faut définir les règles en amont et travailler en bonne intelligence »*. À ces conditions, le cinéma pourrait bien devenir le complément indispensable aux visites guidées et autres produits dérivés pour soutenir le patrimoine français. **GUY BOYER ET AXELLE CORTY**



Tournage du téléfilm *Isabelle disparue*, de Bernard Stora, au château de Fléchères en 2011 (©MARC SIMONET-LENGLART).

CONNAISSANCE DES arts

Directeur de la publication
Gérant de SFPA Francis Morel

Connaissance des Arts est édité par SFPA (Société Française de Promotion Artistique), SARL au capital de 150000€. 304 951 460 RCS Paris.
Commission paritaire 1015 K 79964.
ISSN 0293-9274. Dépôt légal septembre 2013.
16, rue du Quatre-Septembre,
75112 Paris cedex 02
Tél. : 01 44 88 55 00 Fax : 01 44 88 51 88
www.connaissancedesarts.com

Pour obtenir votre correspondant, composer le 01 44 88 suivi des quatre chiffres entre parenthèses.
Les adresses e-mail se constituent ainsi : initialeduprénomnom@cdesarts.com
e-mail de la rédaction : cda@cdesarts.com

ABONNEMENTS : 01 55 56 71 08
Fax : 01 55 56 70 38
serviceclients@cdesarts.com

Directeur de la rédaction Guy Boyer @
Rédactrice en chef adjointe
Axelle Corty @
Secrétaire de la rédaction
Christel Matteï @
Conception graphique Sophie Laurent-Lefèvre et Fabien Laborde
Directeur artistique Pascal Baeza @
Rédactrice-iconographe
Virgine Huet
Assistant de direction
Benoît Lafay @
Photographe Bernard Saint-Genès
Chefs de fabrication
Anaïs Barbet, Sandrine Lebreton
Ont collaboré à ce numéro
Marie-Odile Andrade-Carpentier, Myriam Boutoulle, Jérôme Coignard, Élodie de Dreux-Brézé, Marie Dumont, Michael Evans, Hervé Grandsart, Jean-François Lasnier, Dominique de La Tour, Danielle Marti, Valérie de Maulmin, Guillaume Morel, Anne-Marie Romero, Virginie Seguin, Franck Zennaro
Directeur du développement
Philippe Thomas (55 18)
Chargé de clientèle Jérôme Duteil (55 17)
Responsable de la communication
Lise Léger (42 88)
Rédactrice en chef des hors-série
Pascale Bertrand
Iconographe des hors-série Diane de Contades
Expéditions Jean-Marc Olin

PUBLICITÉ Les Échosmédias
Tél. : 01 49 53 64 98 / Fax. : 01 49 53 68 94
Directeurs généraux
Cécile Colomb et Hervé Noiret
Directeur commercial du pôle Art et Classique
Frédéric Pion (64 90)
Directrices de clientèle
Magali Harmange (64 70)
Virginie Roche/secteur horlogerie (64 15)
Chef de publicité Sophie Lavigne (66 30)
Assistante commerciale Anne Vassort (64 98)
Directrice publicité internationale
Catherine Blyth (01 49 53 64 83)

DIFFUSION MARKETING COMMUNICATION
Directrice Sophie Gourmelen

Connaissance des Arts
est une publication du Groupe Les Échos.
Président-directeur général Francis Morel
Directeur général délégué Christophe Victor
Directeur délégué Bernard Villeneuve
Directrice du pôle Arts et Classique
Claire Lénart Turpin

Photogravure Planète Couleurs, Paris.
Impression Etic à Laval (53)
Papier LumiSilk Stora Enso certifié



Le ministère de la **Culture** et de la **Communication** présente

JOURNÉES EUROPÉENNES DU PATRIMOINE

14 & 15 SEPTEMBRE 2013

100 ANS DE PROTECTION



www.journeesdupatrimoine.culture.fr #JEP2013





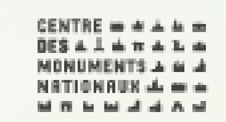








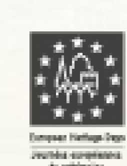












sommaire





en couverture Boiseries de la chambre dite « à l'italienne » de l'appartement de la duchesse à l'hôtel de Sully (©CMN PARIS/PATRICK CADET) À droite, l'église Saint-Joseph-des-Carmes (©COARC/ROGER-VIOLLET/JEAN-MARC MOSER) p. 16

UN SIÈCLE DE PROTECTION AUX JOURNÉES DU PATRIMOINE

Le patrimoine français fête cette année un double anniversaire : le centenaire de la loi sur les monuments historiques et la 30e édition des Journées européennes du patrimoine, baptisées « 1913-2013 : 100 ans de protection ». En plus de la possibilité de découvrir des monuments publics et privés exceptionnellement ouverts lors de ces journées, elle donne l'occasion de revenir sur les étapes historiques de la valorisation patrimoniale en France. Au lendemain de la Révolution française, qui eut des conséquences dramatiques sur le patrimoine (ecclésiastique notamment), les gouvernements successifs prennent conscience de la nécessité de protéger *« la propriété du peuple »*.

Mais ce n'est qu'en 1887 qu'une loi pose réellement les fondements d'une politique de protection des Monuments historiques. La loi de 1905 sur la séparation des Églises et de l'État mène à la rédaction, en 1913, d'un texte plus ambitieux, clé de voûte de notre droit de protection du patrimoine actuel. Elle étend notamment le classement Monument historique aux monuments privés.

Si les deux conflits mondiaux du XXe siècle ont profondément meurtri les monuments français, à l'instar de la cathédrale de Reims bombardée en 1914, ils ont aussi été un formidable accélérateur de mesures en faveur du patrimoine comme en témoigne la sauvegarde des cloches d'églises, protégées massivement entre 1941 et 1942 pour éviter leur réquisition et leur refonte à des fins militaires. Parmi les incontournables de cette édition 2013 des Journées du patrimoine : la visite guidée de la Comédie-Française nouvellement restaurée et l'ouverture exceptionnelle de la Fondation Pierre Bergé-Yves Saint Laurent. **M. E.**

JOURNÉES EUROPÉENNES DU PATRIMOINE 14 et 15 septembre
www.journeesdupatrimoine.culture.fr



À Paris, le siège de l'Ordre national des pharmaciens ouvre ses portes au public (©ORDRE NATIONAL DES PHARMACIENS).



Bol *Béné* de la céramiste Emmanuelle Manche en cours de réalisation (©ALOYS BERDOLL).

LES TERRITOIRES AU SALON DU PATRIMOINE CULTUREL

Pour sa 19e édition, le Salon international du patrimoine culturel organisé par Ateliers d'art de France au Carrousel du Louvre met l'accent sur les liens entre le patrimoine et les territoires.

L'événement réunit chaque année depuis 1995 plusieurs centaines d'exposants et professionnels du patrimoine, associations de sauvegarde ou ateliers spécialisés notamment, français et étrangers. Au travers de conférences, d'expositions et de démonstrations de savoir-faire, l'édition 2013 entend montrer le formidable dynamisme de ceux qui font vivre le patrimoine dans leur environnement local. Selon Ateliers d'art de France, ce thème s'inscrit dans un contexte politique et culturel favorable aux notions de spécificités régionales et de territorialité, avec notamment la création récente d'itinéraires thématiques, de routes culturelles ou d'appellations régionales contrôlées. Autre territoire, sans doute trop peu exploré aujourd'hui : le territoire économique. Le salon entend rappeler l'importance du patrimoine comme source de développement économique à l'échelle régionale, nationale et internationale. Si l'ancrage territorial du patrimoine matériel semble aller de soi – la valorisation du bâti incombant, de fait, à des organismes locaux – il est intéressant de s'interroger sur la nature des territoires du patrimoine dit « immatériel », tels les gestes des artisans d'art. La compréhension d'un savoir-faire et de son héritage se doit d'être contextualisée géographiquement ; cette immatérialité est source d'innovation et d'exploration de nouveaux territoires plastiques et créatifs. Cette édition s'annonce riche en perspectives nouvelles. **M. E.**

SALON DU PATRIMOINE,
Carrousel du Louvre, 75001 Paris
du 7 au 10 novembre
www.patrimoineculturel.com





Philippe Bélaval, président du Centre des Monuments historiques (©CMN PARIS/ DIDIER PLOWY).

La restauration du dôme du Panthéon, emblème des Monuments nationaux, devrait s'achever en février 2015 (©CMN PARIS/ CAROLINE ROSE).

PHILIPPE BÉLAVAL : « NOUS VOULONS TRAVAILLER AVEC LES ACTEURS DE LA VIE LOCALE »

Président du Centre des Monuments nationaux depuis juin 2012, Philippe Bélaval évoque les grandes lignes de sa politique en matière de restauration, de mise en valeur et d'animations des sites. Avec de beaux projets en perspective, malgré la crise.

Vous êtes arrivé au Centre des Monuments nationaux (CMN) dans un climat tendu. Quelles étaient vos priorités ?

Philippe Bélaval Le plus urgent était de redonner confiance en interne comme en externe, auprès des collectivités territoriales, des élus, des institutions avec lesquels les liens s'étaient distendus. Je compte beaucoup sur le centenaire de la création du centre, que nous célébrerons en 2014, pour réaffirmer notre spécificité. Notre mission est de conserver, de restaurer, de mettre en valeur, d'ouvrir et d'animer les monuments, avec un haut degré d'exigence dans tous ces domaines. Il est également important de travailler davantage sur l'ancrage des Monuments nationaux dans les territoires. Le CMN gère quatre-vingt-seize sites répartis sur toute la France et insérés dans un tissu culturel. Nous voulons travailler en lien étroit avec les acteurs de la vie locale.

Quelles sont les restaurations urgentes ?

Les priorités sont dictées d'abord par l'état des monuments. Par exemple, le Mont-Saint-Michel fait l'objet d'un programme depuis plusieurs années (lire p. 38), et nous commençons la restauration du dôme du Panthéon. Au-delà de cela, il existe certains monuments auxquels nous souhaitons donner une meilleure attractivité. Ainsi le château de Champs-sur-Marne, rouvert le 29 juin après six ans de fermeture (lire pp. 86-89), le château d'Azay-le-Rideau, avec un vaste projet de restauration pour le parc (lire p. 39), ou le château d'If qui jouit d'une localisation exceptionnelle sur son îlot au centre de la rade de Marseille. La mise en sécurité des remparts de Carcassonne est primordiale pour permettre aux visiteurs d'en faire le tour complet, ce qui n'est pas possible aujourd'hui. Je nourris aussi le projet d'une mise en lumière des tours de La Rochelle et des châteaux d'Angers et de Vincennes. Il faut donner envie aux gens de venir, mais aussi de revenir.

D'où l'importance d'animer les sites. Quelle est votre politique en ce domaine ?

Mon prédécesseur proposait des thématiques annuelles communes aux monuments (les animaux, l'imaginaire…). Je n'ai pas souhaité poursuivre dans cette voie. Je préfère proposer une programmation plus souple, organisée autour des commémorations, des saisons musicales, de l'art contemporain, des lectures, des animations dans les jardins, au gré des possibilités offertes par chaque monument. Si un événement est « plaqué », cela ne fonctionne pas. En revanche, lire les écrits de Sade dans sa cellule du donjon de Vincennes, ou écouter des textes de femmes écrivains au Panthéon a un sens. De même retrouver les émotions d'enfance de Christian Lacroix à l'abbaye de Montmajour, près de sa ville natale d'Arles. La crise économique nous impose aussi de revoir nos méthodes de travail, de rechercher de petites formes (la musique de chambre, les lectures…), qui correspondent à l'esprit des lieux.

Le CMN est-il fragilisé par la baisse des budgets alloués par l'État ?

Notre structure financière est plus robuste que d'autres institutions, car nous dépendons moins des subventions de l'État ; 86 % de nos dépenses sont autofinancées par les entrées (plus de neuf millions de visiteurs par an), la location domaniale, les boutiques, les tournages, et le mécénat que nous devons développer. Je souhaite que nous réussissions à nous autofinancer encore davantage. Notre modèle économique fait en sorte que l'argent que nous gagnons sur certains sites doit permettre d'aider d'autres sites. Il est important de partager, de multiplier les partenariats, de se nourrir des richesses de chacun. Les gens ont besoin de culture, de divertissement, et les Monuments nationaux offrent un plaisir complet, qui associe visites, spectacles, animations… Je tiens à ce que la visite d'un monument soit un moment de partage familial et populaire.

PROPOS RECUEILLIS PAR GUILLAUME MOREL

www.monuments-nationaux.fr


La Monnaie de Paris - EPIC - 150 020 012 RCS Paris - siège : 11 quai de Conti - 75006 Paris - TBWA\PARIS
MONNAIE DE PARIS
CONTEMPORAINE
DEPUIS 12 SIÈCLES
MONNAIE
DE PARIS
ICI, ON FRAPPE LA MONNAIE ET LES ESPRITS

LE CRÉDIT AGRICOLE DÉVELOPPE SES ACTIONS

Avec le soutien de la Fondation Crédit Agricole Pays de France, le nouveau fonds de dotation du Crédit Agricole d'Île-de-France a signé cet hiver une convention de mécénat de 375 000 euros pour la rénovation d'un des sites de la Cité internationale universitaire de Paris, la Fondation Émile et Louise Deutsch de la Meurthe. Construit en 1925 par l'architecte Lucien Bechmann, il était destiné à héberger étudiantes et étudiants du monde entier, beaucoup ayant alors déserté les universités, suite à la guerre. Le bâtiment est conçu dans un idéal humaniste de paix et d'échanges. Il compte sept pavillons et un jardin central, très apprécié des étudiants aujourd'hui encore. La qualité architecturale du site, appartenant désormais à la Cité internationale universitaire de Paris, est reconnue depuis 1998, date de son inscription aux Monuments historiques. Sensible aux valeurs de la Cité universitaire, le Crédit Agricole d'Île-de-France Mécénat a donc inauguré, avec cette intervention au pavillon Pasteur de la Fondation, ses actions de mécénat. Elle comprend la restauration des parties d'origine (façade, toiture, menuiseries) et l'augmentation de la capacité d'accueil des étudiants, d'ici 2015. **M. E.**

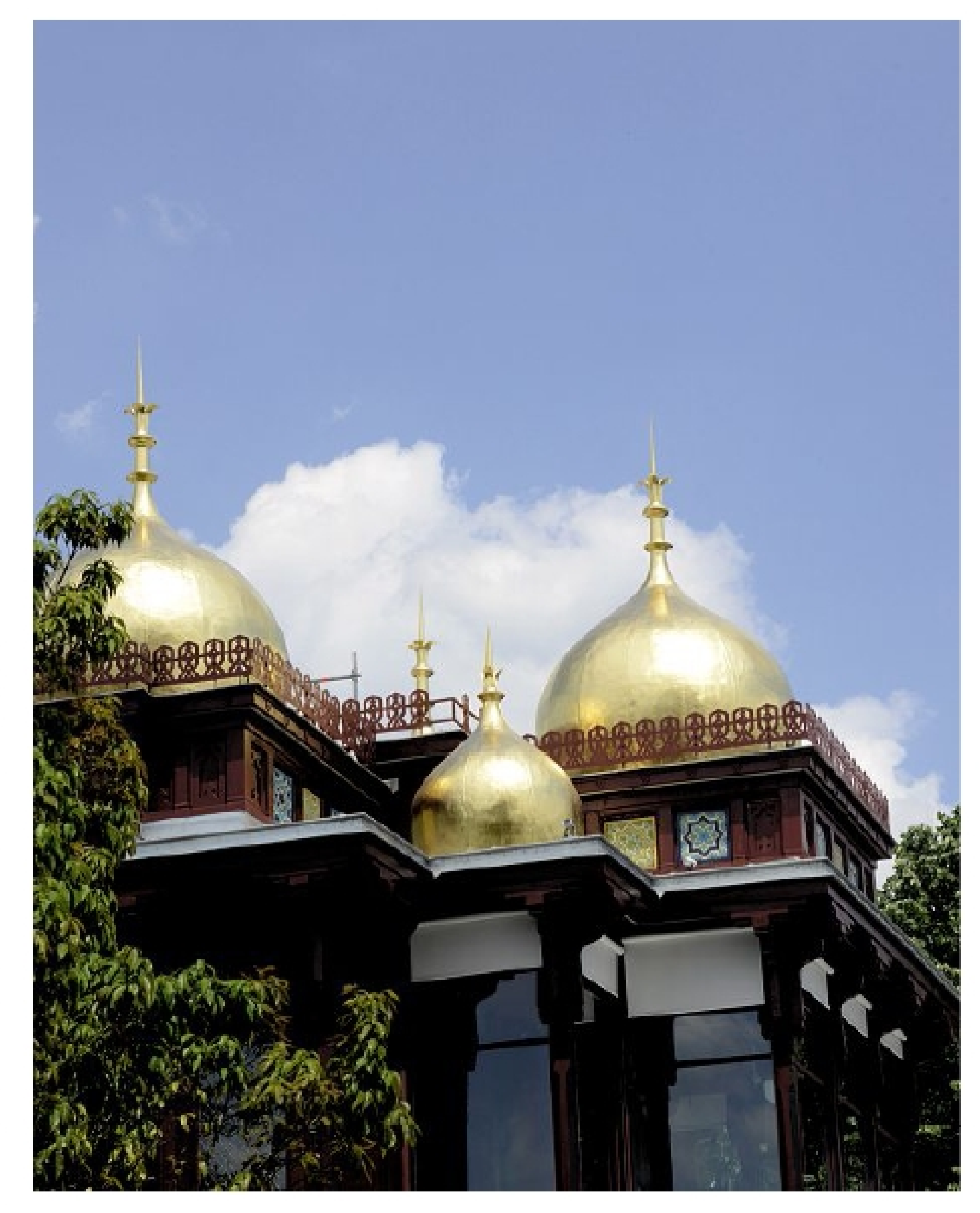
www.mecenat.ca-paris.fr



Vue de la Fondation Émile et Louise Deutsch de la Meurthe à la Cité universitaire (©CIUP).

LA FONDATION GDF-SUEZ RÉVÈLE LE PAVILLON DES INDES

Grâce au soutien de la Fondation GDF-Suez, le pavillon des Indes, installé à Courbevoie, ouvrira ses portes en septembre. Construit en 1878 pour l'Exposition universelle à Paris, il symbolisait la toute-puissance de l'empire britannique aux Indes. Son architecture et ses coupoles, rappelant la silhouette du Taj Mahal, ont été façonnées spécialement pour l'occasion par des artisans indiens. Mais le bâtiment fut démembré après l'Exposition et une partie réinstallée dans le domaine de Bécon par le prince Stirbey, un aristocrate roumain, qui y adjoint un bâtiment en brique. Le pavillon accueillait alors l'atelier d'une des belles-filles du prince : George-Achille Fould, élève du peintre Ferdinand Roybet. Propriétaire du bâtiment depuis 1951, la ville de Courbevoie a décidé de renouer avec l'histoire de ce pavillon, Monument historique depuis 1987. Il accueillera donc, dès septembre, une résidence d'artistes-sculpteurs ainsi qu'un espace d'exposition (une convention avec l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris va être signée). De Courbevoie aux jardins de Versailles, il n'y a visiblement qu'un pas pour la Fondation GDF-Suez, qui sera également partenaire de l'exposition « Le Nôtre en perspectives : 1613-2013 », à découvrir à Versailles en octobre prochain. **M. E.**



La silhouette du pavillon des Indes à Courbevoie rappelle celle du Taj Mahal (©MAIRIE DE COURBEVOIE/YANN ROSSIGNOL).

COURBEVOIE, PAVILLON DES INDES, 142, boulevard Saint-Denis 01 43 34 70 00 (mairie)
www.ville-courbevoie.fr

UNE RESTAURATION INNOVANTE AVEC LA FONDATION TOTAL

Grâce au soutien de la Fondation Total, la Fondation du patrimoine a apporté une aide de 280000 euros à la restauration du Domaine de La Borie, près de Limoges, ainsi qu'à la rénovation de ses jardins. Situé dans la commune de Solignac en Haute-Vienne, le château de la Borie fut probablement érigé vers 1640. Outre la restauration de ses façades en granit, de sa toiture en tuiles plates et de sa muraille d'enceinte en pierres sèches, la rénovation du domaine a également mis en valeur ses jardins grâce à de ludiques et poétiques parcours sonores qui proposent la découverte du paysage par l'écoute. **M. E.**

www.fondationlaborie.com
www.fondation-patrimoine.org

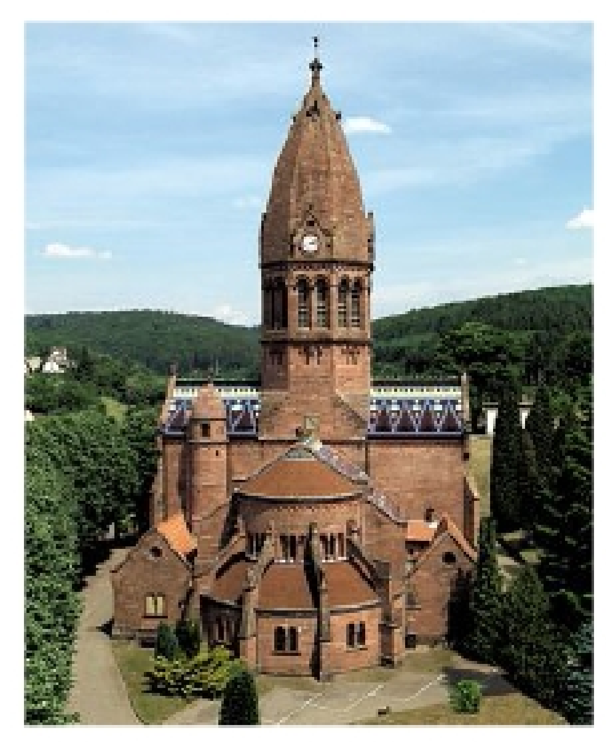


Parcours sonores dans les jardins du Domaine de la Borie, près de Limoges (©FDP/JEAN-MICHEL PÉRICAT).


PEINTURE
DECORATION
DORURE
ATELIER
MERIGUET-CARRERE
84, rue l'Abbé-Groult, 75015 Paris - Tél. 01 48 28 48 81
RESTAURATION D'ANCIEN
TROMPE-L'ŒIL
PANORAMIQUE

HERMÈS SAUVEGARDE SAINT-LOUIS

La Fondation du patrimoine et la Maison Hermès, avec sa filiale les Cristalleries de Saint-Louis, ont mis en place en 2010 un mécénat pour la sauvegarde d'éléments du patrimoine du village de Saint-Louis-lès-Bitche (Moselle) où sont implantées les cristalleries. La municipalité en a sollicité les ouvriers pour choisir les quatre projets de sauvegarde. Ils se portent sur le patrimoine religieux :



L'architecture de l'église de Saint-Louis-lès-Bitche de style néoroman (©FDP).

illumination extérieure de l'église, restauration du vitrail représentant le village et la cristallerie, rénovation de la statue du Sacré-Cœur, consolidation de la grotte de la Vierge. Les travaux de restauration, achevés en avril dernier, ont été financés par Hermès, la Fondation du patrimoine et la commune. Malgré sa taille modeste, Saint-Louis-lès-Bitche possède une imposante église dotée d'une haute tour de plan polygonal. De type basilical et de style néoroman, construite en 1902 en pierres de taille de grès rose et recouverte de tuiles vernissées colorées, elle est due à l'architecte Charles Winkler. **M. B.**

SAINT-LOUIS-LÈS-BITCHE, ÉGLISE
www.fondation-patrimoine.org

PHILANTHROPIA MÉTAMORPHOSE LE BASSIN DE LATONE

Avec son buffet étagé en marbre, son riche décor de plomb et de marbre sculpté, ses savants jeux d'eau, le bassin de Latone est l'ouvrage clé du système hydraulique du parc de Versailles. Plus de trois siècles après sa création, une intervention urgente s'imposait sur ses infrastructures, sa fontainerie et ses décors sculptés. Des travaux de restauration du bassin et de remise en état de ses parterres ont été entamés en mars dernier pour une période de seize mois sous la direction de Pierre-André Lablaude, architecte en chef des Monuments historiques. Ce chantier bénéficie du soutien de la Fondation Philanthropia, créée par la plus ancienne maison de banquiers privés de Genève Lombard Odier & Cie, fondée au XVIIIe siècle. Le bassin de Latone, situé au centre de la grande perspective, est inspiré par les *Métamorphoses* d'Ovide. Il représente Latone, mère d'Apollon et de Diane, protégeant ses enfants contre les injures des paysans de Lycie et demandant à Jupiter, leur père, de la venger ; ce qu'il fait en métamorphosant les coupables en grenouilles et en lézards. Le groupe central en marbre, sculpté par Gaspard et Balthazar Marsy, est entouré de six grenouilles à demi sorties de l'eau, et de vingt-quatre autres, disposées hors du bassin cerclé de gazon. Initialement installé en 1670 sur un rocher, l'ensemble prit place sur un soubassement concentrique en marbre, après les modifications de l'architecte Jules Hardouin-Mansart entre 1687 et 1689. **M. B.**



Le bassin de Latone, pièce maîtresse des jardins du château de Versailles (©CHRISTIAN MILLET).

CHÂTEAU DE VERSAILLES, bassin de Latone, place d'Armes
www.chateauversailles.fr
Infos sur Philanthropia : www.lombardodier.com

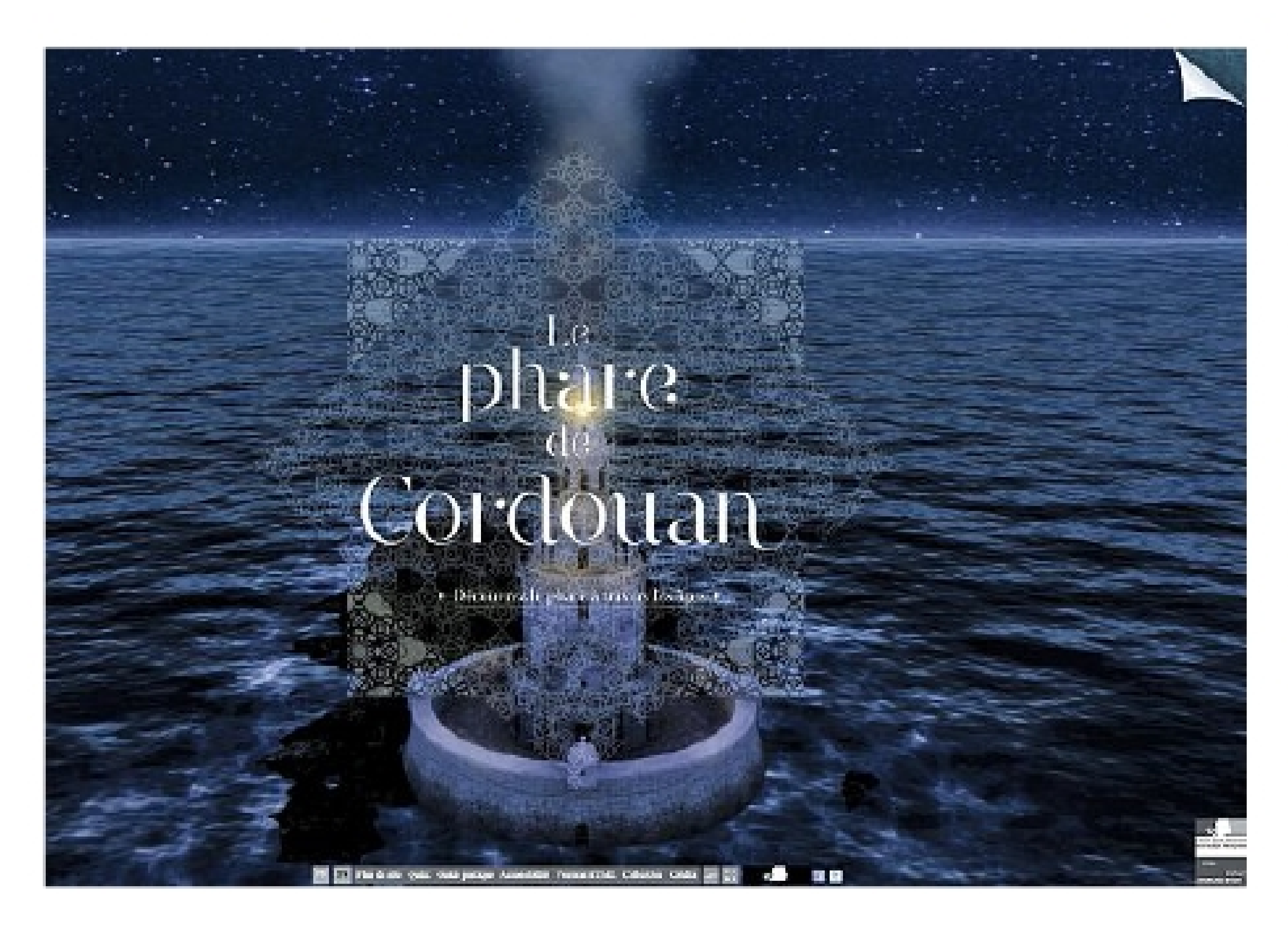
COLAS AU PARC DU DOMAINE NATIONAL DE CHAMBORD

Le parc de Chambord compte plus de 304 kilomètres d'allées, sur une surface de 5440 hectares. Un vaste programme de travaux de rénovation et de réhabilitation d'aménagements (voies de circulation, allées pédestres, esplanades et terrasses) vient d'être lancé. Pour cela, le Domaine national de Chambord a signé avec Colas, spécialiste de l'aménagement des espaces extérieurs, une convention pluriannuelle de mécénat de compétence. La société y met en œuvre un revêtement spécial, mis au point en 2010 pour la réhabilitation des allées du Domaine national de Versailles. **M. B.**



Vue aérienne du Domaine national de Chambord (© LÉONARD DE SERRES).

DOMAINE NATIONAL DE CHAMBORD, place Saint-Louis
02 54 50 40 00 www.chambord.org
www.colas.com





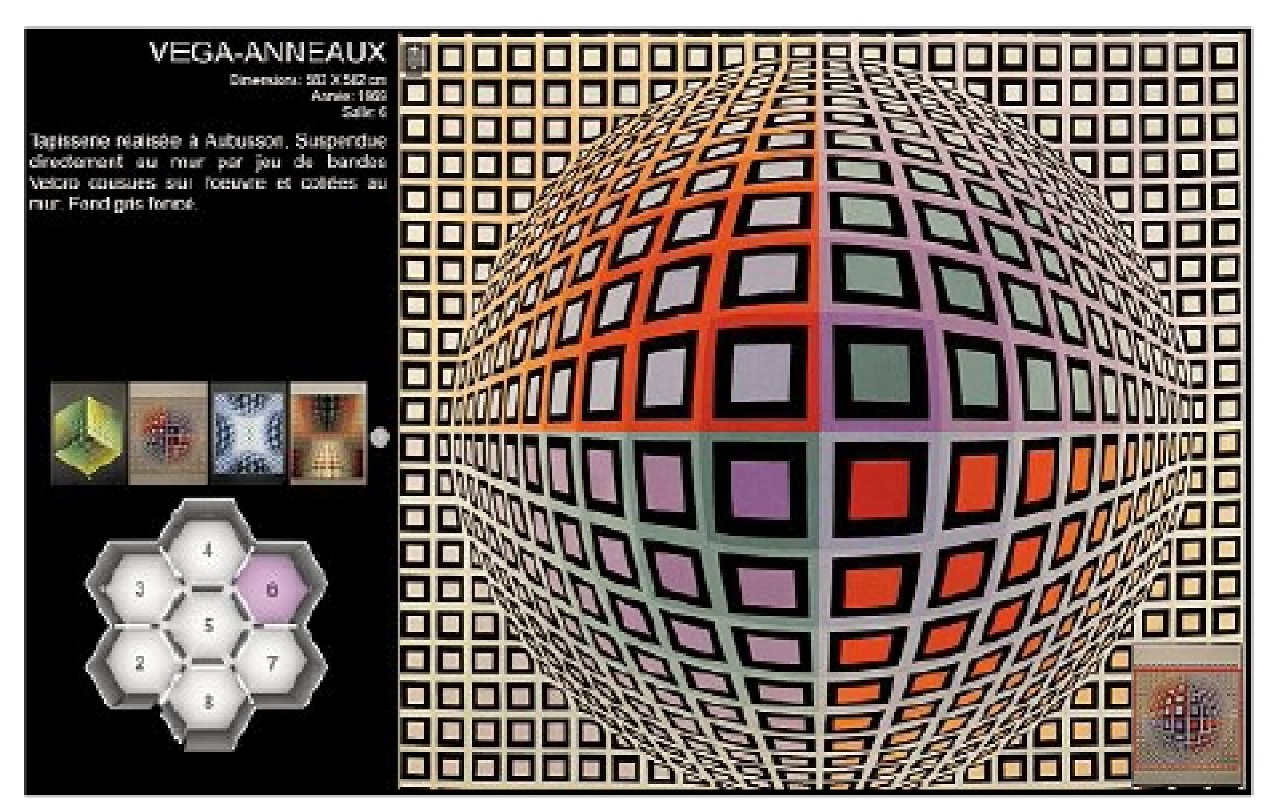
À gauche : L'histoire du phare de Cordouan, dans l'estuaire de la Gironde, racontée sur Internet à travers une visite virtuelle en 3D spectaculaire (©MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION).

Ci-contre : Le château médiéval de Falaise, dans le Calvados, aujourd'hui et au temps de Guillaume le Conquérant (©NORMANDY PRODUCTIONS).

LE PATRIMOINE À L'ÈRE NUMÉRIQUE

Archéologie virtuelle, restitutions en 3D de monuments, réalité augmentée appliquée au patrimoine : quand les ordinateurs font revivre le passé.

Du 28 octobre au 1er novembre à Marseille se tient le premier Congrès international Digital Heritage sur les questions de reconstitution du patrimoine par les outils virtuels. Dans l'Hexagone, les exemples ne manquent pas pour illustrer leur utilisation. À commencer par les visites virtuelles qui permettent d'explorer sur le Web un lieu du patrimoine, reconstitué à partir de photos panoramiques à 360° ou modélisé en 3D. *« La visite virtuelle permet de valoriser des sites inaccessibles au public pour des raisons de conservation, comme la grotte Chauvet qui fait l'objet d'une numérisation en vue de l'ouverture d'un futur centre d'interprétation en 2015 »*, souligne Thomas Sagory, chef de projet multimédia à la mission de la recherche et de la technologie du ministère de la Culture. Ainsi la collection multimédia des grands sites archéologiques propose-t-elle parmi une vingtaine de réalisations la visite virtuelle de l'ensemble mosaïque de la Villa Loupian (site archéologique de l'Hérault), datant de l'Antiquité romaine, restituée en 3D. De leur côté, les Monuments nationaux proposent une visite panoramique à 360° des appartements de la duchesse de l'hôtel de Sully, à Paris, remeublés d'après les inventaires, inaccessibles au public (lire pp. 19-20).



Le projet de la Fondation Vasarely 3D (©FONDATION VASARELY/MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION).

La 3D en question

Classé aussi au titre des Monuments historiques, le phare de Cordouan, dans l'estuaire de la Gironde, bénéficie depuis 2012 d'une spectaculaire restitution en 3D, sur Internet, des différentes étapes de son évolution, de la Renaissance à nos jours. *« Ces images numérisées à partir des archives s'appuient sur l'état des connaissances. Ce sont des hypothèses de restitution, car passer de la 2D à la 3D pose question »*, poursuit Thomas Sagory. Il en est de même pour les maquettes en 3D du château de Versailles conçues en 2012, qui illustrent les grandes étapes de la transformation de la demeure royale depuis le pavillon de chasse de Louis XIII jusqu'au domaine national d'aujourd'hui. Ce projet fait suite à l'ambitieux Petit Trianon 3D qui permet de visualiser les mobiliers successifs du château de Marie-Antoinette, correspondant aux différents inventaires, suivant les repères chronologiques choisis : vers 1780, après les premières commandes passées par la reine, en 1789 à la fin de l'Ancien Régime… Pour le grand public comme pour les scolaires, il n'est pas aisé de visualiser l'état d'un monument à une époque donnée. C'est la raison d'être de Paris 3D, application sur iPad qui propose des reconstitutions de monuments de Paris à différentes époques, comme le Louvre au temps de Philippe Auguste, de Charles V, d'Henri IV et de Napoléon Ier.

La question des publics est au cœur des appels à projets des services numériques culturels innovants du ministère de la Culture. Parmi les lauréats 2012, le projet Fondation Vasarely 3D, créé à partir de la numérisation des plans d'origine de ce monument d'Aix-en-Provence dessiné par le peintre dans les années 1970, classé Monument



Visite, en réalité augmentée, de l'aile ouest du domaine de Trévarez (©CDP29).

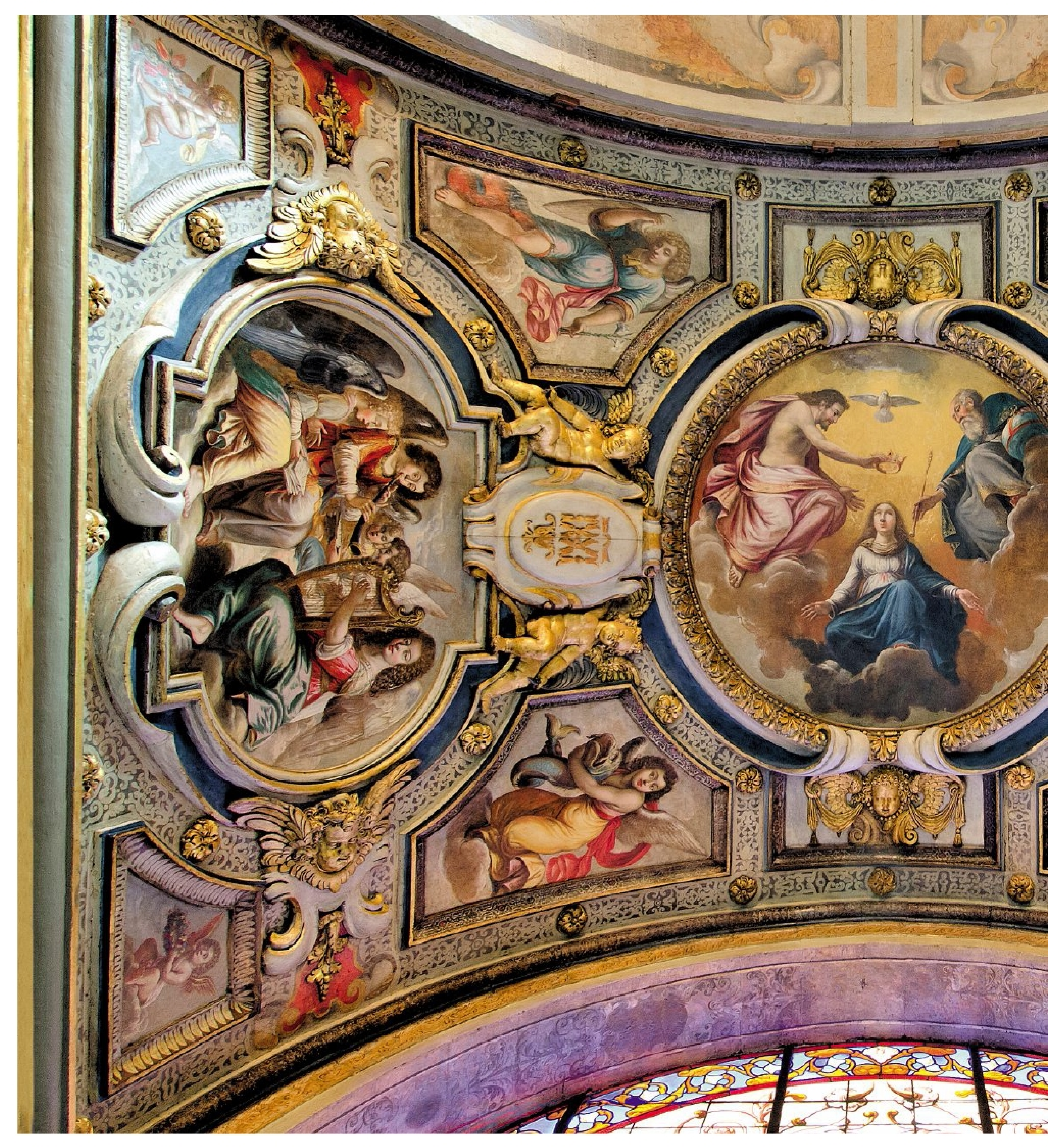
historique en janvier 2013. Il propose un espace de navigation en trois dimensions accessible sur Internet et plateformes mobiles.

Quand à la réalité augmentée, de plus en plus utilisée dans le domaine du patrimoine, elle permet au visiteur, par un système de superposition d'images virtuelles sur la vision réelle, d'accéder à des informations complémentaires à travers son smartphone ou sa tablette numérique. *« Il s'agit de rendre visible l'invisible »*, selon Sonia Zillhardt, chargée de mission au service de la coordination des politiques culturelles et de l'innovation au ministère de la Culture. Ainsi au domaine de Trévarez, château 1900 et son parc, dans le Finistère, une tablette tactile permet de superposer l'état actuel de l'aile ouest, bombardée en 1944, avec la vision de ce qu'elle était au début du XXe siècle. *Idem* pour l'application sur iPhone Jumièges 3D, qui aide à visualiser le cloître Renaissance et le chœur gothique de l'abbaye de Jumièges, en Normandie, avant leur destruction au début du XIXe siècle. Quant au château de Falaise, site médiéval du Calvados, ses meubles et fresques disparus ont été reconstitués sur une tablette pour retrouver son allure au temps de Guillaume le Conquérant.

MYRIAM BOUTOULLE

- Digital Heritage www.digitalheritage2013.org
- Grands sites archéologiques www.grands-sites-archeologiques.culture.fr
- Hôtel de Sully http://sully.monuments-nationaux.fr
- Phare de Cordouan www.cordouan.culture.fr
- Maquettes 3D du château de Versailles www.versailles3d.com/fr/decouvrez-les-maquettes-3d
- Petit Trianon 3D www.map.archi.fr/3D-monuments/site_trianon
- Paris 3D http://.paris.3ds.com
- Services numériques culturels http://culturelabs.culture.fr/projets.html
- Fondation Vasarely 3D http://3d.fondationvasarely.org
- Domaine de Trévarez www.cdp29.fr/fr/presentation-trevarez
- Jumièges 3D www.abbayedejumieges.fr/actualites/jumieges-3d.html
- Château de Falaise www.chateau-guillaume-leconquerant.fr

Paris Grand Siècle



De récents chantiers de restauration braquent les projecteurs sur l'architecture et les décors parisiens du XVIIe siècle. Chapelles oubliées ou demeures aristocratiques somptueuses, ils révèlent la richesse d'un patrimoine souvent méconnu.



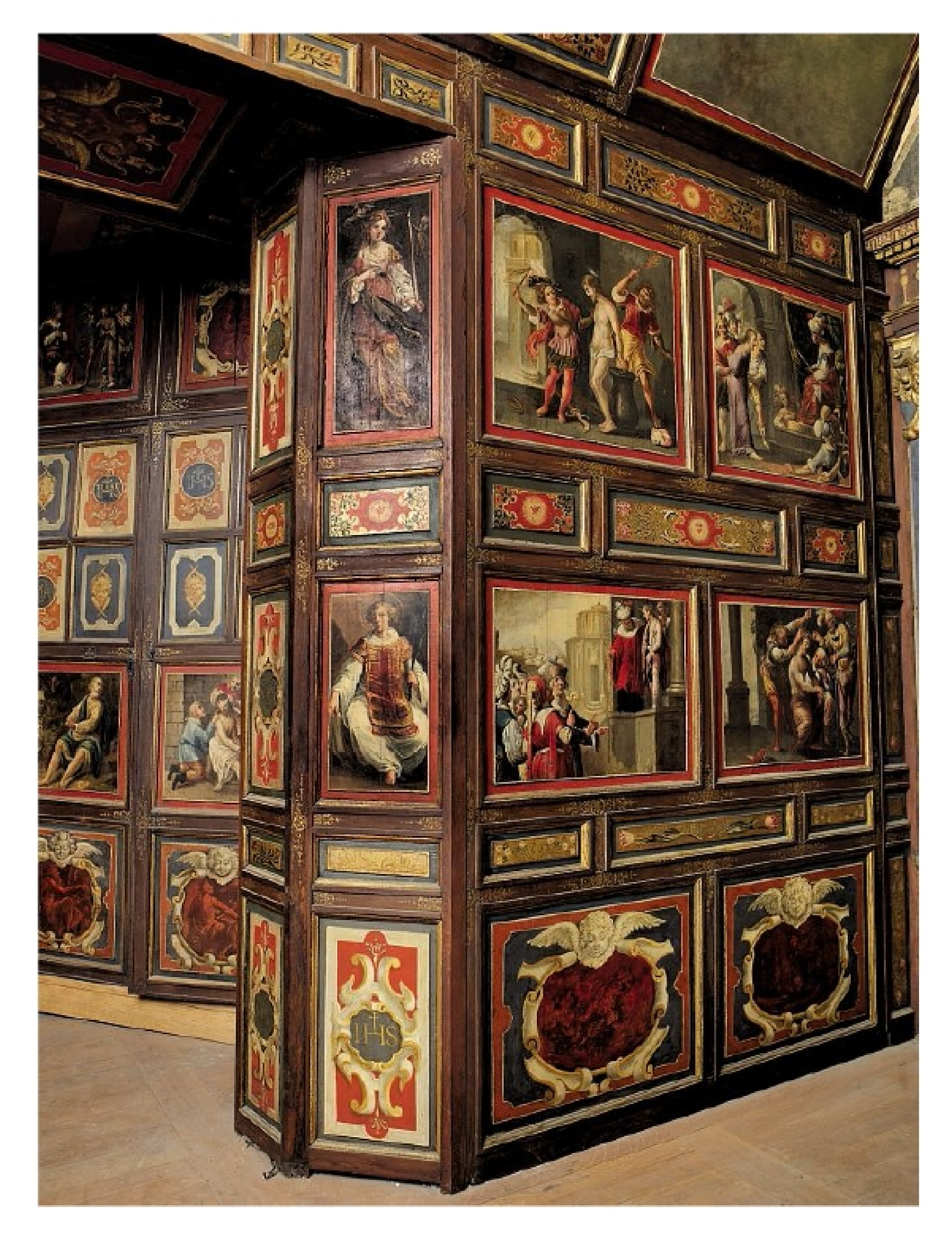
Texte JÉRÔME COIGNARD

Le succès de l'exposition « Les Couleurs du Ciel » présentée en 2012-2013 au musée Carnavalet a permis à beaucoup de découvrir l'extraordinaire richesse des églises de Paris en peintures religieuses du XVIIe siècle. Voici tout simplement, après le Louvre, le plus grand musée en la matière ! « *On part toujours du principe que la Révolution a tout détruit,* explique Guillaume Kazerouni, commissaire scientifique de l'exposition, responsable des peintures anciennes du musée des Beaux-Arts de Rennes. *La Révolution a certes détruit, mais on avait oublié de regarder ce qui subsistait. Or, il existe à Paris une vingtaine de chapelles à décor de peintures murales du XVIIe siècle qui étaient restées hors des circuits de l'histoire de l'art. Ces chapelles n'étaient ni documentées, ni même reproduites en photographie.* » Remis en lumière par cette exposition qui a fait date, ces décors ont, par ailleurs, bénéficié d'une restauration ou vont en bénéficier dans un proche avenir.

Décors du temps d'Henri IV

À l'église Saint-Nicolas-des-Champs, rue Saint-Martin à la lisière du quartier du Marais, on peut admirer les seuls grands décors peints du temps d'Henri IV ayant subsisté à Paris. Deux chapelles ont été restaurées pour l'exposition du musée Carnavalet, dont l'admirable voûte représentant la Résurrection du Christ. Elle a été récemment attribuée à Michel I Corneille par Guillaume Kazerouni. Un examen attentif de l'architecture en trompe l'œil a montré que le peintre avait, non sans humour, prolongé de vraies fissures par des fissures peintes… Ces chapelles étaient, selon

À l'église Saint-Joseph-des-Carmes, la voûte de la chapelle Saint-Ange, aujourd'hui chapelle Saint-Elie, peinte par Claude Deruet vers 1640, restaurée en 2013 (©JEAN-MARC MOSER/COARC/ROGER-VIOLLET).





Ci-contre : La chapelle Dorée et la chapelle Sainte-Anne de l'église Saint-Gervais-Saint-Protais, par Claude Vignon et Jean de Saint-Igny, vers 1630-1635.
Ci-dessus : Détail de la voûte de la chapelle du Saint-Sépulcre (aujourd'hui chapelle de la Sainte-Famille) de l'église Saint-Nicolas-des-Champs, par Michel Corneille, vers 1645-1650, restaurée en 2011
(POUR LES 2 : ©JEAN-MARC MOSER/ COARC/ROGER-VIOLLET).

l'usage, concédées à de riches notables, qui prenaient en charge leur non moins riche décoration. Un troisième chantier, celui de la chapelle de la famille de Vic, va s'ouvrir à la fin de l'année. *« La restauration sera l'occasion de supprimer tous les affreux repeints des années 1960,* précise Marie Monfort, conservatrice du Patrimoine, responsable du service de la Conservation des œuvres d'art religieuses et civiles (COARC). *Satisfaisante sur le plan esthétique, cette suppression est également motivée par des raisons sanitaires. Effectués à l'huile, les repeints bouchaient les pores de la pierre et l'empêchaient de respirer, aggravant les détériorations dues aux infiltrations. Nous allons ainsi pouvoir sauver l'autoportrait de Georges Lallemant, l'auteur des peintures (Nancy vers 1575/1576-Paris 1636), situé dans une zone pulvérulente qui était amenée à disparaître. »* Rue de Vaugirard, à l'église Saint-Joseph-des-Carmes, riche d'un spectaculaire ensemble de décors peints et sculptés du XVIIe siècle, la restauration de la chapelle Saint-Elie vient de s'achever. Également restaurée, la chapelle Sainte-Anne (fermée au public) présente un exceptionnel décor de l'époque de Louis XIII, avec trois niveaux de lambris et voûte peinte, qui permet d'imaginer ce qu'était le décor des demeures privées de l'époque. *« En réalité, la Révolution n'a pas détruit de grands chefs-d'œuvre ; ce qui manque souvent, ce sont des décors complets comme celui-ci, démantelés dès le XVIIIe siècle »,* commente Guillaume Kazerouni. À l'église Notre-Dame-de-l'Assomption, rue Saint-Honoré, bel édifice bâtie sous Louis XIV, la restauration de la coupole de Charles de La Fosse, datée de 1676, s'est achevée en juillet dernier. Le travail était particulièrement délicat car, peinte à fresque, elle avait été abrasée par un nettoyage radical au XIXe siècle puis copieusement repeinte. La restauration intérieure complète de l'édifice se poursuit, pour un coût total d'environ 1,5 million d'euros, dont 1 million financé par le mécénat de la Fondation Sisley, et 100000 euros par la Fondation du patrimoine. Pour les façades, il faudra patienter… À Saint-Paul-Saint-Louis, passage Saint-Paul, c'est au contraire la façade qui a fait l'objet d'une restauration complète. Ce magnifique frontispice construit par les jésuites était illisible sous la crasse. Il souffrait également de problèmes de stabilité, dus à la dégradation des réparations en ciment armé des années 1920-1930. *« Ces ragréages avaient parfaitement joué leur rôle pendant quatre-vingts ans,* explique Laurence Fouqueray, architecte-voyer en chef, chef du département des Édifices cultuels et historiques, *mais la corrosion des fers les a fait éclater, provoquant des chutes de matériaux. Le nettoyage de la façade a permis de retrouver, entre les colonnes du deuxième niveau, la trace des décors détruits à la Révolution mêlant des*



Ci-dessus : La façade de l'hôtel Lambert, élevé par Louis Le Vau entre 1642 et 1644, avant l'incendie du 9 juillet 2013. (©MANOLO MYLONAS).

Ci-contre : La façade de l'église Saint-Paul-Saint-Louis, élevée en 1634-1641, restaurée en 2012. On a conservé les armoiries et la statue de saint Louis, sculptées au XIXe siècle (©CLAIRE PIGNOL/ COARC/VILLE DE PARIS).

croix, des mitres et des fleurs de lys, ainsi que le contour des ailes des angelots du premier étage. » Souvent plus soigneuse que ne le dit sa légende, la laïcisation révolutionnaire avait épargné leur jolie frimousse… Enfin, la grande horloge de 1627 a retrouvé sa gaillarde polychromie d'origine.

Dans le domaine de l'architecture privée, plusieurs chantiers sont achevés ou sont en passe de l'être dans quelques-uns des plus beaux hôtels parisiens du XVIIe siècle. Siège du Centre des Monuments nationaux (CMN), construit en 1630 par l'architecte Jean Androuet du Cerceau, l'hôtel de Sully, près de la place des Vosges, vient de connaître une complète restauration de ses façades, qui a permis de supprimer de nombreux et problématiques ragréages au mortier. Abrités dans l'aile élevée en 1658, les appartements de la duchesse de Sully, jadis utilisés comme bureaux, ont par ailleurs fait l'objet d'une opération de





Ci-dessus : À l'hôtel de Béthune-Sully, l'antichambre des appartements de la duchesse de Sully, aménagés à la fin des années 1650, récemment restaurés et remeublés (©CMN PARIS/CAROLINE ROSE).

Ci-contre et page de droite : La chambre de la duchesse, lambris par Benoît Le Pape, plafonds par Antoine Paillet (POUR LES 2 : ©CMN PARIS/PHILIPPE BERTHÉ).



Paris aux cent églises

En conséquence de la loi de 1905 sur la séparation des églises et de l'État, la Ville de Paris est propriétaire de quatre-vingt-seize édifices cultuels. À ce titre, l'entretien des bâtiments lui revient. Deux services y travaillent en étroite collaboration au sein de la sous-direction du Patrimoine : le département des Édifices cultuels et historiques, en charge de l'entretien et de la restauration du bâti, et la Conservation des œuvres d'art religieuses et civiles (COARC) responsable de celui des décors peints et sculptés. Les chantiers de restauration comme ceux menés à Saint-Nicolas-des-Champs sont lourds car il faut d'abord restaurer le clos et le couvert. *« Nous reprenons systématiquement tous les chéneaux et les bas de toiture,* explique Laurence Fouqueray, architecte-voyer en chef, chef du département des Édifices cultuels et historiques, *afin de résoudre tous les problèmes d'infiltration, source majeure des dégradations. Ces opérations d'étanchéité ont un coût élevé : environ 100000 euros par chapelle. »*
La restauration des décors peints se chiffre quant à elle à 50000 euros en moyenne. À l'étude actuellement, la restauration de l'église Saint-Jean-Saint-François (église des Arméniens), dans le Marais, dont le cycle de la vie de saint François, par Claude François, dit frère Luc, a été restauré à l'occasion de l'exposition « Les Couleurs du Ciel ». *J. C.*

conservation et de mise en valeur. Les lambris sculptés par Benoît Le Pape ont été entièrement démontés et restaurés. La dernière restauration datait des années 1950. « *Je n'aime pas le mot de "restauration" qui semble impliquer le retour à un état hypothétique et merveilleux,* déclare Jean-François Lagneau, architecte en chef des Monuments historiques qui a supervisé les travaux. *Je lui préfère celui de mise en valeur ou de confortation, notre objectif étant de transmettre aux générations futures. Il faut constamment faire des choix, car dès qu'on élimine la crasse, on se trouve confronté à plusieurs interventions du passé, au XVIIe, au XVIIIe ou au XIXe siècle. Il faut conserver la dernière ambiance connue. Il s'agissait ici de celle rétablie par les travaux des années 1950. Les contraintes fonctionnelles de l'ancienne utilisation en bureaux, chauffage excessif, multiplication anarchique des circuits électriques, détails apparemment insignifiants, avaient contribué à la dégradation des lambris peints et dorés.* »

Peints à l'huile sur plâtre, les plafonds mythologiques d'Antoine Paillet (1626-1701) ont été débarrassés de repeints qui débordaient largement la peinture d'origine.

La duchesse dans ses meubles

L'appartement a été remeublé en suivant pas à pas l'inventaire notarié de 1661, avec les conseils de l'architecte et décorateur Jacques Garcia pour le choix des couleurs et des étoffes. C'est ici que la « précieuse » duchesse, fille du célèbre chancelier Séguier, reçut madame de Sévigné… Pour voir ce rare témoignage d'un art de vivre raffiné, il faudra pour le moment se contenter d'une visite virtuelle, les accès actuels ne satisfaisant pas aux normes en vigueur. Situé à deux pas, rue Saint-Antoine, l'ancien hôtel de Mayenne a fait l'objet d'importants travaux achevés à la fin de l'année dernière. Il s'agissait, pour une bonne moitié de l'opération, d'une peu spectaculaire mais nécessaire mise aux normes de



Ci-dessus : Le salon de musique de l'hôtel de Lauzun. Page de gauche : Le grand escalier, construit par Charles Chamois, second architecte de Louis Le Vau, à partir de 1656 (POUR LES 3 : ©MAIRIE DE PARIS/JEAN-BAPTISTE GURLIAT).

sécurité des bâtiments affectés à l'école des Francs-Bourgeois, ensemble scolaire catholique fondé par les Frères des écoles chrétiennes. L'autre moitié, concernant la remise en état du bâtiment, avait fait débat. Il s'agissait en effet de détruire une salle de bal édifiée au XIXe siècle entre les deux avant-corps de l'hôtel, dans le style brique et pierre du bâtiment d'origine conçu par Jacques II Androuet du Cerceau. Jean-François Lagneau, également chargé de ce chantier, avait exprimé quelques doutes sur l'opportunité d'une telle décision. Il a depuis changé d'avis : *« Je peux dire aujourd'hui en toute sincérité que je ne regrette pas cette destruction, sur le plan de la mise en valeur de l'ensemble de l'hôtel »*, déclare-t-il. En revanche, les partisans d'un retour puriste à l'état XVIIe siècle n'ont pas obtenu gain de cause côté quai des Célestins, où les Francs-Bourgeois occupent également l'ancien hôtel de Fieubet depuis 1877 (Gaspard de Fieubet était chancelier de la reine Marie-Thérèse épouse de Louis XIV). Là encore, la polémique avait fusé. Ne fallait-il pas démolir la façade redessinée dans un style néobaroque par Jules Gros pour le comte de La Valette en 1857 ? Cet opulent décor de pierre, qui évoque les pavillons d'Hector Lefuel au Louvre, a été non seulement sauvé mais nettoyé. Espérons qu'il en sera ainsi un jour du charmant lanterneau de la même époque, abandonné à sa décrépitude.

Joyaux de l'île Saint-Louis

Dans l'île Saint-Louis, la restauration et le réaménagement de l'hôtel de Lauzun, édifié au milieu du XVIIe siècle, se poursuit. La partie dite patrimoniale, qui comprend l'exceptionnel décor des salons, a bénéficié d'une intervention du type de celle menée à l'hôtel de Sully, avec la restauration des peintures notamment dans le salon de musique. La création d'un Institut d'études avancées destiné à favoriser les rencontres entre scientifiques de haut niveau, dans ce bâtiment appartenant à la Ville de Paris depuis 1928, a entraîné l'aménagement de deux ailes sur cour. Restaurées et nettoyées, les belles façades de pierre ont été maintenues dans leur aspect du XVIIe siècle, légèrement modifié au XVIIIe, comme souvent.

Non loin de là, la restauration complète et la réhabilitation de l'hôtel Lambert s'achevait dans le calme après de vives polémiques, lorsque l'incendie qui se déclara dans la nuit du 9 juillet dernier ravagea les toitures et provoqua la perte irrémédiable du fameux cabinet des Bains peint par Eustache Le Sueur. Ce chef-d'œuvre du Grand Siècle, élevé par Louis Le Vau entre 1642 et 1644, avait été classé Monument historique dès 1862. Les dégâts considérables, causés par le feu, les fumées, la chaleur dégagée et l'eau projetée pour éteindre les flammes, affectent aussi l'attique et, hélas, la légendaire galerie d'Hercule, décorée par Charles Le Brun. Ses peintures venaient d'être



À l'église Notre-Dame-de-l'Assomption, la coupole peinte à fresque par Charles de La Fosse en 1676 (©EMMANUEL MICHOT/COARC/VILLE DE PARIS).

débarrassées de leur gangue de crasse et restaurées. Rappelons que les choix de l'architecte en chef des Monuments historiques Alain-Charles Perrot, qui a piloté les opérations pour le compte du nouveau propriétaire des lieux, cheikh Hamad Abdallah al-Thani, frère de l'émir du Qatar, en faisant intervenir de grandes entreprises spécialistes du patrimoine, comme l'atelier de peinture et dorure Mériguet-Carrère, avaient été régulièrement critiqués par la commission du Vieux Paris (comité consultatif présidé par le maire de Paris). Dernière pomme de discorde en date : les pots à feu couronnant la façade côté Seine, recréés par l'architecte en chef, contestés pour leur excessive hauteur. *« Pour recréer ces vases disparus, dont l'existence est avérée (on sait qu'ils avaient été restaurés dans les années 1730), l'architecte s'est inspiré de ceux de l'Institut de France, hors d'échelle ici,* explique Claude Mignot, professeur d'histoire de l'art et de l'architecture à l'université de Paris-Sorbonne, et membre de la commission du Vieux Paris. *Ils ont été retaillés, mais le résultat reste piteux : ils devraient souligner les verticales de l'architecture ; or leur nouvelle implantation est aberrante. »* Ironie de l'histoire, on avait, au cours de l'opération, supprimé les flammes de pierre pour en faire de simples vases. Ils se dressent devant les restes calcinés des combles. ■

À VOIR

- SAINT-NICOLAS DES CHAMPS, 254, rue Saint-Martin IVe 01 42 76 40 40 (mairie)
- SAINT-JOSEPH DES CARMES, 70, rue de Vaugirard VIe 01 40 46 75 06 (mairie)
- NOTRE-DAME-DE-L'ASSOMPTION, place Maurice Barrès Ier 01 44 50 75 01 (mairie)
- ÉGLISE SAINT-PAUL-SAINT-LOUIS 99, rue Saint-Antoine IVe 01 42 76 40 40 (mairie)
- HÔTEL DE BÉTHUNE-SULLY, 62, rue Saint-Antoine IVe 01 44 61 21 50

À LIRE

Les Couleurs du Ciel, peintures des églises de Paris au XVIIe siècle, **catalogue de l'exposition du musée Carnavalet, collectif sous la dir. de Guillaume Kazerouni, Éditions Paris Musées, 376 pp., 49 €**


Delisle
PARIS



Le jardin d'eau à Giverny, témoignage du goût prononcé de Claude Monet pour l'esthétique japonisante, éblouit par sa végétation luxuriante (©FONDATION CLAUDE MONET, GIVERNY/DR).



L'OUEST

Monet aurait-il peint les *Nymphéas* sans son coup de cœur pour la maison aux volets verts de Giverny ? Le designer Mathieu Lehanneur serait-il devenu un virtuose du marbre sans sa rencontre, à Melle, avec l'art roman ? Posé sur des lieux admirables, l'œil des artistes leur confère une vie nouvelle. Histoire des pierres et histoire de l'art entretiennent de subtiles correspondances.



Sur les murs jaunes de la salle à manger, on peut admirer les fac-similés de l'exceptionnelle collection d'estampes japonaises de l'artiste.



Monet a vécu près de 43 ans dans sa propriété de Giverny, de 1883 à 1926. Sa façade rose aux volets verts, mangée par la végétation, évoque sa passion pour la nature et les couleurs.

À GIVERNY, LE TEMPS RETROUVÉ CHEZ CLAUDE MONET

Pour la maison et les jardins de Claude Monet, l'heure est au renouveau. Après le salon-atelier du peintre, sa chambre vient d'être restituée suivant des témoignages d'époque.

Texte ANNE-MARIE ROMERO

Il y a demeuré exactement la moitié de sa vie, de 1883 à sa mort, en 1926. Après des années d'errance entre Paris, Argenteuil, Vétheuil, Poissy, toujours cramponné aux berges de la Seine, Claude Monet avait découvert à Giverny, dans ces marches de Normandie dont il était originaire, son petit coin de paradis, *« certain de ne jamais trouver une si belle installation ni un si beau pays »*.

La Maison du pressoir est une demeure simple et confortable, crépi rose et volets verts, avec quelques dépendances et deux hectares de terrain qu'il façonna de ses mains pour en faire deux jardins extraordinaires, le Clos normand, palette géante pour un artiste qui peignait avec ses fleurs, et le célèbre jardin d'eau des *Nymphéas*. Voilà Giverny…

La famille recomposée de Claude Monet – elle comptait huit enfants –, le mariage sans postérité de ses deux fils, le désintérêt du cadet pour Giverny : tous les ingrédients étaient réunis pour que le domaine parte à vau-l'eau. Pourtant, le destin veillait sur les lieux. Michel Monet, fils et dernier héritier du peintre, avait eu soin de léguer après sa mort en 1966 Giverny, avec ses collections de tableaux et ses deux cent quarante-trois estampes japonaises, à l'Académie des beaux-arts. En 1977, Gérald Van der Kemp, conservateur de Versailles, prit en charge le domaine, à l'abandon depuis trente ans, depuis la mort de Blanche Hoschedé-Monet, une des belles-filles du peintre.

Si le jardin est retourné à l'état sauvage, la maison, elle, a vécu après Monet : boiseries repeintes au rythme des modes, tableaux déménagés au musée Marmottan, estampes d'Hokusai, d'Hiroshige, d'Utamaro, jaunies par les outrages de la lumière. Van der Kemp fit appel à des mécènes américains, qui se montrèrent généreux. En 1980, la Fondation Claude Monet vit le jour à Giverny et, dans l'urgence, ouvrit la maison et les jardins au public. Faute d'une documentation précise, c'est une reconstitution approximative qui fut alors proposée, mais une belle harmonie en assura le succès : plus de cinq cent mille visiteurs s'y pressent chaque année.

Un lieu de mémoire

Directeur de la fondation depuis 2008, Hugues Randolph Gall, ancien directeur de l'Opéra de Paris, a plus d'ambition : il veut faire de Giverny un authentique *« lieu de mémoire »*, restituer au plus près l'atmosphère à la fois bourgeoise et avant-gardiste de cette demeure familiale à la salle à manger jaune canari et au salon mauve ! Une équipe se crée sous la direction scientifique de Sylvie Patin, conservatrice au musée d'Orsay et spécialiste de Monet, avec le designer et scénographe Hubert Le Gall et un jardinier anglais, James Priest.



Au premier étage, dans la chambre de Claude Monet, entièrement restaurée cet hiver, la commode Régence et l'imposant secrétaire à cylindre ajoutent à l'élégance décorative de l'ensemble.

Ci-dessous : Sur les murs tendus de draps de lin, des répliques de toiles de Cézanne, Renoir, Morisot, Delacroix, Signac ou Jongkind, réalisées par la galerie Troubetzkoy, restituent la collection de Monet.



« Depuis 1980, notre connaissance du père de l'impressionnisme s'est beaucoup enrichie, explique Sylvie Patin. *En 1986, Daniel Wildenstein a publié le catalogue raisonné de ses œuvres. Et j'ai recoupé beaucoup d'écrits, correspondances, journaux intimes, dont celui de Julie Manet, la fille de sa grande amie peintre Berthe Morisot, et les photos d'époque que j'ai pu trouver. »*

Le salon-atelier, « dé-restauré » en 2011, respecte donc strictement une grande photographie où le peintre déjà âgé pose au milieu de ses toiles : bureaux d'acajou, sièges et méridienne recouverts du même chintz fleuri, chaises en rotin, lumière blonde venue des arches de roses et des massifs de delphiniums et de gueules-de-loup que l'on voit à travers les vitres. Même le buste de Monet par Paul Paulin et une petite orchidée rose Sabot de Vénus, plante qu'il affectionnait, y ont été replacés. Mais la grande nouveauté, ce sont les répliques d'une soixantaine de ses tableaux, accrochées à touche-touche du sol au plafond le long des murs blancs, les mêmes que sur la photo, au même endroit !

« L'idée de répliques m'a choquée de prime abord, admet Sylvie Patin. *Puis je me suis rendue à l'avis du reste de l'équipe : nous ne sommes pas dans un musée, mais dans un lieu de mémoire. L'essentiel, pour le public, était évidemment de retrouver l'ambiance de l'atelier lorsque Monet y vivait, lorsque toute la famille y prenait le café avec ses invités. »*

La Barque rose, La Vallée de la Creuse, deux des *Cathédrales de Rouen,* des *Nymphéas, Femmes au jardin,* des vues de Belle-Île, Londres, Bordighera, qui assaillent le visiteur dès son arrivée sont donc toutes des répliques réalisées par la galerie Troubetzkoy, à Paris, à partir de photographies projetées sur des toiles et repeintes à la main.

Fille du frère d'Édouard Manet et de Berthe Morisot, tous deux parmi les intimes de Giverny, la jeune Julie Manet décrivait avec admiration la maison toujours pleine d'invités et d'amis de passage. *« M. Monet,* lit-on dans son journal, *s'est fait faire une*



Au rez-de-chaussée, le salon-atelier où Monet a travaillé jusqu'en 1899 a fait l'objet d'une reconstitution en 2011. Confiée à Hubert Le Gall, elle réutilise 80 % du mobilier déjà sur place. Les répliques d'une soixantaine de tableaux ornent, depuis, les cimaises, selon un accrochage dense, fidèle à l'atmosphère d'antan. POUR TOUS LES VISUELS : ©FONDATION CLAUDE MONET, GIVERNY/DR.

chambre par-dessus l'atelier avec de grandes fenêtres, des portes et un parquet en pitchpin, et tendue de blanc. »

Des draps sur les murs

« Pourquoi du tissu sur les murs à une époque où le papier peint était la règle ? » s'est demandé Hubert Le Gall. Pour servir de support à la galerie privée de Monet : les trente tableaux de ses amis dont il se réservait la contemplation, des Renoir, Cézanne, Boudin, Caillebotte, Morisot. Hubert Le Gall a donc choisi *« des draps de lin rugueux de 1900 »* pour habiller les murs de blanc grisé. *« Dans cet écrin fabuleux,* dit-il, *j'ai travaillé en archéologue, je me suis fait transparent, afin de faire de Giverny une image qui ne soit pas un mensonge. »* Quant aux rideaux, respectant les goûts de l'époque, il a opté pour un piqué de coton des années 1920 de chez Braquenié, couleur caramel, semé de grosses fleurs blanches…

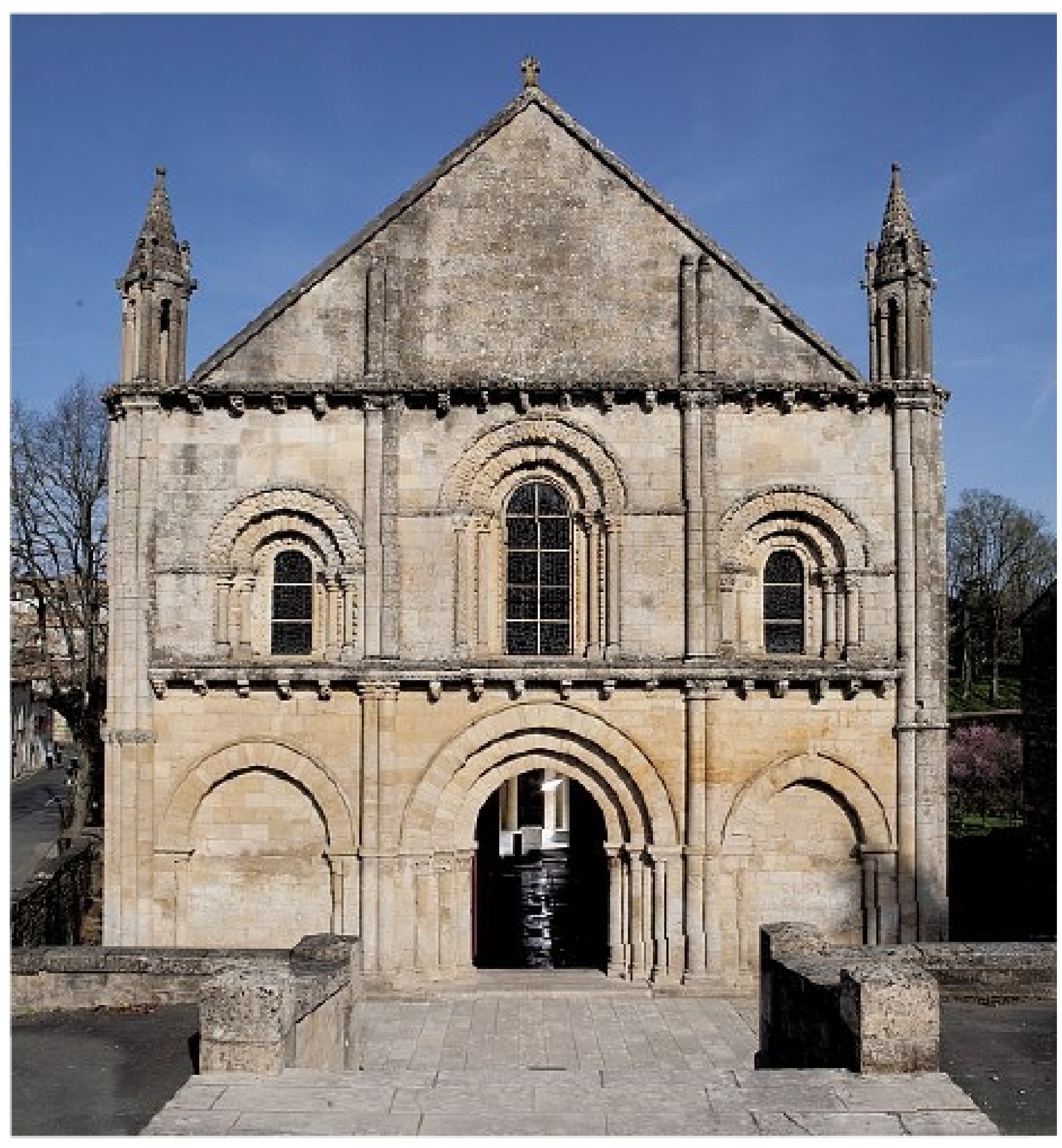
Fenêtres ouvertes, par un après-midi de fin d'été, monte la senteur délicate du rosier grimpant favori du maître : le Rosa Mermaid, replanté par les soins de Gilbert Vahé, qui a sauvé les jardins en 1977. James Priest, jeune Anglais jovial et passionné, vient de lui succéder à la tête d'une armée d'une quinzaine de jardiniers. Car la Fondation Claude Monet, fière de se financer avec sa billetterie, est une petite entreprise qui emploie vingt-trois personnes. Mais les restitutions coûtent cher : 125000 euros pour l'atelier, 90000 pour la chambre. Par bonheur, la Versailles Foundation, américaine, a apporté son aide à hauteur, respectivement, de 120000 et de 27000 euros. Et ce n'est pas fini puisqu'Hubert Le Gall réfléchit maintenant au salon dit « mauve », aujourd'hui bleu, tandis que James Priest applique aux grands arbres du jardin d'eau une *« taille douce »* qui devrait leur rendre les agréables courbes du siècle passé. *« En dehors de la peinture et du jardinage, je ne suis bon à rien »*, disait Monet. C'est à ces deux talents que Giverny essaie aujourd'hui de rendre un hommage fidèle.■

À VOIR
FONDATION CLAUDE MONET,
84, rue Claude Monet, 27620 Giverny
02 32 51 28 21
www.fondation-monet.com

À LIRE
– Sylvie Patin, *Monet « un œil… mais, bon Dieu quel œil ! »*, Éditions Gallimard, collection « Découvertes Gallimard », 176 pp., 14,70 €.
– Claire Joyes, *Claude Monet à Giverny. La visite et la mémoire des lieux*, Éditions Gourcuff Gradenigo, 80 pp., 9 €.



L'ambon, pupitre pour la lecture de l'Évangile, est fabriqué en albâtre de couleur ambre, proche de la couleur originelle de l'église (©FELIPE RIBON).



À l'entrée de l'église Saint-Hilaire à Melle, le grand escalier offre une vue plongeante sur le chœur, comme enfoui dans le sol (©FELIPE RIBON).

DU MINIMAL DANS L'ART ROMAN

Les aménagements du designer Mathieu Lehanneur dans le chœur de l'église Saint-Hilaire de Melle témoignent d'une harmonie possible entre architecture d'hier et création contemporaine.

Texte MYRIAM BOUTOULLE

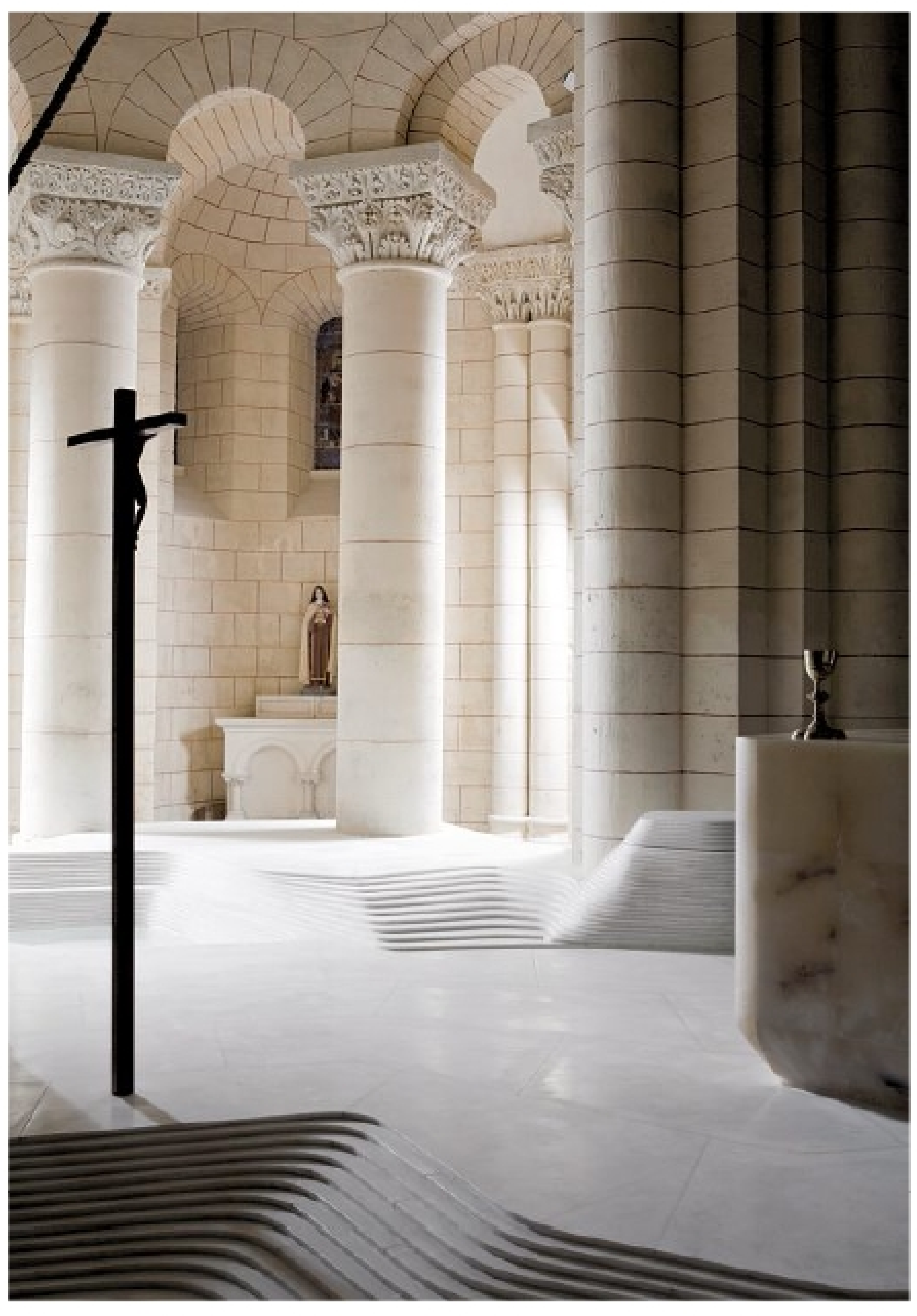
Installer une œuvre contemporaine dans un lieu chargé d'histoire est-il pertinent ? L'historien médiéviste Jacques Le Goff déclarait dans un entretien avec le peintre Pierre Soulages, publié en 2003 : « *La défense du patrimoine ne consiste pas à conserver le monument comme simple vestige, à le maintenir mort, fût-ce un mort glorieux. Défendre le patrimoine, conserver le patrimoine, c'est l'aider à continuer à vivre.* » L'intervention du designer Mathieu Lehanneur au cœur de ce fleuron de l'art roman, en Poitou-Charentes, est de cet ordre.

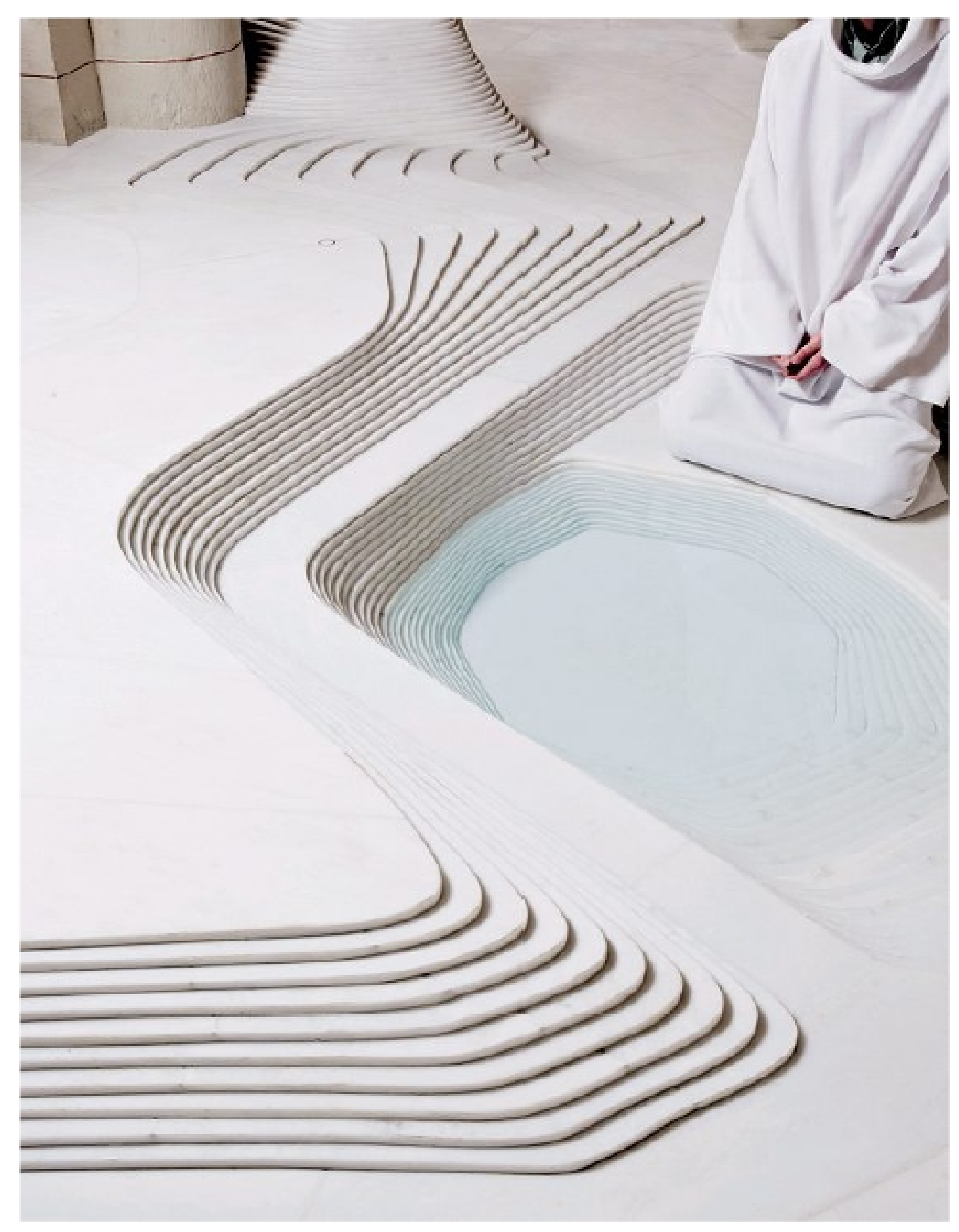
Construite entre le XIe et le XIIe siècle, l'église Saint-Hilaire de Melle (Deux-Sèvres) a été sauvée de la disparition par l'inspecteur général des Monuments historiques Prosper Mérimée en 1814, avant d'être classée Monument historique un siècle plus tard. Inscrite au patrimoine mondial de l'Unesco depuis 1998, au titre d'étape de Saint-Jacques de Compostelle, elle intègre désormais cette architecture minérale contemporaine au sein du chœur, rénové pour l'occasion par la conservation régionale des Monuments historiques (rejointement des pierres, badigeon…).

Pour entrer dans l'église Saint-Hilaire, il faut descendre un grand escalier d'où l'on a une vue plongeante sur le chœur, à moitié enfoui dans le sol. « *L'idée centrale du projet est d'accentuer cette sensation de découverte progressive et d'ancrage terrestre en imaginant que lorsque cette "boîte" s'est enfoncée dans le sol, est alors venue émerger la face visible d'une forme minérale massive* », explique Mathieu Lehanneur. Son projet inauguré en 2011, résultat d'une commande publique initiée par le père Jacques Lefebvre, curé de Melle, et l'association culturelle du plateau mellois, devait être réversible au regard de la doctrine des Monuments historiques. Après avoir confié à un bureau d'études la modélisation en 3D du volume de l'église, le designer a conçu sur ordinateur une forme organique qui vient s'imbriquer au plus près des colonnes.

Forces telluriques

La masse semble parcourue d'un rayonnement magnétique autour des piliers, de l'autel et du baptistère : « *La construction des églises romanes a toujours été fortement liée à la perception et à l'étude des forces telluriques. Chaque pierre était considérée comme porteuse d'une force aussi bien magnétique que spirituelle. Construction ultra-minérale, dessinée à partir des lignes supposées des champs magnétiques des piliers et de l'architecture, ce nouveau chœur est un ouvrage d'un esprit très roman, même s'il n'en a pas l'esthétique classique* », poursuit Mathieu Lehanneur.





Ci-dessus : La pureté du bloc minéral vient souligner la perfection de la géométrie romane. À droite : Le baptistère en marbre blanc de Namibie, creusé à même la matière, rappelle la tradition du baptême par immersion (POUR LES 2 : ©FELIPE RIBON).

Ci-dessous : Christian Jaccard, *Au droit de Saint-Savinien*, 2013, tableau éphémère, gel thermique sur bois, 12 x 7,80 m, église Saint-Savinien, Melle, création *in situ* pour la Biennale de Melle 2013 (©CHRISTIAN JACCARD).

Melle contemporaine



La VI[e] Biennale internationale d'art contemporain de Melle réunit trente-deux artistes et poètes français et internationaux. Parmi eux, Motoi Yamamoto et Christian Jaccard signent des créations *in situ* dans l'église Saint-Savinien récemment dotée de vitraux de Rémy Hysbergue. Bill Viola, Chiara Mulas et Sigalit Landau interviennent quant à eux dans un autre joyau de l'art roman : l'église Saint-Pierre.

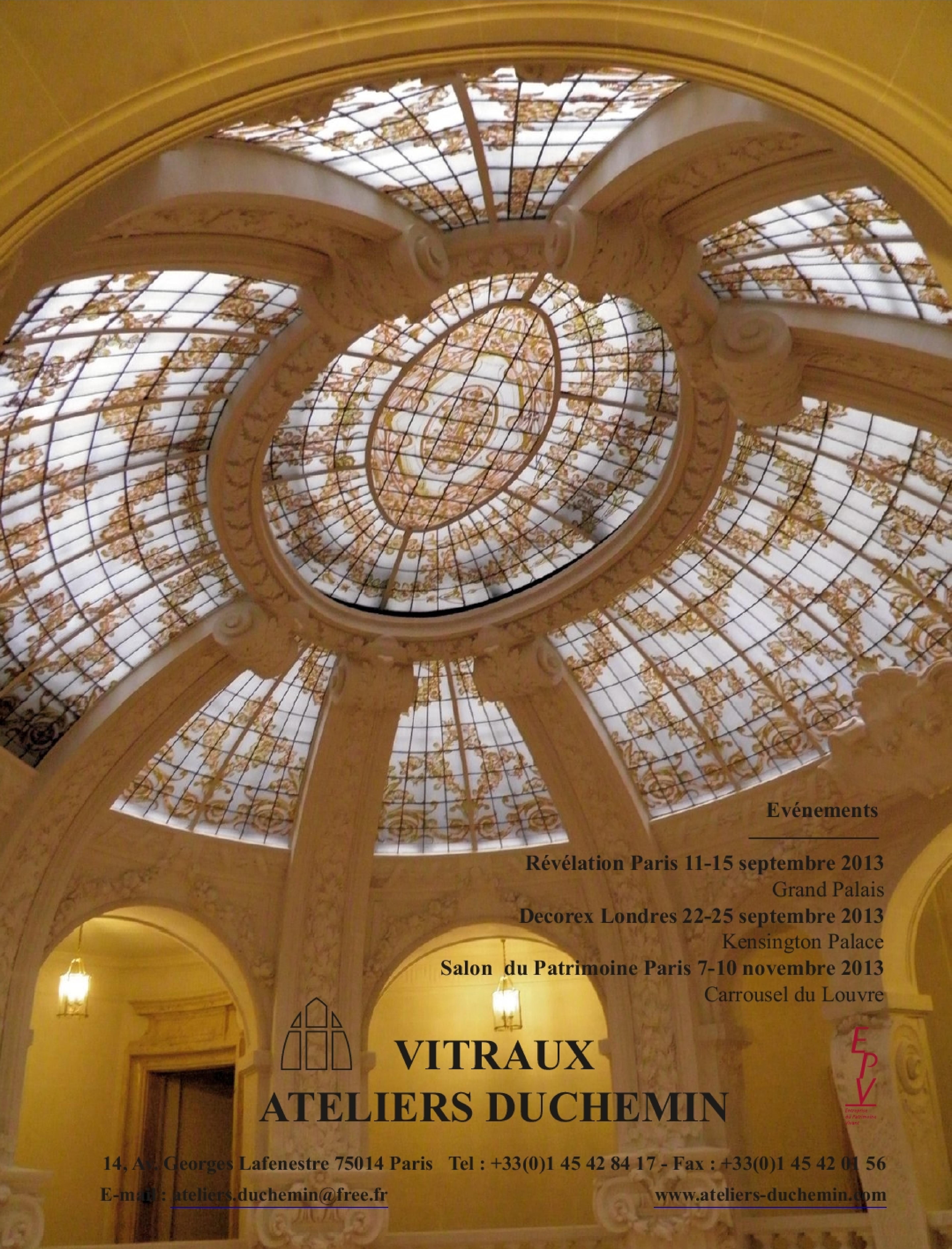
VI[e] BIENNALE INTERNATIONALE D'ART CONTEMPORAIN DE MELLE
www.biennale-melle.fr
du 22 juin au 29 septembre

Ces lignes matérialisées par une superposition de fines strates de marbre de Namibie, d'un blanc très peu veiné, intègrent un baptistère creusé dans le sol rappelant le baptême des origines, par immersion. Sur ce large bloc immaculé sont posés l'ambon – pupitre pour la lecture de l'Évangile – et le maître-autel, réalisés tous deux en albâtre de couleur ambre rappelant la pierre des colonnes et du sol. La réalisation de l'ensemble par l'entreprise de marbrerie Brocatelle à Lyon est une véritable prouesse technique, qui a nécessité quatre mois de découpe en atelier et plus d'un mois d'installation sur place. Elle n'en respecte pas moins les symboles liturgiques : baptistère octogonal évoquant le huitième jour de la création du monde, symbole de résurrection, et autel à la croisée du transept.

Après avoir subi au cours des siècles de nombreuses transformations rendant sa lecture difficile, le chœur se retrouve aujourd'hui unifié par cette architecture de marbre aux lignes minimales. Sa restauration préalable lors d'un chantier en 2010 a révélé un trésor enfoui au pied de deux colonnettes jumelées : un dépôt monétaire qui a livré un ensemble de soixante-dix-sept monnaies, deniers et oboles provenant de la cour des comtes d'Anjou et des pièces de l'atelier monétaire de Melle. Pour Mathieu Lehanneur, cet aménagement a été enrichissant sur le plan de la réflexion comme de la connaissance des matériaux. Lors du Salon du meuble de Milan en avril dernier, il présentait un prototype de marbre noir sans doute inspiré par son travail pour Melle, dont la forme imitait les mouvements et les reflets de l'eau, *Liquid marble*. Il permet littéralement de marcher sur l'eau… ■

À VOIR
ÉGLISE SAINT-HILAIRE, 79500 Melle
05 49 27 00 23 (mairie).

À LIRE
Laissez-vous conter l'église Saint-Hilaire de Melle, brochure téléchargeable sur www.vpah-poitou-charentes.org / Pays mellois.


Evénements
Révélation Paris 11-15 septembre 2013
Grand Palais
Decorex Londres 22-25 septembre 2013
Kensington Palace
Salon du Patrimoine Paris 7-10 novembre 2013
Carrousel du Louvre
VITRAUX
ATELIERS DUCHEMIN
14, Av. Georges Lafenestre 75014 Paris Tel : +33(0)1 45 42 84 17 - Fax : +33(0)1 45 42 01 56
E-mail : ateliers.duchemin@free.fr
www.ateliers-duchemin.com



Le lobby de l'hôtel de luxe installé dans la salle des pas perdus de l'ancien palais de justice de Nantes (C. ZACHARIASEN).

À NANTES, UNE NUIT AU PALAIS DE JUSTICE

Édifié en 1851 par les architectes Séheult et Chenantais, l'ancien palais de justice de Nantes domine une élégante composition urbaine autour de la place Aristide Briand. Mais depuis le départ en 2000 des tribunaux et des services judiciaires vers un bâtiment de Jean Nouvel, il n'était plus qu'une coquille vide. Bien que l'édifice n'ait pas été protégé au titre des Monuments historiques, ses qualités architecturales interdisaient sa démolition. Un projet à caractère culturel avait, entre autres, été envisagé, mais le principe de réalité budgétaire a primé et le conseil général, propriétaire du palais, a choisi d'y implanter un hôtel de luxe. L'opération immobilière a été portée par Axa Real Estate et mise en œuvre par la société Altarea Cogedim pour le compte du groupe Rezidor, qui possède la chaîne d'hôtels Radisson Blu. L'architecte Jacques Cholet, pour l'agence DTACC, a mené le chantier, et l'architecte-décorateur Jean-Philippe Nuel a supervisé l'aménagement intérieur. Tandis que la lumineuse salle des pas perdus s'est transformée en lobby, les anciens bureaux sur la périphérie de l'édifice accueillent désormais cent quarante-deux chambres dont vingt suites. J.-F. L.

NANTES, RADISSON BLU HOTEL, 6, place Aristide Briand 02 72 00 10 00 www.radissonblu.fr



L'architecture classique du palais d'Argentré, ancienne demeure épiscopale (©D COMMENCHAL).

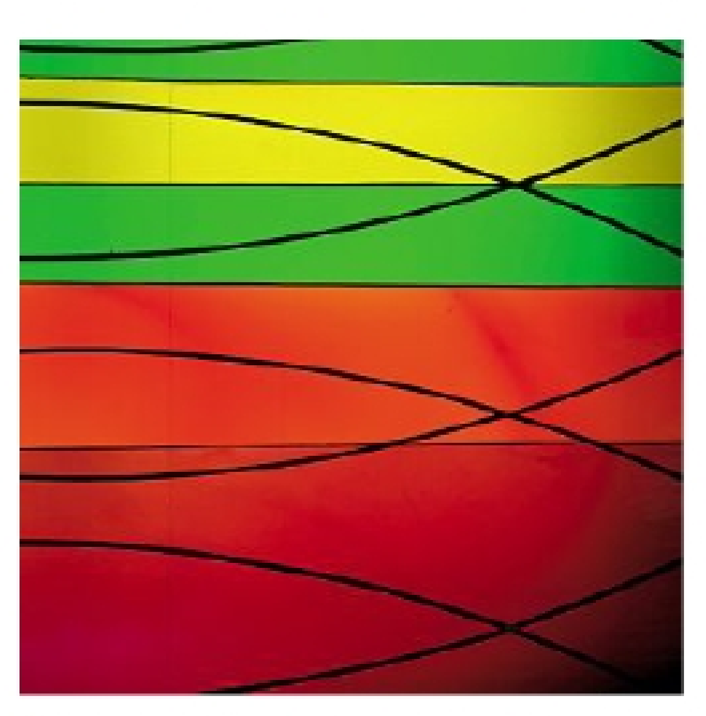
À SÉES, LE PALAIS D'ARGENTRÉ EN TRAVAUX

À l'ombre de la cathédrale de Sées, le palais d'Argentré retrouve peu à peu le faste du XVIIIe siècle qui l'a vu naître. Depuis son acquisition il y a vingt ans par le conseil général, cette ancienne demeure épiscopale a été l'objet de plusieurs campagnes de restauration : la toiture, la chapelle, l'escalier d'honneur et, enfin, la façade et son jardin. Réalisation exemplaire de l'architecture à la française, ce palais classique, construit par Joseph Brousseau, se compose d'un corps de logis, doté d'un avant-corps central et flanqué de deux ailes en retour. L'actuelle restauration de la façade nord, en attendant celle de la cour des communs, achèvera de restituer au monument sa silhouette originelle. J.-F. L.

SÉES, PALAIS D'ARGENTRÉ, rue d'Argentré 02 33 31 90 90 (office départemental de la culture de l'Orne).

PIERRE MABILLE : DES VITRAUX POUR CHALONNES

Située au confluent de la Loire et du Layon, non loin d'Angers, la région de Chalonnes aurait été évangélisée au IVe siècle par saint Maurille. Un monastère du VIIe siècle est attesté sur le site de l'actuelle église Saint-Maurille, dont la construction remonte aux XIe et XIIe siècles. De cette époque, elle ne conserve que son chœur et sa chapelle Plantagenêt, le reste de l'édifice datant pour l'essentiel du milieu du XIXe siècle. Les parties anciennes sont classées Monument historique depuis 1909. Pour mettre en valeur l'église et unifier ses différentes strates,



Panneau d'essai pour la baie d'axe de l'église Saint-Maurille à Chalonnes-sur-Loire, réalisé par l'artiste Pierre Mabille (©ATELIERS DUCHEMIN).

une réfection des verrières a été décidée, sous la forme d'une commande à un artiste contemporain. La réalisation en a été confiée à l'artiste Pierre Mabille, associé aux Ateliers Duchemin. Cette opération d'un montant total de 150000 euros est subventionnée pour un peu plus de la moitié par l'État. Pour boucler le budget, la ville a lancé, en partenariat avec la Fondation du patrimoine, une souscription auprès de particuliers et d'entreprises. Composant une variation de bleus pour les verrières sud, et de jaunes pour les verrières nord, Pierre Mabille a imaginé douze vitraux abstraits, rythmés par des lignes en tension. J.-F. L.

CHALONNES-SUR-LOIRE, ÉGLISE SAINT-MAURILLE 02 41 78 01 36 www.fondation-patrimoine.org

MÉTAMORPHOSE AU MUSÉE BARON GÉRARD DE BAYEUX

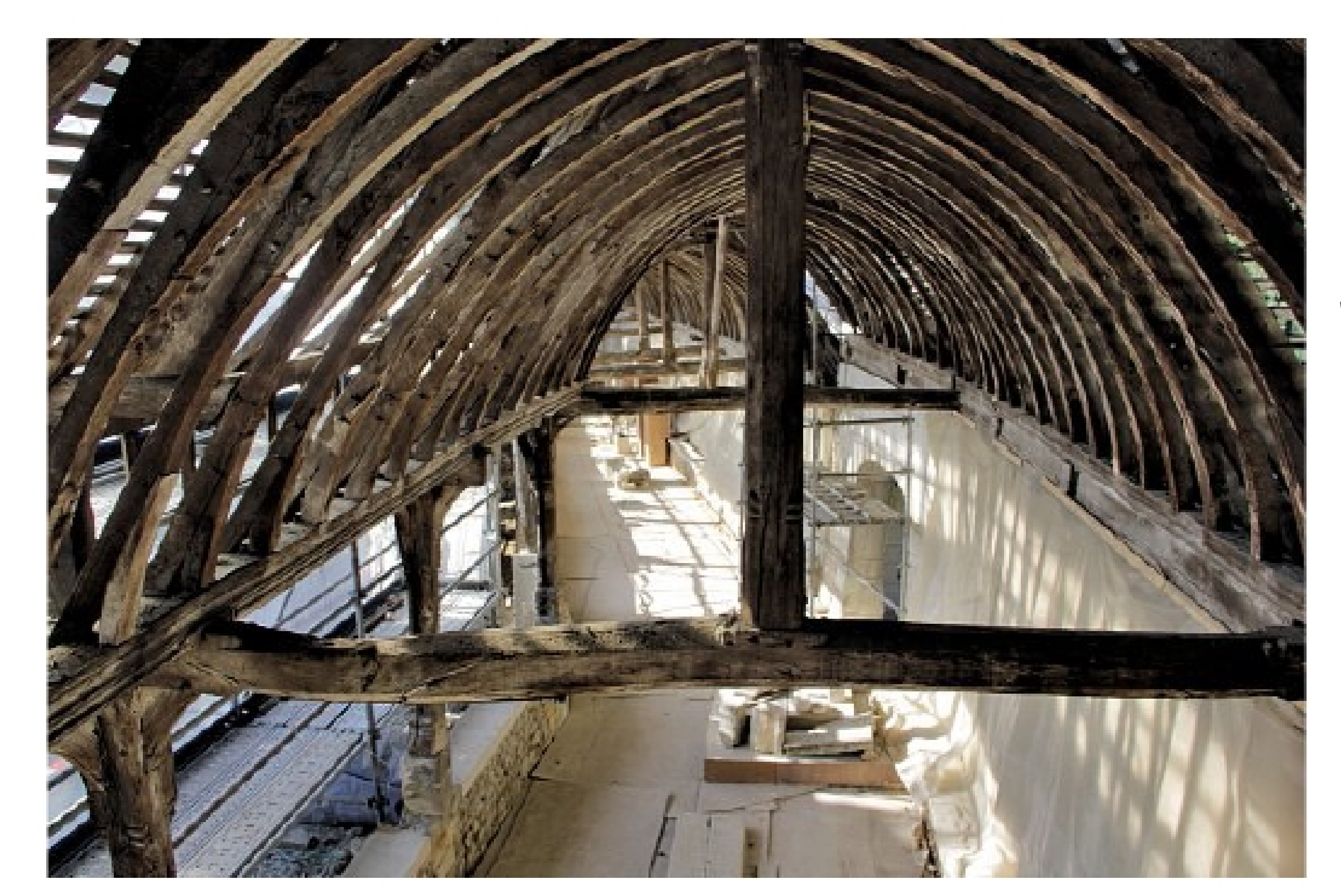
Plus de deux cents ans après son ouverture, le musée Baron Gérard connaît une nouvelle naissance. S'il demeure dans l'ancien palais épiscopal, il a doublé sa surface à l'issue de quatre années de travaux. Mené par l'architecte Jacques Millet, ce chantier a non seulement vu la création d'une extension contemporaine en verre et acier, mais aussi l'annexion des parties les plus prestigieuses de l'édifice d'origine, notamment la somptueuse chapelle Renaissance avec ses fresques. En outre, la transformation de deux commerces adjacents en espace d'accueil a permis



La splendeur des appartements des évêques de Bayeux sont l'écrin aux collections de dentelle de la ville (©M. QUEMENER).

une belle découverte : l'ancienne chapelle gothique du palais, inconnue jusqu'à ce jour, réapparue sous les gravats d'une boulangerie. Elle a aussitôt été intégrée au projet muséographique, qui organise avec finesse le dialogue entre les œuvres et le bâtiment. Désormais, l'institution, rebaptisée musée d'Art et d'Histoire de Bayeux, présente sur 1500 m² ses collections. Elles s'articulent en trois volets : archéologie régionale, dentelle et porcelaine de Bayeux, et enfin peintures et estampes, du XVe au XXe siècle. La présentation, pour la première fois au public, des décors peints d'une villa gallo-romaine du IIe siècle, constitue l'un des points forts du parcours. J.-F. L

BAYEUX, MUSÉE D'ART ET D'HISTOIRE, 37, rue du Bienvenu 02 31 92 14 21 www.bayeuxmuseum.com



Vue générale de la charpente de l'aître de Brisgaret (©ABBAYE DE MONTIVILLIERS).

À MONTIVILLIERS, LE DESTIN D'UN CIMETIÈRE MÉDIÉVAL

Avec l'aître de son faubourg de Brisgaret, Montivilliers, en Seine-Maritime, possède l'un des rares cimetières médiévaux encore utilisés. Déplacé au XVe siècle sur les hauteurs de la ville, celui-ci est doté en 1542 d'une galerie sur sa partie ouest. Elle est rythmée par dix-sept piliers de bois, dont les chapiteaux sont sculptés de surprenants motifs macabres. À la même époque, une chapelle est édifiée à l'une de ses extrémités. Lieu de sociabilité, cet aître était aussi utilisé comme ossuaire : les ossements étaient récupérés puis déposés, sous les combles, grâce à des fenêtres en toiture, aujourd'hui disparues. Cet automne s'achève une restauration qui aura duré près d'un an et demi, menée sous la direction de Régis Martin, architecte en chef des Monuments historiques. L'opération a permis de consolider les fondations et les murets soutenant les piliers, de reprendre la toiture, la charpente et les mortiers. Une fresque représentant un char de triomphe (celui de la mort, naturellement) a été restaurée, de même que le retable en gypserie (1602) de la chapelle, illustrant la résurrection de Lazare. Enfin, les pierres du portail ont dû être remplacées pour la plupart. Le calvaire a également subi une cure de jouvence. J.-F. L.

MONTIVILLIERS, ABBAYE 02 35 30 96 66 www.abbaye-montivilliers.fr

LES TRÉSORS PEINTS DE SAINT-ÉTIENNE DE FÉCAMP

Entre 1885 et 1896, le chœur de l'église Saint-Étienne de Fécamp reçoit sept grandes toiles décorées au XIXe siècle par des élèves du peintre Jean-Paul Laurens. Marouflées sur les parois, ces œuvres étaient depuis longtemps devenues illisibles. Après avoir été déposées, elles ont subi pendant dix-huit mois une importante restauration qui a permis de nettoyer les surfaces et de refixer la couche picturale. Un tableau d'autel du XVIIIe siècle par Pierre-Charles Le Mettay, élève de François Boucher et natif de Fécamp, a également bénéficié de cette opération soutenue par la Fondation du patrimoine. J.-F. L



Détail de l'une des sept grandes toiles marouflées, ornant les murs du chœur de l'église Saint-Étienne de Fécamp (©FDP).

FÉCAMP, ÉGLISE SAINT-ÉTIENNE DE FÉCAMP, place Saint-Étienne 02 35 28 51 01 (office du tourisme).



Les remparts échafaudés du Mont-Saint-Michel (©GOVIN SOREL).

LE MONT-SAINT-MICHEL SOIGNE SES REMPARTS

Le Mont-Saint-Michel est un perpétuel chantier. Tandis que la mise en sécurité du logis abbatial et la restauration d'une partie des baies de la Merveille sont terminées, les remparts sont en plein lifting. Depuis 2009, le Centre des Monuments nationaux poursuit un important programme initié par la direction régionale des Affaires culturelles. *« Une vaste opération était nécessaire, en partie liée au rétablissement du caractère maritime du site »*, explique Danièle Déal, directrice de la maîtrise d'ouvrage au Centre des Monuments nationaux. En 2012-2013, les travaux ont concerné la tour de la Liberté (pour un budget de 6,4 millions d'euros), avec la vérification des parties immergées et la reprise des structures, des rejointoiements, des réparations, des remplacements ponctuels de pierres. Dans le même temps a eu lieu la réfection de la terrasse aux Canons. *« Nous attaquons maintenant les remparts de la partie nord, et la restauration totale des toitures de l'abbaye et de la tour Gabriel. »* Un chantier colossal qui était urgent – les ardoises tombaient –, et qui devrait s'achever en janvier 2015. **G. M.**

MONT-SAINT-MICHEL 02 33 60 14 30 (office du tourisme)
www.mont-saint-michel.monuments-nationaux.fr

SOUS LE COUVENT DES JACOBINS DE RENNES

Pendant seize mois, une trentaine d'archéologues ont passé au peigne fin 8000 m^2 sous les bâtiments, le jardin du cloître et les cours du couvent des Jacobins, à Rennes, situé à l'emplacement de l'ancienne cité antique. Cette intervention a été menée par l'Inrap (Institut national de recherches archéologiques préventives), en vue de la construction du centre des congrès de Rennes Métropole. Le chantier a permis de mettre au jour un temple du IIIe siècle, des maçonneries médiévales et un millier de sépultures (du XVe au XVIIIe siècle), dont six sarcophages en plomb, le couvent ayant été un haut lieu de pèlerinage et d'inhumation. **G. M.**

Coq en alliage cuivreux mis au jour à proximité du couvent des Jacobins à Rennes (©INRAP/ HERVÉ PAITIER).

RENNES, COUVENT DES JACOBINS, 4, rue d'Échange 02 99 67 11 11 (office du tourisme)
www.metropole.rennes.fr

UNE CHAPELLE SECRÈTE À TRÉGARANTEC

Cette chapelle privée construite au XVIIIe siècle est le trésor caché du domaine du château de Trégarantec (Côtes-d'Armor), bâti à partir de 1696 et connu pour la beauté de ses jardins. Elle est inscrite à l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques, tandis que la grille de son chœur, statues et boiseries de style rocaille sont classées Monuments historiques depuis 1995. À l'époque, les vitraux de la chapelle sont en mauvais état, et une campagne de rénovation est engagée dès 1999. Celle-ci concerne également les boiseries, alors démontées pour être restaurées en atelier, l'idée étant de retrouver la couche picturale d'origine. Les éléments du décor retirés, la maçonnerie s'est révélée fragilisée et altérée. Une rénovation complète de l'édifice a donc été décidée, et la voûte en bois a été traitée et repeinte. Les boiseries Louis XV ont été réinstallées en 2001, et le chantier s'acheva l'année suivante. En 2011, le Prix Vieilles Maisons françaises Patrimoine a récompensé l'excellence des interventions réalisées. La chapelle est désormais ouverte à la visite l'été, et le reste de l'année uniquement sur rendez-vous. **G. M.**



Derrière la grille du chœur, les statues et boiseries de style rocaille ornent la chapelle privée du château de Trégarantec (©MAINA DANION).

MELLIONNEC, DOMAINE DE TRÉGARANTEC 06 71 20 78 48 ou 02 96 24 23 26 (mairie).

LES SURPRISES D'ARGENTOMAGUS

Vingt ans après l'ouverture de son musée archéologique, la ville gallo-romaine d'Argentomagus, à Saint-Marcel, près d'Argenton-sur-Creuse, révèle de nouvelles surprises. L'an dernier, sous la direction de Françoise Dumasy du CNRS (Centre national de la recherche scientifique), les fouilles ont repris, dévoilant un ensemble religieux sur 3000 m², *« une installation unique en France »*, dit-elle. La cité antique avait déjà livré plusieurs monuments dont une partie de l'amphithéâtre, des thermes,



Offrandes retrouvées : cruches, gobelets ovoïdes, statuette de Vénus, anneau de lange, perle de verre bleu, entre 20-30 et 60-70 ap. J.-C.
(©N. HOLZEM, INRAP).

plusieurs nécropoles, deux temples et plusieurs îlots d'habitations. C'est du reste sur l'emplacement d'une maison qu'a été construit le musée. Les nouvelles découvertes font l'objet d'une exposition, « Argentomagus, la ville se dévoile », jusqu'au 15 décembre. Elle a notamment pour objectif d'expliquer le principe des prospections géophysiques, qui permettent d'obtenir de manière non destructive des informations sur la nature et la structure des matériaux du sous-sol. Sur un site parfaitement conservé, vous pourrez parcourir les rues de la ville, visiter maisons et temples, admirer théâtre et fontaine. **A.-M. R.**

SAINT-MARCEL, MUSÉE ET SITE ARCHÉOLOGIQUES D'ARGENTOMAGUS,
Les Mersans 02 54 24 47 31
www.argentomagus.fr

LES GAULOIS TURONS À L'ÉCOMUSÉE DU VÉRON

Situé près de Candé, point de jonction de la Touraine et de l'Anjou, l'Écomusée du Véron a pour mission la collecte et la présentation du patrimoine de ce petit territoire de quatre communes (Avoine, Beaumont-en-Véron, Huismes, Savigny-en-Véron). L'exposition « Les Gallo-Romains entre Loire et Vienne » présente jusqu'au 30 novembre le fruit de quarante ans de recherches archéologiques sur ce thème. À travers deux cents objets trouvés dans le val de Vienne et des maquettes, elle se divise en sept séquences, évoquant la romanisation des Turons ou leur religion, en passant par leur habitat, leur travail ou leur vie privée. Le visiteur sera surpris par le raffinement du décor de certaines demeures, l'abondance des ustensiles liés aux soins du corps et la beauté des objets miniaturisés que les Turons déposaient en ex-voto dans les tombes, comme celles de la nécropole de Tavant, à quelques encablures du Véron. **A.-M. R.**

SAVIGNY-EN-VÉRON, ÉCOMUSÉE DU VÉRON, 80, route de Candes
02 47 58 09 05
www.cc-veron.fr/ecomusee



Fiole à parfum en verre en forme de coquillage, trouvée dans une tombe de la nécropole de Tavant
(©INVENTAIRE DU PATRIMOINE DE LA RÉGION CENTRE/ PHOTO MARIUSZ HERMANOWICZ).



Le château d'Azay-le-Rideau, joyau de la Renaissance française, est bordé d'un majestueux parc à l'anglaise
(©CMN PARIS/PATRICK MÜLLER).

AZAY-LE-RIDEAU RESTAURE SON PARC

Le château d'Azay-le-Rideau, ce *« diamant taillé à facettes serti par l'Indre »*, comme le décrivait Honoré de Balzac, est devenu le vaisseau-amiral des châteaux de la Loire. Le Centre des Monuments nationaux investit 1,8 million d'euros pour restaurer son parc romantique créé au XIXe siècle : système hydraulique, miroirs d'eau et plantations, restructuration du site. Avec 310000 visiteurs par an, le château s'engage désormais aux côtés de la mission Val de Loire dans une démarche visant à obtenir le label Site d'excellence. **A.-M. R.**

AZAY-LE-RIDEAU, CHÂTEAU, rue de Pineau 02 47 45 42 04 www.monuments-nationaux.fr



Le château d'Andlau, un des nombreux châteaux forts de montagne construits entre le XIIe et XIVe siècle dans les Vosges alsaciennes (©BERNARD SAINT-GENÈS)



LE NORD-EST

Les visites de monuments sont l'occasion de redécouvrir des pans entiers d'histoire. L'épopée de la forteresse d'Andlau, en Alsace, se mêle à celle du Saint Empire romain germanique. À Boulogne-sur-Mer, des fouilles archéologique ont ranimé le souvenir de la *Classis Britannica,* flotte vouée à l'expédition de Jules César en Bretagne.



Juché sur les montagnes des Vosges alsaciennes, le château fort se dresse sur un sommet granitique, à 451 mètres d'altitude et domine les vallées de l'Andlau et de la Kirneck.



Le château est situé sur le Silberberg, « mont d'argent » nommé ainsi à cause des affleurements de granit qui lui donnent sa couleur. Les pierres utilisées pour la construction furent extraites et taillées sur place.

LE CHÂTEAU D'ANDLAU, UNE VIGIE EN ALSACE

Veillant sur les hauteurs d'Andlau en Alsace, ce château fort défie le temps et la manie des sons et lumière. À l'état de ruine, il n'en demeure pas moins un repère patrimonial de la région.

Texte DOMINIQUE DE LA TOUR **Photos** BERNARD SAINT-GENÈS

Au XIIIe siècle, un castrum occupait déjà cette arête du mont Silberberg. Juché au même endroit au XIVe, le château actuel n'en est qu'un successeur amélioré : Hohandlau, de son vrai nom, c'est-à-dire le « Haut-Andlau ». Le Moyen Âge bâtisseur a le sens de l'économie. Le Silberberg étant de granit, on fait d'une pierre, deux coups : l'extraction permet en même temps de creuser de profonds fossés autour du château. Venu de monts voisins, le grès des Vosges, plus facile à travailler que le granit, sert à Andlau à encadrer les fenêtres. Ces encadrements étaient les seuls blocs de pierre visibles, puisque comme nombre de citadelles d'Alsace, le château se parait d'un crépi de chaux, masquant les moellons et renforçant l'isolation. Le logis est bâti directement derrière le rempart. Contrairement aux châteaux forts à la française, dont le donjon est le lieu d'habitation, ce qu'en Alsace on appelle la grosse tour (*dicker Turm* ou *grosser Turm*) n'est qu'un dispositif de défense et le symbole du pouvoir de son propriétaire. D'ailleurs, Andlau est le seul château fort d'Alsace à posséder deux tours. Elles sont de même hauteur, vingt et un mètres. Le donjon surnuméraire palliait les angles morts. On peut aussi penser qu'il était un symbole de puissance.

Une histoire de famille

« Andlau est l'un des cent soixante-neuf châteaux forts de montagne qui parsemaient le versant alsacien des Vosges, et son histoire n'est pas la plus passionnante », constate modestement le propriétaire, Guillaume d'Andlau (Andlau zu Andlau, selon la terminologie germanique, c'est-à-dire détenteur du nom et du fief). C'est un de ses lointains ancêtres, Rudolf von Andlau, qui édifia la forteresse, il y a sept cents ans. Il était le vidame de l'évêque de Spire, dans le Palatinat. Ce titre de vidame revenait aux seigneurs menant les armées d'un évêque. La charge de ce dernier lui interdisant l'épée, l'homme de Dieu déléguait ses droits belliqueux à l'homme de guerre, qui gérait en prime ses intérêts juridiques et fiscaux, devenant de fait son avoué.

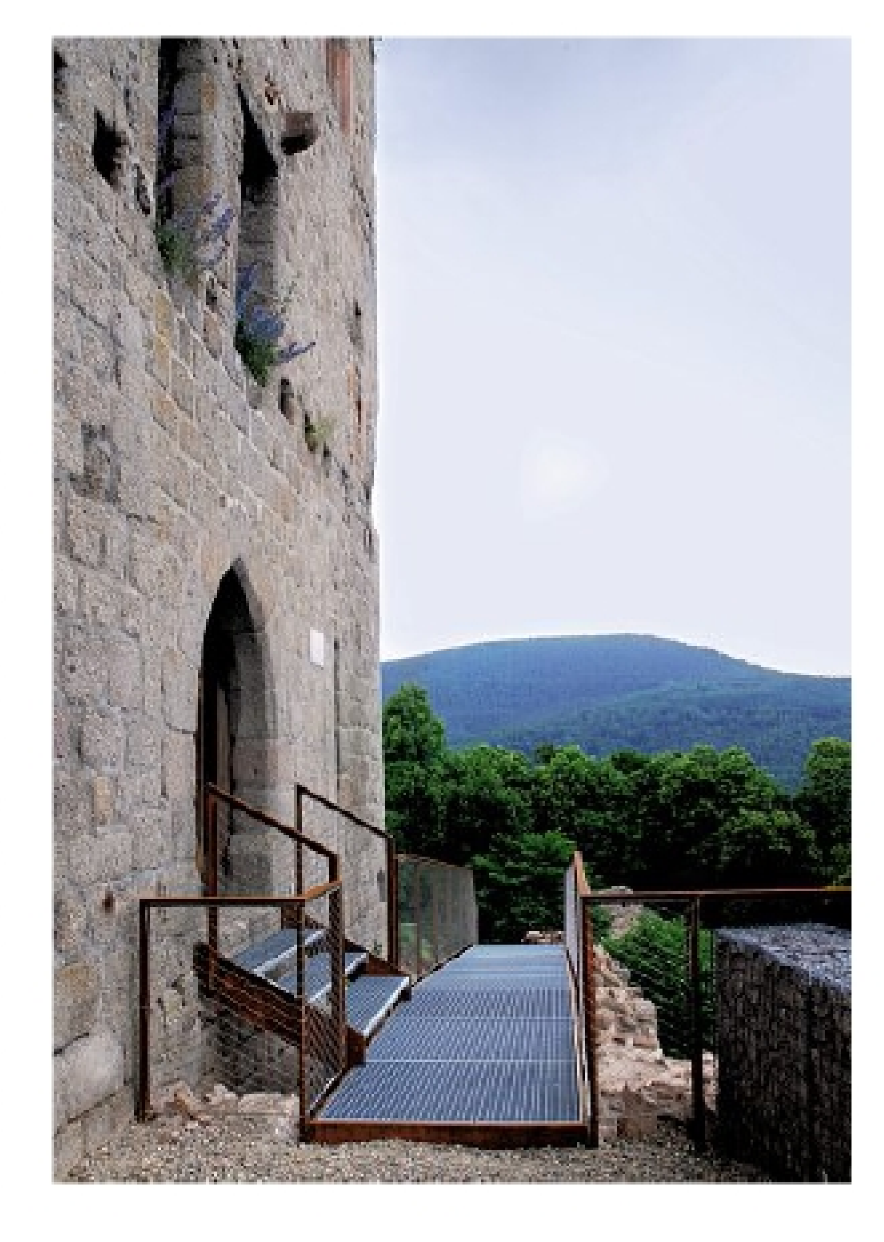
Hohandlau eut sa part des tourmentes féodales : il subit les velléités autonomistes des Suisses, l'opportunisme des Habsbourg, l'anticléricalisme des Hohenstaufen. La citadelle entra aussi en conflit avec le château voisin, le Spesbourg (actuellement propriété de la commune d'Andlau), détenu par l'avoué de l'abbaye d'Andlau. La bataille de Sempach, l'un des grands combats qui permirent à la confédération suisse naissante de s'affranchir des prétentions des Habsbourg, régla le conflit : en 1386, un quart des barons alsaciens restèrent





Ci-dessus : L'une des nombreuses fenêtres gothiques en arc brisé, créées au XVIe siècle.
À droite : Le long corps de logis, qui se développe sur trois niveaux, se situe directement derrière le rempart.
En bas : La passerelle, récemment hélitreuillée, facilite l'accès de la structure militaire depuis la basse cour.

sur le carreau, fauchés par le fer helvétique. Le détenteur du Spesbourg étant parmi eux, son castel passa sous la domination des Andlau, qui le démantèlent. En 1444, ce furent les villageois de Barr, l'actuelle capitale viticole du Bas-Rhin, qui s'en prirent à la famille d'Andlau pour une sombre histoire de droit de cuissage. Un signe avant-coureur du triomphe des cités sur une caste militaire complètement dépassée, malgré les commencements de l'ère du canon. Conscients du phénomène, les Andlau mirent fin à leur vie castrale, prenant en 1582 un pied-à-terre au village, une seigneurie à la mode du jour, de style Renaissance. Hohandlau avait perdu tout intérêt tactique. Comme tous les châteaux forts des contreforts vosgiens, il subit la guerre de Trente ans et les pillages des Suédois et de Turenne, général de Louis XIV qui fut cruel aux pays rhénans. L'histoire de France s'en souvient peu. « *L'histoire de l'Alsace appartient à celle du Saint Empire*



jusqu'à la fin du XVIIe. Cette période n'est pas enseignée à l'école en France, où l'on apprend l'histoire du Moyen Âge du royaume de France. Celle du Moyen Âge alsacien et en particulier celle des châteaux forts est donc difficile à appréhender. Cela nécessite des efforts de pédagogie importants à faire pour les associations et collectivités qui assurent l'entretien de ces châteaux », explique Guillaume d'Andlau. En 1789, Hohandlau n'était plus que le domicile d'un garde-forestier. Cela le sauva des destructions révolutionnaires. Il fut transformé en carrière au début de l'Empire. À la Restauration, les Andlau rachetèrent ce qui restait du site, classé en 1926 Monument historique.

Hélitreuillage et soutènements

À l'état de ruine, inhabitable et inhabité, Hohandlau se détériora d'abord plus vite qu'il ne se restaura. « *Par chance, dans une ruine, quand une pierre tombe, il n'y a pas de fuite*



Andlau est l'unique château alsacien à disposer de deux tours. Ces donjons circulaires culminant à 21 mètres de hauteur symbolisaient la puissance des nobles d'Andlau, tout en assurant un rôle décisif de défense.

dans le salon… », commente Guillaume d'Andlau. L'effondrement d'un mur de basse cour, en 1998, fut un coup de semonce. C'est l'acte fondateur qui incita Guillaume d'Andlau à créer l'Association des amis du château d'Andlau en 2000. Il devint propriétaire de l'édifice et seul maître à bord deux ans après. L'association sous son impulsion est devenue l'élément moteur et fédérateur de tous les projets menés sur le site. Un autre éboulement suivit en 2005. Après un diagnostic effectué en 2007, le soutènement, en deux endroits des remparts, s'est achevé cette année. La rampe d'accès au logis a été consolidée et dotée de rambardes, et on vient d'achever l'hélitreuillage d'une passerelle. Elle facilite l'accès à la structure militaire depuis la basse cour. Chaque nivellement est l'occasion de faire des fouilles. Elles mettent au jour des éléments qui permettent d'en savoir plus sur les ponts-levis. L'Insa de Strasbourg, école d'ingénieurs et d'architectes, a fait le relevé millimétrique de toutes les cotes de la forteresse, et depuis 2002, un lycée professionnel de la région dépêche régulièrement, sur cet excellent terrain d'exercice, des élèves pour intervenir entre autres sur la métallerie et la maçonnerie. Le château accueille aussi des chantiers d'insertion depuis 2005. L'Association des amis du château, qui gère maintenant l'édifice, souhaite que le site serve de lieu de formation, donnant un cadre à la fois extraordinaire et concret aux interventions et projets des étudiants. L'École nationale du paysage de Versailles s'est vu cette année proposer une réflexion sur la refonte végétale des abords de la ruine. *« Alors que les premières photographies, au XIXe siècle, montraient Andlau déboisé, la proximité de la forêt actuelle est telle que la végétation étouffe le site : après un passage dans le sous-bois les promeneurs se cognent littéralement aux murs »*, déplore Guillaume d'Andlau. Il veut que le château vive avec son temps. Régulièrement des artistes y ont carte blanche, pour des installations ou des interventions de Land Art. Des concert s'y organisent. Pour Guillaume d'Andlau, *« l'aspect décalé des lieux, en pleine nature, participe de la spécificité des manifestations. La liberté d'accès toute l'année contribue à l'appropriation du château par le public. »* Il vient d'ailleurs d'être immortalisé par une boîte de Lego en série limitée. Guillaume d'Andlau a créé cette année l'Association des châteaux forts d'Alsace, voulant étendre l'expérience menée depuis dix ans à Andlau et valoriser le patrimoine castral alsacien, très méconnu. ■

À VOIR

CHÂTEAU D'ANDLAU, 67140 Andlau
www.chateaudandlau.com ; Association des amis du château d'Andlau, 1, rue Albert Schweitzer, 67140 Heiligenstein



Dessinée par l'architecte Robert Mallet-Stevens, la Villa Cavrois à Croix ouvrira dans son intégralité en septembre 2014 (©CMN PARIS/JEAN-LUC PAILLE).

À CROIX, LA VILLA CAVROIS ENTROUVRE SES PORTES

Commandée en 1929 par l'industriel Paul Cavrois à l'architecte Robert Mallet-Stevens, la Villa Cavrois à Croix, dans le Nord, articule une série de volumes simples recouverts d'un parement de briques jaunes, qui contrastait à l'origine avec la polychromie intérieure. Vendue en 1986, à la mort de madame Cavrois, laissée à l'abandon puis vandalisée, la demeure classée en 1990 a été rachetée par l'État en 2001, avant d'être confiée au Centre des Monuments nationaux pour être restaurée et ouverte au public. La réouverture complète de la villa ne devrait pas avoir lieu avant septembre 2014, au terme d'une vaste campagne de restauration du clos et du couvert. Une première phase vient de s'achever avec la restauration du parc, reconstitué selon les plans originaux de 1932 de Robert Mallet-Stevens. Il est exceptionnellement ouvert à la visite à l'occasion des Journées du patrimoine, tout comme la partie centrale de la maison, composée du grand hall, du vestibule, du salon, de la salle à manger et de l'escalier. La Villa Cavrois sera ensuite à nouveau fermée pour poursuivre les travaux de restauration des appartements. **M. B.**

CROIX, VILLA CAVROIS, avenue John Fitzgerald Kennedy 03 20 73 47 12 www.monuments-nationaux.fr ouverture du 14 au 29 septembre.



Le pavillon « Métropole » de Jean Prouvé inscrit à l'Inventaire supplémentaire des Monuments historiques (©VILOGIA).

L'HOMMAGE DE TOURCOING À JEAN PROUVÉ

Dessiné en 1952, l'un des deux pavillons « Métropole » de l'ingénieur Jean Prouvé vient d'être réhabilité à Tourcoing. Ce *« pavillon à portique axial et parois d'aluminium témoigne de l'ingéniosité et de l'audace de Jean Prouvé »*, explique l'architecte Jean-Charles Huet, chargé de la réhabilitation, réalisée avec l'accord des Bâtiments de France en tenant compte des contraintes d'une location à usage commercial. Des visites de l'office du tourisme seront toutefois organisées. **M. B.**

TOURCOING, MAISON MÉTROPOLE, 99, rue Général Marchand 03 20 26 89 03 (office du tourisme) www.tourcoing-tourisme.com

SOUS LA BASILIQUE DE BOULOGNE-SUR-MER

La basilique Notre-Dame de Boulogne-sur-Mer, construite au XIXe siècle à l'emplacement d'une ancienne église médiévale, possède l'une des plus vastes cryptes de France. Un projet de restauration et de mise en valeur du site, mené par la ville de Boulogne-sur-Mer, a nécessité une intervention archéologique préventive entre janvier 2011 et novembre 2012. La fouille a permis d'appréhender un vaste secteur du camp romain de la *Classis Britannica*, la flotte de la province de Bretagne, de mieux connaître l'église médiévale Notre-Dame et d'étudier, à l'extérieur, une portion de son cimetière paroissial.



Vue des fresques polychromes de la salle de l'Ancien Testament, dans la crypte Notre-Dame de Boulogne-sur-Mer (©SERVICE DE L'ARCHITECTURE ET DU PATRIMOINE DE BOULOGNE-SUR-MER).

Depuis ont débuté des travaux de gros œuvre (sols, accessibilité, éclairage…), sous la maîtrise d'œuvre de l'architecte en chef des Monuments historiques Lionel Dubois, avant l'intervention sur les peintures murales et les collections. Le cabinet d'architectes Frénak et Jullien a entièrement revu le parcours muséographique. Les galeries occidentales seront vouées à l'histoire du site et à l'exposition de vestiges lapidaires. Les salles du transept recevront le trésor d'art sacré, créé en 1980 et primitivement concentré dans une galerie occidentale. La réouverture du site est programmée à l'automne 2014. **M. B.**

BOULOGNE-SUR-MER, BASILIQUE NOTRE-DAME, parvis Notre-Dame 03 21 10 88 10 (office du tourisme) www.ville-boulogne-sur-mer.fr



Le château de La Motte-Tilly, près de Provins, illustration parfaite d'un domaine du XVIIIe siècle (©CMN PARIS/PHILIPPE BERTHÉ).

MÉMOIRE DE LA MINE À PETITE-ROSSELLE

Le parc Explor Wendel : sous cet énième nouveau nom (après « Wendel 3 », « musée de la Mine », puis « mine-musée du Carreau Wendel »), voici un nouvel avatar de ce vestige du charbon lorrain, à Petite-Rosselle en Moselle : cent cinquante hectares, soit le plus vaste carreau de France ouvert au public, notamment grâce au concours de la Fondation du patrimoine. Le terme de carreau désigne les installations en surface d'une mine. Cinq mille objets y peuplent déjà le musée Les Mineurs, ouvert en septembre 2012, où l'on découvre la salle des pendus (le vestiaire où les mineurs montaient sur un câble leur équipement pour le ranger et le sécher), les douches et la lampisterie. 812 000 euros de travaux ont été prévus pour garder en l'état les trois puits et leurs chevalements (les tours à poulies qui commandaient les ascenseurs descendant au fond), les deux lavoirs où le charbon était conditionné avant commercialisation, et même les bureaux. L'idée la plus intéressante consiste à avoir engagé, depuis 2006, des mineurs comme guides ; mais le but ultime reste d'être une référence du tourisme industriel, à la fois centre d'études et de formation, non seulement sur le patrimoine minier, mais sur tout le patrimoine du monde du travail. **D. de L. T.**



Le musée Les Mineurs Wendel à Petite-Rosselle permet de découvrir l'épopée des mines de charbon en Lorraine (©MUSÉE LES MINEURS WENDEL).

PETITE-ROSSELLE, MUSÉE LES MINEURS WENDEL 03 87 87 08 54
www.musee-les-mineurs.fr

LA MOTTE-TILLY : CÔTÉ SALONS, CÔTÉ JARDIN

En mars dernier, ce château dessiné par Lancret présentait ses huisseries flambant neuves après deux ans de travaux. Lancées par le Centre des Monuments nationaux – qui gère le domaine depuis 1978 –, les rénovations se limitaient à remettre aux normes les circuits électriques et à doter cent vingt portes et fenêtres d'un double vitrage anti-ultraviolet, terreur des étoffes et des reliures ! L'affaire s'acheva à l'automne ; mais il fallait le temps de reposer à la bonne place les mille deux cents pièces du mobilier. Portraits, statues, marqueteries, paravents ou billard ont eux aussi bénéficié de réparations. Légué en 1972 à l'État par la marquise de Maillé, sans descendance, le château champenois est resté un conservatoire affectif du siècle des Lumières. En pleine année Le Nôtre, c'est aussi en extérieur que les travaux s'enchaînent pour reconstituer ses soixante hectares de parcs et jardins à la française. En 1910, Gérard de Rohan-Chabot, le propriétaire d'alors, avait déjà tout fait replanter, plans d'origine de l'architecte François-Nicolas Lancret en main. La tempête de 1999 a saccagé ce travail. Déjà, un parcours autour des différentes essences de tilleuls (mot de la même famille que le nom « Tilly ») a valu à ces plantations le label prometteur de Jardin remarquable. **D. de L. T.**

LA MOTTE-TILLY, CHÂTEAU 03 25 39 99 67 www.la-motte-tilly.monuments-nationaux.fr

RICHARDMÉNIL CONSERVE SA PASSERELLE

Ce n'est pas tous les jours qu'un pont rouillé, interdit d'accès depuis dix ans, n'est pas destiné à la ferraille. C'est pourtant ce qu'a évité la passerelle de Richardménil en Lorraine, dont les vingt-sept mètres traversent le canal de l'Est. L'entêtement municipal et le concours de la Fondation du patrimoine ont fait qu'on peut désormais l'utiliser. Une structure nouvelle (fabriquée par la société Munch) remplace le tablier dessiné par Alphonse Mangin, de la société Eiffel. Il était sorti vers 1878 des mêmes aciéries que la tour, celles de Pompey, situées dans le département. **D. de L. T.**



La passerelle Mangin à Richardménil, fleuron du patrimoine industriel lorrain, après restauration (©FDP).

RICHARDMÉNIL, canal de l'Est
www.richardmesnil.fr



Dans son atelier, Jean-Paul Agosti prépare la réalisation des vingt et un vitraux contemporains pour la chapelle Saint-Joseph de Reims (©ARTHUR CEMIN).

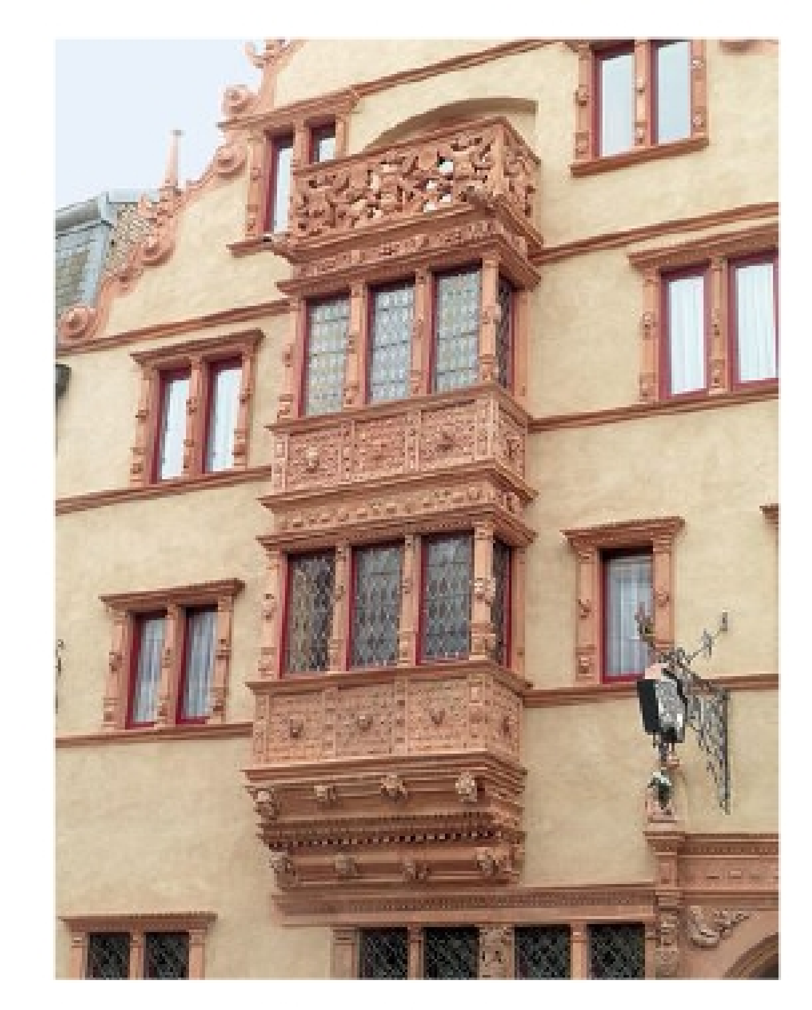
REIMS : VITRAUX FRACTAUX DE JEAN-PAUL AGOSTI

Chapelle d'un collège, Saint-Joseph nécessitait une intervention draconienne pour survivre, pour un montant de quatre millions d'euros. Échappant à une destruction préventive, ses pierres ont dû être réajustées, sa flèche de soixante mètres redressée. En marge de ce sauvetage, c'est sur ses vitraux que se sont portés les efforts les plus visibles. Achevée en 1876 par l'architecte local Édouard Lamy, cette église néogothique avait perdu pendant la Grande Guerre vingt et une de ses vingt-trois verrières : 320 m² disponibles confiés à un artiste de l'Yonne, Jean-Paul Agosti. Celui-ci ayant pioché dans les tonalités des deux pièces subsistantes, les nouveaux vitraux ont été conçus selon les principes de la théorie des fractales, édictée au XXe siècle par le mathématicien Benoît Mandelbrot. L'esthétique fractale conçoit le tracé comme une poupée gigogne : une spirale se dessine avec un trait orné de spires, elles-mêmes constituées de spires. Dans la nature, le chou romanesco, tout à fait fractal dans sa structure, organise ainsi sa forme conique avec un cône de cônes. À juger sur pièce, l'œuvre avant-gardiste d'Agosti, réalisée par les ateliers rémois Simon Marcq, confirme en tout cas la destinée de Reims comme capitale vivante du vitrail, déjà sacrée dans sa cathédrale par les créations de Marc Chagall, et plus récemment de Brigitte Simon et Imi Knoebel (lire *Connaissance des Arts Patrimoine 2011*). **D. de L. T.**

REIMS, CHAPELLE SAINT-JOSEPH, 177, rue des Capucins 06 23 84 33 21 www.amisdelachapelle.com

COLMAR RAVALE SES TÊTES

En janvier, ils ont hiberné sous les échafaudages. Les cent six mascarons qui ont donné son nom au fameux monument-restaurant La Maison des Têtes, à Colmar, ont bénéficié d'un nettoyage de plusieurs semaines. Une vieille habitude : achevées en 1706, ces figures à vocation satirique ont été débarbouillées plus souvent qu'à leur tour. Quand la demeure a accueilli des marchands de vin, on a posé en vigie sur son pignon un *Sommelier d'étain*, œuvre du plus célèbre sculpteur d'Alsace, Auguste Bartholdi, l'auteur de *La Liberté éclairant le monde*, la fameuse « Statue de la Liberté ». Le ravalement a été effectué par le cabinet d'architecture Desplat. **D. de L. T.**



Détail de la Maison des Têtes à Colmar, après restauration (©RICHARD DUPLAT).

COLMAR, LA MAISON DES TÊTES, 19, rue des Têtes 03 89 24 43 43 www.maisondestetes.com
À LIRE : le hors-série de *Connaissance des Arts, Ville de Colmar,* n° 592, 68 pp., 10 €.

LA SYNAGOGUE DEVIENT CENTRE D'ART À DELME

Le projet « Gue(ho)sthouse », centre d'art contemporain, s'est installé dans l'annexe de la synagogue de Delme (Lorraine). Désaffecté faute des dix pratiquants mâles exigés pour le quorum, converti en centre artistique, le bâtiment orientalisant de la fin du XIXe siècle dispose d'un nouvel espace, dont la rénovation elle-même est une création : habillant le bâti d'une sculpture en polyuréthane d'un blanc d'os, les architectes Marie Péjus et Christophe Berdaguer lui



Gue(ho)st House, fantasmagorie architecturale de Berdaguer & Péjus, en réponse à la commande publique pour le centre d'art contemporain/La synagogue de Delme (©OHDANCY PHOTOGRAPHE).

ont donné l'apparence des structures crâniennes. L'idée du binôme était de jouer sur l'aura archéologique de la maison, ancienne prison et ex-morgue, pour y invoquer ses fantômes. Leur concept de maison « habitée » – au sens spirituel, voire spirite du terme –, se place dans la lignée des réalisations antérieures de ces deux « anarchitectes », ainsi qu'ils se définissent, telles leurs huit « maisons qui meurent » dont l'autodestruction programmée est une pique aux principes de l'obsolescence des bâtiments, ou leur « ville hormonale », étude pour une cité déterminée uniquement par le corps de l'homme. **D. de L. T.**

DELME, CENTRE D'ART CONTEMPORAIN, 33, rue Poincaré 03 87 01 35 61 www.cac-synagoguedelme.org


PARIS DESIGN WEEK
CONNAISSANCE DES arts
LA GAZETTE DROUOT


CHAMPAGNE BILLECART-SALMON
CÔTÉPARIS



Surplombant la façade du sanctuaire de Notre-Dame-de-Consolation, l'une des sobres sculptures de l'artiste franco-polonais Jean Lambert-Rucki semble veiller sur ce haut lieu du patrimoine hyérois (©ARNAUD CARPENTIER).

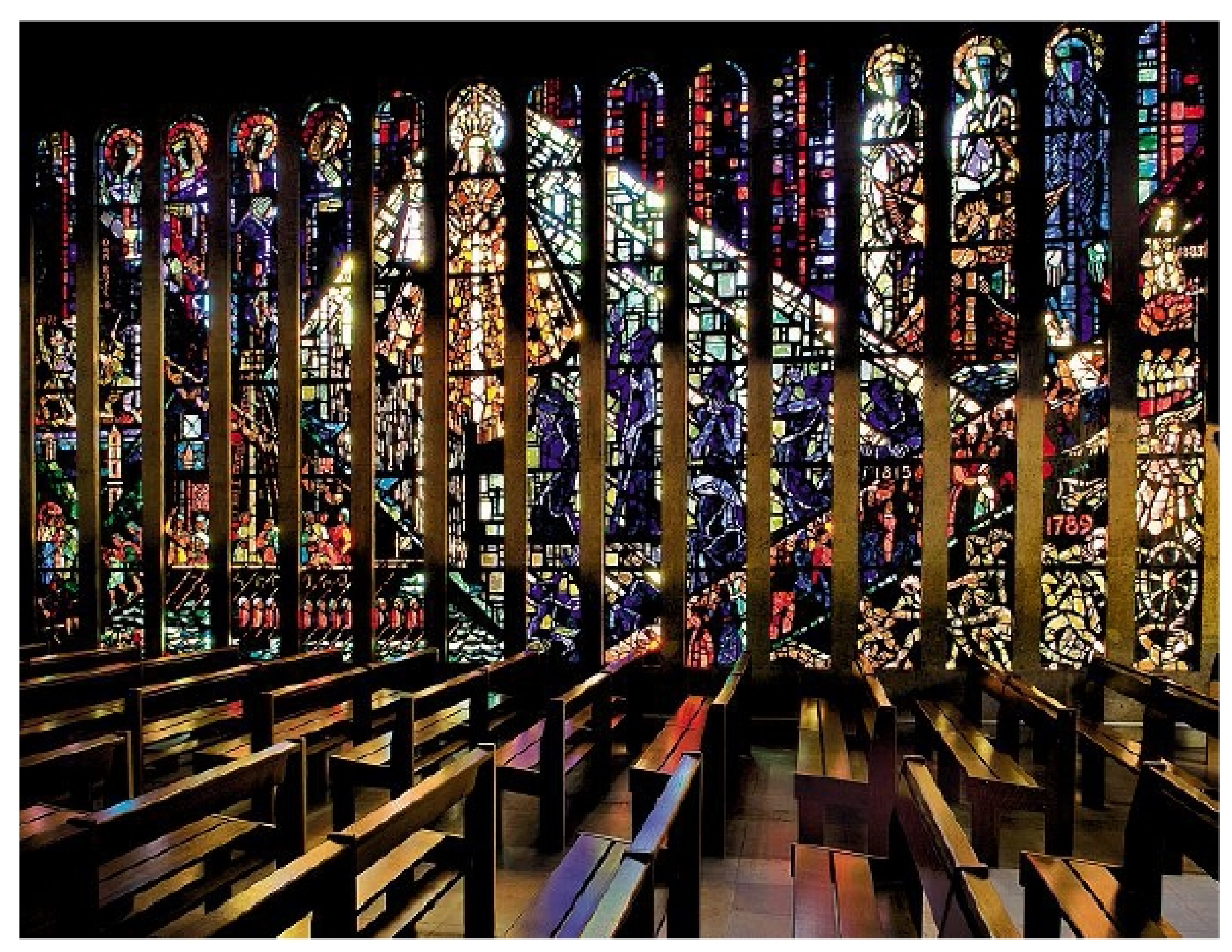


LE SUD-EST

Le patrimoine est riche de trésors méconnus. Dans l'Ain, le château de Fléchères a retrouvé ses extraordinaires fresques Renaissance, qui viennent d'être restaurées. La discrète chapelle Notre-Dame-de-Consolation, à Hyères, se révèle un chef-d'œuvre moderne, orné de superbes sculptures de Jean Lambert-Rucki.



Notre-Dame-de-Consolation à Hyères, vue d'ensemble.



Le grand vitrail sud. En haut à gauche, les saints protecteurs locaux et à droite, les saintes Marie de la mer. Au centre, la Vierge de Consolation en majesté déverse une pluie bienfaisante et accueille les « orants ».

NOTRE-DAME-DE-CONSOLATION L'ÉLOGE DE L'HUMILITÉ

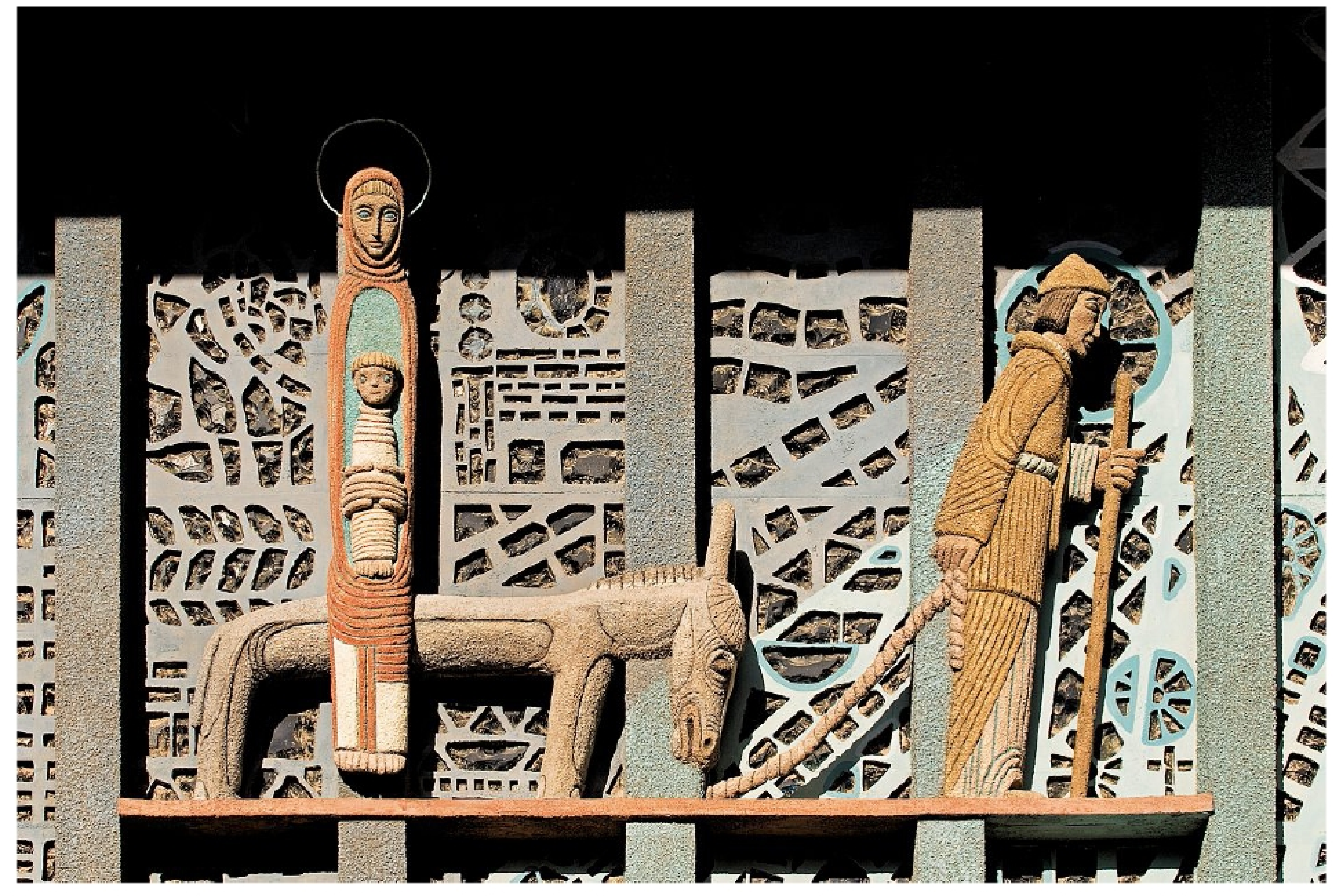
Blottie dans une pinède, cette chapelle, bâtie à Hyères dans les années 1950 ornée de sculptures de Jean Lambert-Rucki et de vitraux de Gabriel Loire, est un trésor de l'art d'après-guerre.

Texte MARIE-ODILE ANDRADE-CARPENTIER **Photos** ARNAUD CARPENTIER

Pour reprendre l'expression chère à la grande collectionneuse d'art moderne Geneviève Bonnefoi, les années 1950 furent des *« années fertiles »*. Après les tourments de la guerre, architecture, design et arts plastiques entrèrent en effervescence. L'art sacré prit part à ce renouveau. Les nombreux édifices religieux victimes des événements donnaient l'occasion aux défenseurs de la modernité de prêcher pour leur paroisse : foin du style sulpicien et vive les conceptions nouvelles. Le gouvernement français épaula le mouvement, avec un budget important consacré à la réparation des dommages de guerre.

L'élan avait été donné dans les années 1930 par le père Couturier, peintre et verrier proche des Ateliers d'art sacré (mouvement artistique qui favorisa, entre 1919 et 1947, la production d'œuvres d'art sacré modernes et théoriquement accessibles à un large public) et par le père Régamey, historien de l'art issu du protestantisme. En juillet 1939, l'exposition « Vitraux et Tapisseries », au Petit Palais à Paris, présenta côte à côte des œuvres sacrées et profanes émanant des Ateliers d'art sacré et d'artistes comme Braque, Rouault, Gromaire ou Lurçat. Lorsqu'il visita l'exposition, le curé de l'église d'Assy en Savoie, alors en construction, demanda à Rouault – qui accepta – un vitrail pour son église. Très engagée dans la réflexion sur les liens entre l'art moderne et l'art sacré, la revue *L'Art sacré* fut fondée en 1935. Elle cessa volontairement sa parution pendant la guerre, pour la reprendre à la Libération, dans un contexte de grande difficulté financière. Elle soutint la construction de nouvelles églises, mettant en contact paroisses, architectes et artistes. L'achèvement presque simultané des églises d'Assy, face au mont Blanc, en 1950, et de celles, en 1951, de Vence en Provence, et d'Audincourt dans le Doubs, provoqua un battage médiatique à l'origine d'une nouvelle querelle entre « classiques » et « modernes ».

En juin 1955 a lieu la bénédiction de la chapelle Notre-Dame-du-Haut à Ronchamp, en Haute-Saône, première œuvre sacrée de Le Corbusier. À Hyères, en août de la même année, c'est celle, après dix ans de discussions et de batailles, de la nouvelle chapelle Notre-Dame-de-Consolation, construite par l'architecte hyérois Raymond Vaillant. Le maire de la ville, Joseph Clotis, a mené le projet tambour battant, peut-être soutenu par André Malraux (père de ses petits-enfants), bien qu'aucun témoignage n'en fasse état.



La fuite en Égypte. On voit comment la structure de béton, la sculpture et l'agencement des vitraux ont été conçus dans une collaboration étroite qui les relie magistralement l'un à l'autre. Les personnages sont stylisés mais modernes : la coiffure de l'enfant, le bonnet de Joseph. La scène est extraordinairement graphique et forte.

Les deux chapelles sont bâties au faîte d'une colline, mais là s'arrête leur ressemblance ; autant Notre-Dame-du-Haut s'élève vers le ciel dans un élan de blancheur rayonnante, autant Notre-Dame-de-Consolation se fait discrète, tapie dans les pins.

Si elle surplombe une vue grandiose sur la baie et ses îles, ses proportions sont modestes : une chapelle et un ermitage, séparés par un clocher trapu surmonté d'un carillon. Les partis pris sont clairs : matériaux simples – béton, pierre brute du pays, ciment, dalles de verre coloré –, couleurs typiquement hyéroises d'ocre, de safran, de bleu. La surprise vient de la façade, entièrement composée de sculptures de Jean Lambert-Rucki, en liaison étroite avec les éléments de l'architecture de béton et avec les vitraux de Gabriel Loire. Au décor conçu par Lambert-Rucki, correspond à l'intérieur l'agencement des vitraux voulus par Loire. La façade évoque la vie de Marie dans un style dépouillé, évocateur des tympans romans. Les personnages offrent un visage plein de tendresse, d'innocence et de candeur tranquille, rappelant les illustrations des années 1950. Les attitudes sont simples, imprégnées de mysticisme. Dehors, les gargouilles ont l'air de sortir des *Contes du chat perché* de Marcel Aymé ; la statue de la Vierge à l'Enfant adossée à la croix, contre le clocher, dégage paix et sérénité. À l'intérieur, les longues silhouettes des apôtres occupent le mur du chœur en arc de cercle. Une fresque à la pointe sèche, dessinée dans le ciment, encadre l'autel de la nef de la Vierge.

Il ne faut pas s'y tromper, rattacher cette œuvre à l'art brut ou à l'art naïf serait bien loin de la vérité. À chaque geste, Lambert-Rucki rappelle combien il a été proche du cubisme, de l'art africain, de la mosaïque. On songe à Modigliani, à certains masques cimiers Bambara du Mali.

Pendant ses années d'études à Varsovie, Lambert-Rucki était lié avec le peintre Kisling ; il voyagea en Russie, en Autriche où une exposition de Gauguin le décida, raconte-t-il, à venir travailler à Paris. Il s'y installa en 1911, partageant à Montparnasse le même atelier que Modigliani, fréquentant Soutine, Picasso… Engagé dans l'armée française en 1914, il se retrouva à restaurer des mosaïques byzantines à Salonique en compagnie d'autres artistes. Démobilisé et devenu français sous le nom de Lambert-Rucki, il fut membre fondateur de l'Union des artistes modernes en 1931. Il travailla avec Jean Dunand et Jacques Émile Ruhlmann ; il était alors peintre, céramiste, sculpteur, dessinateur de bijoux.

Jean Lambert-Rucki le mystique

À la fin des années 1930, il travailla le bronze à patine polychrome, par exemple pour la figure stylisée de *L'âne et son ombre* (1938). Il était habité par une spiritualité profonde (ce n'est pas par hasard qu'il choisit le pré-

nom de Jean en français). Sa première œuvre d'art religieux date de 1938 – déjà avec Gabriel Loire pour les vitraux –, avec un ensemble de sculptures pour l'église des Trois Ave à Blois. Les deux artistes travaillèrent à nouveau ensemble pour l'église de Lèves, près de Chartres, consacrée en 1956. Si Gabriel Loire retrouva à Hyères, un moment, l'art traditionnel de la rosace, il s'était intéressé de près au Bauhaus, dont il avait utilisé les techniques innovantes pour le vitrail. Il créa son atelier à Lèves en 1946 et participa à la décoration de très nombreux édifices en France et à l'étranger, jusqu'au musée d'Art moderne de Hakone au Japon.

À Hyères, il a utilisé, pionnier dans cette technique, des dalles de verre coloré de vingt-cinq millimètres d'épaisseur enchâssées dans du ciment armé – naturel ou peint – de telle façon que la lumière paraisse venir de l'intérieur même du verre. Le matériau est brut, avec des traces de meulage ; ce sont les différentes transparences des couleurs qui créent l'impression de relief. La composition très élaborée, les attitudes et les couleurs donnent leur expressivité aux personnages stylisés, presque abstraits. Le grand mur sud habillé de vitraux représente la Vierge en majesté, encadrée de saints, et raconte les événements clés de l'histoire de l'église. Une autre verrière occupe le côté nord du chœur. La lumière du Midi fait chanter les couleurs.

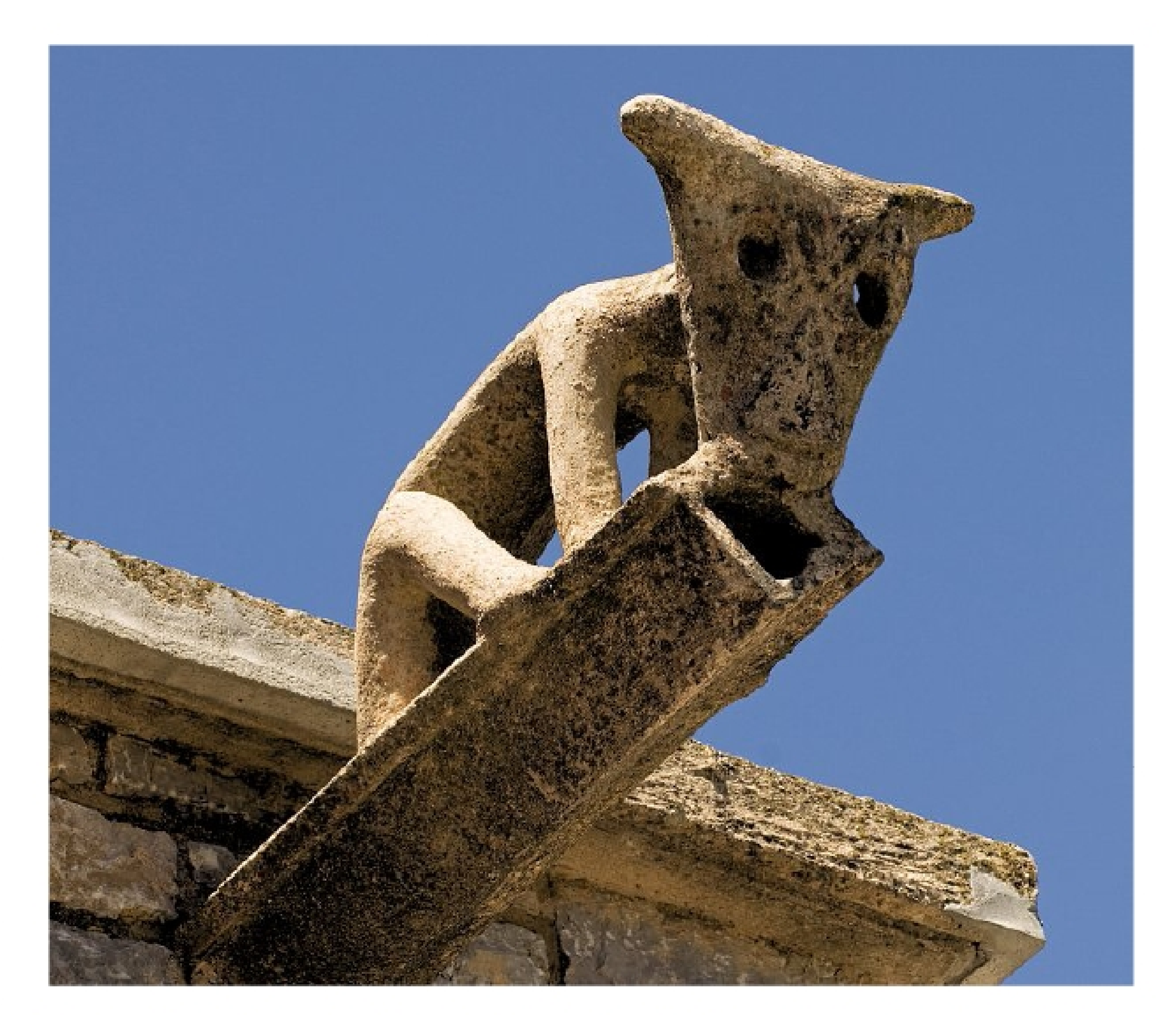
La réussite de la chapelle Notre-Dame-de-Consolation, à l'apparence modeste, tient dans l'harmonie parfaite établie entre la structure architecturale dépouillée, une forme d'abstraction lyrique pour les vitraux, et la figuration subtile de la sculpture. Le pari du renouveau total de l'art sacré, dans le respect de sa vocation de spiritualité, trouve ici un accomplissement qui touche profondément le visiteur. ■

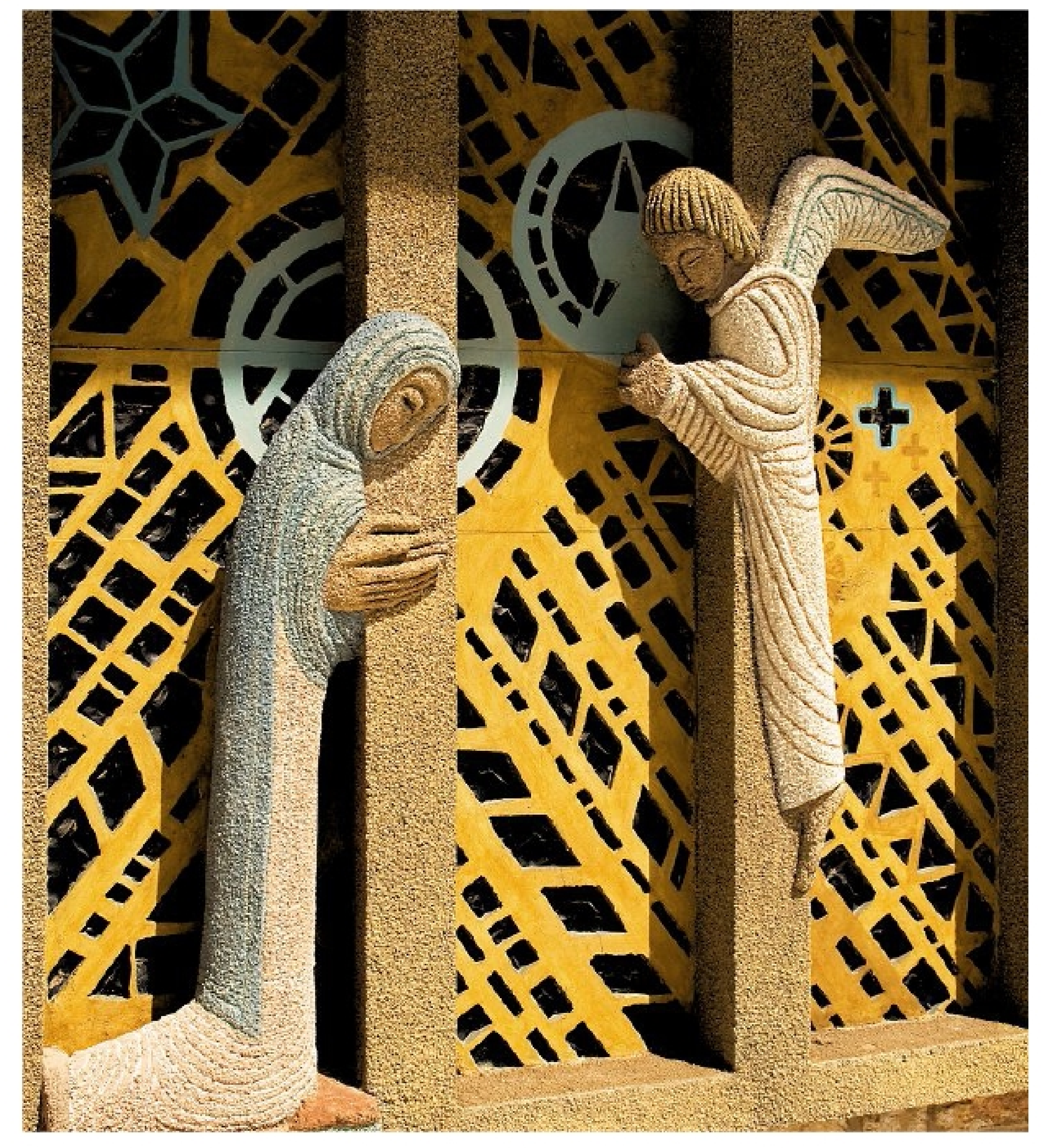
À VOIR

SANCTUAIRE NOTRE-DAME-DE-LA-CONSOLATION, boulevard Félix Descroix, 83400 Hyères 04 94 57 75 93

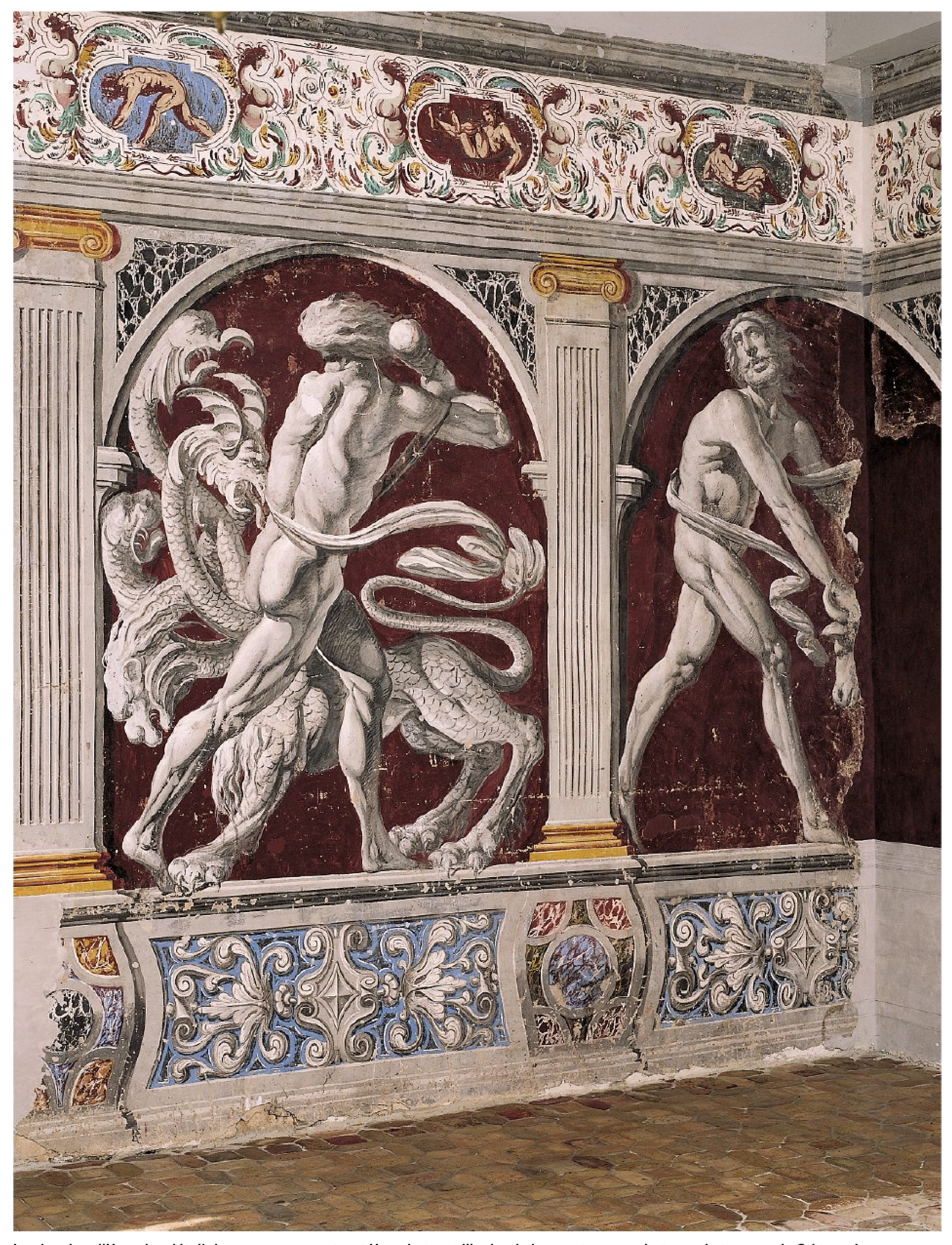
À LIRE

Véronique et Xavier Debendère, Gabriel Loire, *L'œuvre d'une vie (1904-1996)*, Éditions Somogy, 190 pp, 35 €.





En haut : Gargouille en ciment. Ci-dessus : *L'Annonciation*. Lambert-Rucki appuie sur les poteaux de béton les personnages de Marie et de Gabriel. La trame du ciment armé sert à la fois de décor de fond coloré à l'extérieur et de joint pour les dalles de verre à l'intérieur, dont on distingue des motifs de fleurs, croix…



La chambre d'Hercule : détail des panneaux montrant Hercule tuant l'hydre de Lerne et son combat avec le taureau de Crète, scène pour laquelle Henri IV a donné ses traits au héros.



Vue du château, entouré de douves et précédé de communs à porte fortifiée (©DR).

FLÉCHÈRES, UN HYMNE FRANCO-ITALIEN

Le château le plus considérable du Lyonnais a révélé, depuis son acquisition par des amateurs passionnés, un ensemble de fresques d'un peintre italien du Seicento fort célèbre en son temps, Pietro Ricchi. Leur magnifique restauration permet aujourd'hui d'appréhender le subtil message qui les inspira.

Texte HERVÉ GRANDSART **Photos** BERNARD SAINT-GENÈS

Situé au nord de Lyon, le château de Fléchères a retrouvé, à l'orée du XXIe siècle, sa beauté. En l'acquérant en 1997, Pierre Almendros et Marc Simonet-Lenglart, déjà propriétaires du château de Cormatin en Bourgogne, mirent fin en effet à la période d'abandon de cet édifice, classé, à titre conservatoire, en 1985. Élevé entre 1606 et 1625 environ sur un plan en « U » qui incorporait des éléments d'une ancienne forteresse, le château fut commandé par Jean Sève, richissime membre d'une puissante famille de négociants-financiers liée à l'administration municipale de Lyon.

Trésors cachés

Loué dans le numéro de *Connaissance des Arts* de janvier 1953 (nº 11), le château de Fléchères avait, de nouveau, attiré notre attention en 1998 (lire *Connaissance des Arts* nº 552) à l'occasion des premiers dégagements de fresques, trésors cachés, jusque-là, sous des boiseries du XIXe siècle et de multiples couches de plâtre et papiers peints. De nos jours, huit pièces principales ont retrouvé leurs couleurs. Dès leur réapparition, ces peintures murales, réalisées à fresque selon une technique maîtrisée par les artistes italiens, avaient été mises en rapport avec des décorations du château de Bagnols (Beaujolais). De façon séculaire, Lyon, véritable porte de l'Italie et ville frontière du royaume jusqu'au début du XVIIe siècle, se trouvait être un actif carrefour d'échanges. Malgré la sévère dépression économique consécutive aux guerres de religion, la ville abritait encore, au début du XVIIe siècle, un fort contingent de négociants et de banquiers d'origine italienne. Installée à Lyon dans la seconde moitié du XVe siècle, la famille Sève, anoblie par ses fonctions municipales, prétendait elle-même descendre d'une maison noble piémontaise, les della Seva. Dans ce contexte de liens étroits entre Lyon et l'Italie, la présence d'un artiste ultramontain dans la région pouvait paraître envisageable. L'hypothèse fut confirmée par des historiens italiens qui trouvèrent mention du travail du peintre Pietro Ricchi à Fléchères dans une biographie écrite par l'érudit Filippo Baldinucci (vers 1624-1696). Né à Lucques (Toscane) en 1606 et mort à Udine (Vénétie) en 1675, Ricchi, après une formation qui le conduisit dans plusieurs grands centres artistiques italiens, avait tenté sa chance en France en 1629 comme fresquiste, en compagnie d'un aide et de son

L'atelier Jean-Louis Bourgain (Paris) restaure la chambre d'Hercule. Ci-dessous : chambre des édifices imaginaires. Détail d'un panneau inspiré d'une gravure du recueil *Scenographiae perspectivae* d'Hans Vredeman de Vries paru à Anvers en 1560.

jeune frère, Riccardo. Après avoir séjourné et travaillé à Fréjus, Aix-en-Provence et Arles (ces décors ont disparu), le trio s'était rendu en 1630 à Lyon. Ricchi espérait certainement y trouver, outre l'aide de parents lucquois, l'appui d'Horace Le Blanc, artiste formé en Italie entre 1600 et 1610 et devenu, après son retour à Lyon, peintre principal de la ville. Fut-il recommandé par Le Blanc à l'héritier de Jean Sève, Mathieu de Sève, conseiller du roi, trésorier de France et prévôt des marchands de 1630 à 1631 ? Les Sève venaient par ailleurs de voir reconnue, le 25 janvier 1620, leur ascendance nobiliaire italienne par le prince Philippe-Emmanuel de Savoie avec lequel ils durent négocier lors de son double passage à Lyon en 1619. Quoiqu'il en fût, Ricchi réalisa à Fléchères entre 1630 et 1631 son « grand œuvre » français avant de travailler à Bagnols. Appelé à Paris par la



famille Pomponne de Bellièvre, d'origine lyonnaise, Ricchi dut regagner précipitamment l'Italie en 1634 à la suite d'une rixe mortelle, mettant fin ainsi à une carrière française prometteuse.

Un décor politique

Le programme décoratif du château pourrait sembler n'obéir qu'à la seule fantaisie. Au rez-de-chaussée figurent, dans l'actuel Grand Salon, des scènes de chasse inspirées d'œuvres d'Antonio Tempesta (1555-1630), peintre-graveur italien converti au naturalisme flamand. Plus loin, une chambre abrite un décor d'édifices imaginaires unis à des paysages. Au premier étage, l'aile droite déploie un décor martial voué aux travaux d'Hercule auxquels répondent, dans une pièce voisine, des figures de soldats en tenue de parade copiés de gravures (1585-1587) d'Hendrick Goltzius et de son collaborateur, Jacques de Gheyn II. De l'autre côté de cet étage se voient un étonnant décor en trompe l'œil architectural ainsi que, à l'extrémité de l'aile en retour, des allégories de Vertus cardinales encadrées de colonnes torses en faux marbre.



Salle des Perspectives, détail de l'angle sud-est.

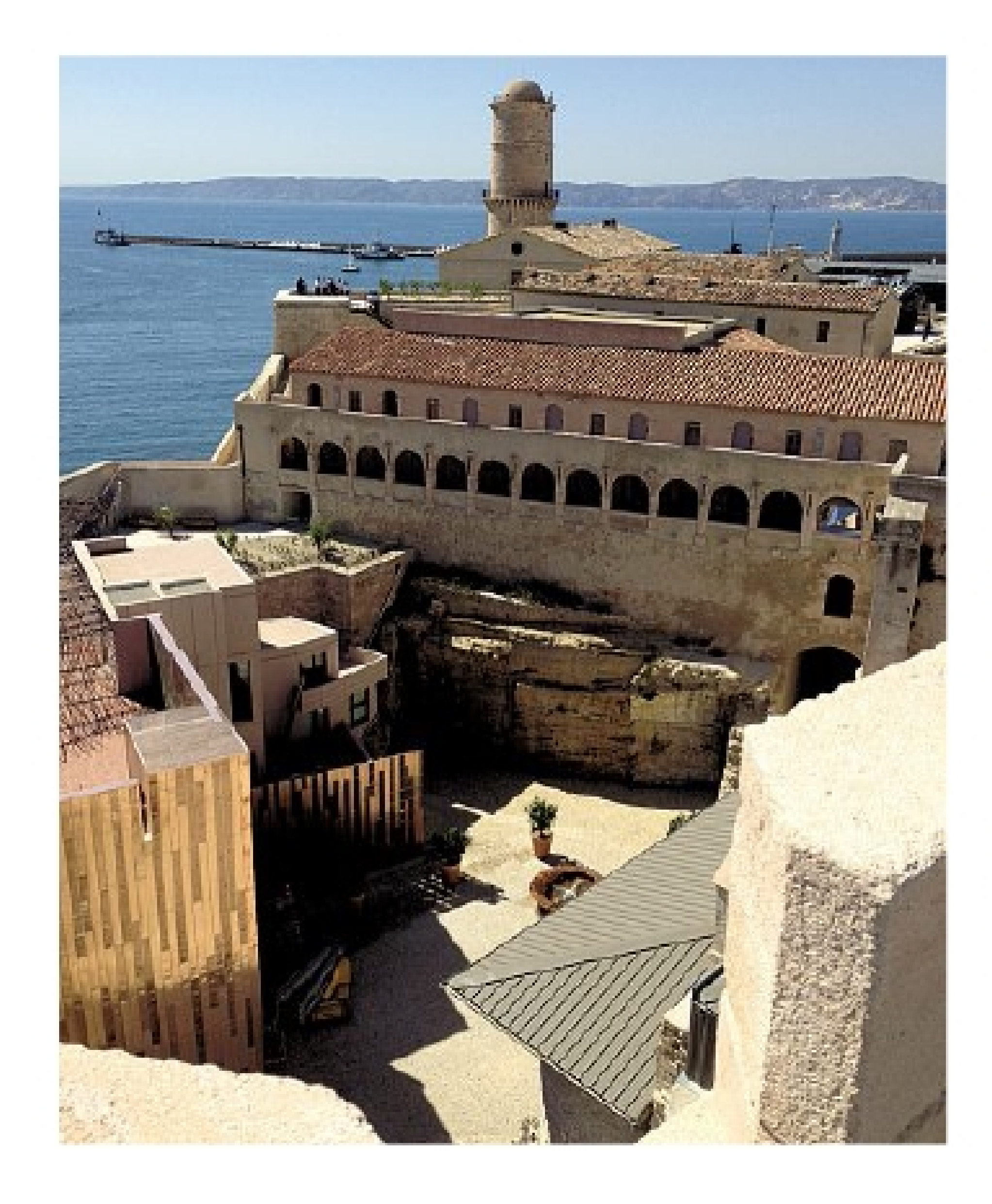
D'une façon générale, les perspectives et motifs architecturaux s'inspirent de gravures d'un autre artiste d'origine nordique, Hans Vredeman de Vries (vers 1527-vers 1606). On ne rencontre donc pas à Fléchères d'illustration de ces récits d'esprit chevaleresque latin alors à la mode et qui allaient triompher jusqu'au milieu du XVIIe siècle. Marc Simonet-Lenglart voit au château la marque de l'esprit protestant, les Sève ayant adhéré de façon massive à la religion réformée jusque sous le règne de Louis XIII. L'aptitude protestante de dire plus que ce que l'on montre transparaît, de fait, dans les allégories moralisatrices et politiques du décor. Les scènes de chasse peuvent ainsi évoquer les passions et cycles de vie de l'homme. Dans l'« appartement martial », sorte d'appartement du roi, Mathieu de Sève dicta un programme exaltant le règne d'Henri IV, souverain dont les Sève furent de précieux auxiliaires. Lors de l'entrée solennelle de ce roi à Lyon, le 4 septembre 1595 – entrée évoquée, d'évidence, dans la chambre de la Parade –, les milices des trente-six quartiers de Lyon ne marchaient-elles pas au son des trompettes enrichies des devises et armes anciennes des marquis de Sève ? Comparé à un nouvel Hercule, Henri IV, avait ménagé l'organisation des pouvoirs dans la ville. Dès le règne de Louis XIII, la cité allait, en revanche, être confrontée à une inexorable reprise en main du pouvoir royal. Après avoir obtenu du duc de Savoie la Bresse, le Bugey et le Valmoray par le traité de Lyon, signé en 1601, Henri IV avait pu dire : *« A présent qu'on a la paix, il faut regarder à embellir le royaume. »* Jean Sève s'exécuta en élevant le somptueux château de Fléchères. En le décorant, son successeur traduisit la nostalgie d'un temps monarchique idéalisé en âge d'or. Il fut, ici, aidé par le talent de Pietro Ricchi, marqué par la fusion originale d'une culture italienne maniérisante avec le fond naturaliste franco-nordique. ■

À VOIR
CHÂTEAU DE FLÉCHÈRES, 01480 Fareins
04 74 67 86 59
www.chateaudeflecheres.com

À LIRE
– Jean-Christophe Stuccilli, « Pietro Ricchi à Lyon : les fresques du château de Fléchères », *Revue de l'Art*, nº 138, 2002.
– Yann Lignereux, *Lyon et le Roi (1594-1654)*, Champ Vallon, 2003, 928 pp., 40 €.



L'hôtel-Dieu, que certains Marseillais ont connu en tant qu'hôpital, est depuis avril un hôtel cinq étoiles, l'Intercontinental. L'écrin du XVIII[e] siècle abrite une architecture intérieure contemporaine (©AGENCE NUEL).





Ci-contre : Vue du fort Saint-Jean (©GUY BOYER).
Ci-dessus : Le palais Longchamp a retrouvé son réseau hydraulique accueillant les eaux détournées de la Durance (©VILLE DE MARSEILLE).

MARSEILLE AU XXIe SIÈCLE

Parallèlement à sa politique de nouvelles constructions signées des plus grands architectes, Marseille réhabilite son patrimoine industriel et restaure ses bâtiments historiques. Coup d'œil sur la plus grande rénovation urbaine d'Europe.

Texte VIRGINIE SEGUIN

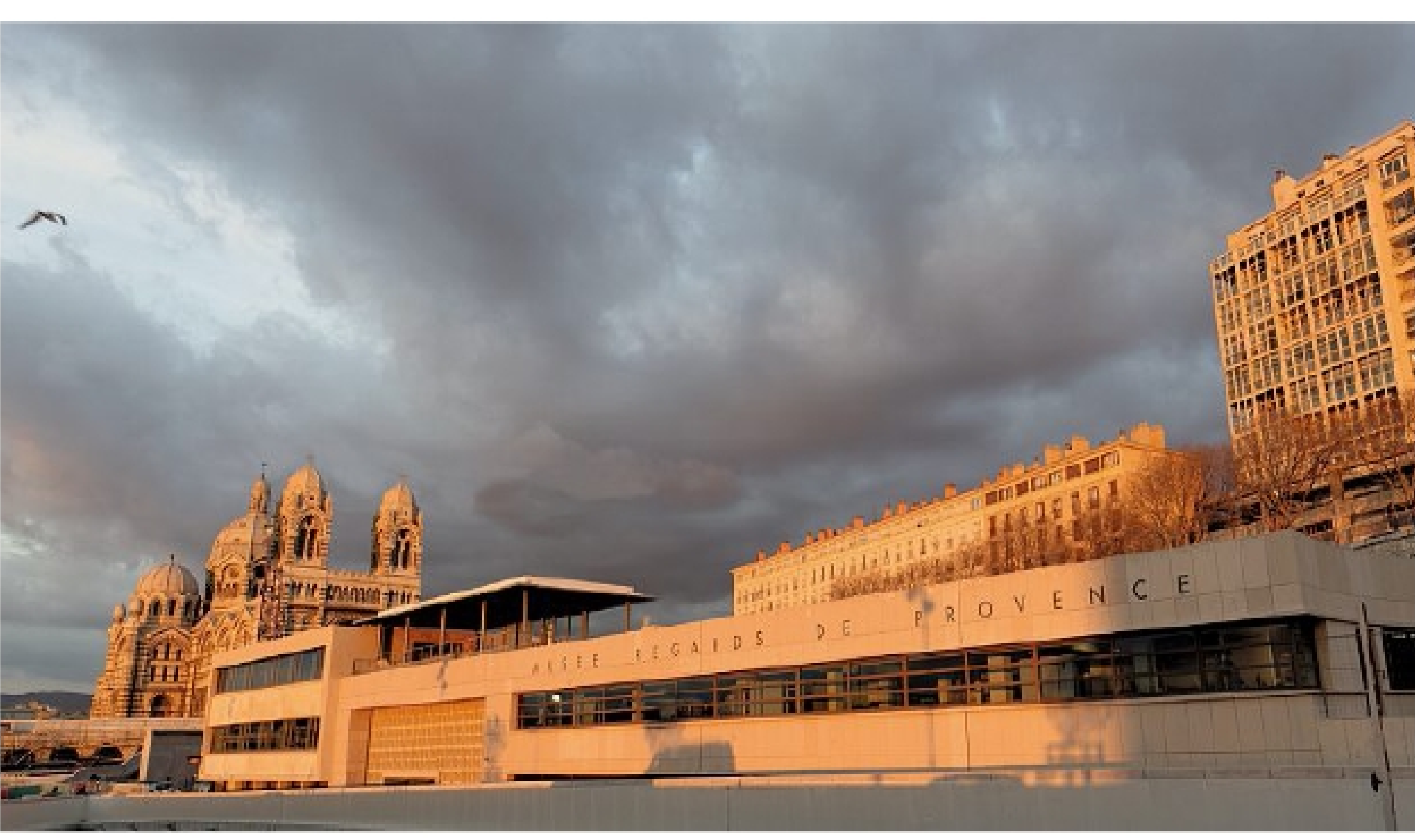
Il y a eu la métamorphose de la rue de la République, somptueux alignement de façades haussmanniennes. Ravalés et restaurés, les immeubles, perpendiculaires à la fameuse Cannebière, voient désormais défiler le tramway et les touristes férus d'architecture. Ces derniers vont du Vieux Port jusqu'à La Joliette, quartier d'anciens docks réhabilités en bureaux et artère marchande verdoyante. C'est sur ce périmètre que se déploie tout le projet Euroméditerranée, lancé en 1995 et démarré en 2006 pour redéfinir peu à peu la cartographie sociale et économique de la seule grande ville de France à délaisser son centre. Pour contrer la paupérisation qui croissait autour du Vieux Port et du mythique quartier du Panier, inhérente notamment au déclin de son moteur économique, l'activité portuaire, Marseille opère, avec l'aide des régions, de l'Union européenne, de l'État, d'investisseurs privés et de fondations diverses, une vaste rénovation urbaine mixant logements, bureaux, écoles, et de nombreux équipements culturels, stimulés par le titre Marseille Capitale européenne de la culture 2013.

Le fort et le silo

Le Vieux Port a été rendu aux piétons et doté d'une impressionnante ombrière en inox dessinée par l'architecte britannique Norman Foster. On peut désormais flâner, le long de la mer, du fort Saint-Jean (achevé au XVIIe siècle) au silo d'Arenc. Cet ancien silo à céréales en béton armé construit sur pilotis est devenu fin 2011 une belle salle de spectacles. Il a été sublimé par Roland Carta (C+T Architectures), qui a décidé de ne pas trahir l'existant malgré une forme et des proportions inadaptées à l'acoustique, enjeu majeur d'un tel projet. Haut de cinquante mètres, le bâtiment renferme un système complexe de panneaux acoustiques variables, pour s'adapter à la diversité de la programmation, et une scène modulable.

Conserver des traces de l'histoire des sites est le fil conducteur des chantiers à Marseille. On observe ce principe notamment au musée Regards de Provence, installé dans une station sanitaire. Construite en 1948 par l'architecte Fernand Pouillon, elle était destinée à l'examen médical des migrants.







Ci-contre : Caractéristiques des cinémas des années 1930, la façade et l'intérieur de l'Alhambra, toujours en activité, ont retrouvé une seconde jeunesse (©ALHAMBRA).

Au milieu : Dans le prolongement du musée Regards de Provence, l'esplanade de la Major. (©ALEKSANDER RABCZUK).

En bas : La friche la Belle de Mai, ancienne manufacture de la Seita (©CAROLINE DUTREY).

À l'intérieur, les quatre étuves qui servaient aux désinfections ont été conservées, à l'instar du revêtement de sol du rez-de-chaussée. Les carreaux de céramique, plus ou moins foncés, révèlent l'emplacement des anciennes cabines de douches.

La renaissance du château Borely

Marseille la moderne restaure aussi ses perles d'architecture ancienne. À deux pas des plages, la bastide Borély a été bâtie au XVIIIe siècle pour Louis Borély, un riche négociant, qui y recevait amis et famille à la belle saison. La façade initiale, commandée à l'architecte Charles-Louis Clérisseau, dont le plan figure dans les collections des musées de Marseille avec ses bas-reliefs, balcons et statues, ne fut finalement pas exécutée. Confiée à l'architecte local Esprit Brun, elle fut radicalement simplifiée, en référence à l'architecture des hôtels particuliers parisiens.

Cédé en 1856 à la ville, le bâtiment fut un temps musée d'Archéologie. Après plus de quinze années de fermeture, et au terme de quatre ans de chantier, la bastide Borély a retrouvé sa superbe d'antan pour devenir le premier grand musée des Arts décoratifs en région. Emblématique des demeures de plaisance construites aux alentours de la ville par les grandes familles marseillaises, cette icône du patrimoine provençal est localement appelée « château » pour la richesse de ses décors intérieurs, conservés, fait rare, jusqu'à aujourd'hui. Les plafonds, ornés de toiles peintes par Louis Chaix (1744-1811), ont été les plus complexes à restaurer. De nombreuses dégradations dues à des infiltrations d'eau et à l'affaissement du support en avaient largement altéré la lisibilité. L'atelier parisien Mériguet-Carrère a dû retrouver l'iconographie originale et restituer l'intégrité des



Le château Borely s'organise en deux ressauts latéraux et un avant-corps central surmonté d'un fronton sculpté (©OTCM/ADD).

décors peints. Il a aussi restauré le décor de gypseries (sculptures dans le plâtre), orné de frises de grecques, rinceaux, oves, palmes dans les voussures, médaillons dans les écoinçons, rosaces aux plafonds et faux pilastres et le grand salon de compagnie, avec ses lambris peints de grotesques dorés sur fond blanc.

La métamorphose de l'hôtel-Dieu

Autre bâtiment du XVIIIe siècle, surplombant le Vieux Port, face à la cathédrale Notre-Dame-de-la-Garde : l'hôtel-Dieu, ancien établissement hospitalier. Métamorphosé en hôtel cinq étoiles par l'architecte Anthony Béchu, Tangram Architectes et l'architecte d'intérieur Jean-Philippe Nuel, il possède une longue histoire. Le premier bâtiment fondé en 1188 a été agrandi en 1593, puis en 1753 d'après les plans de l'architecte du roi Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne (1711-1778) pour finalement être achevé en 1865 sous l'impulsion de l'architecte Félix Blanchet. Souvenir des vestiges de sa chapelle du XIIe, enterrés sous les jardins de l'hôtel, un fragment des mosaïques de l'antique villa romaine que cette dernière abritait est exposé au sein de l'Intercontinental. *« Le défi était tout à la fois de redonner son caractère historique au bâtiment avec une restauration très fine des parties classées, d'introduire à l'intérieur les éléments de modernité indispensables à la reconversion hôtelière et enfin de recréer un lien entre l'hôtel-Dieu et la ville »*, résume Anthony Béchu. La mise en place de fenêtres et portes-fenêtres conformes aux dessins du XVIIIe a permis de rendre aux façades leur aspect initial.

Autre monument célèbre de Marseille, le palais Longchamp, inauguré en 1869, vient lui aussi d'être restauré. Commandé d'abord pour être un bassin d'arrivée récoltant les eaux de la Durance, suite à la construction du canal de Marseille, le projet fut rapidement dévolu à une destination plus importante. Pour bâtir un muséum d'Histoire naturelle, un musée des Beaux-Arts et deux jardins, l'un public, l'autre botanique à l'usage du muséum, la ville fit appel au jeune architecte Henri Esperandieu. Dominant son bassin et les quatre statues d'Antoine-Louis Barye qui marquent sa double entrée, le palais a bénéficié d'une cure de jouvence. *« Ce genre de restauration, la restitution complète du programme originel n'a lieu qu'une seule fois par siècle »*, souligne François Botton, architecte en chef des Monuments historiques qui a supervisé les travaux. Parallèlement à la remise en état du réseau hydraulique, des façades et des menuiseries, mille mètres carrés de mosaïque, autant de parquets anciens et les décors peints sous les voûtes ont été restaurés. L'intervention la plus ostensible a concerné la galerie de 1300 mètres carrés. Sa verrière zénithale, restituée, illumine à nouveau les dimensions majestueuses de cette salle qui bénéficie désormais des normes contemporaines de la muséographie. Chacun de ces monuments témoigne de la longue histoire de Marseille, ville fondée au VIe siècle avant J.-C. par des colons grecs venus de Phocée. Pour remonter le temps jusqu'à l'origine de la cité, à quelques centaines de mètres du Vieux Port, rendez-vous au nouveau musée d'Histoire de Marseille, tout juste inauguré. ■

À CONSULTER
www.mp2013.fr

À LIRE
– *Marseille et le Mucem*, hors-série de *Connaissance des Arts*, n° 582, 68 pp., 9,50 €.
– *Musée Regards de Provence*, hors-série de *Connaissance des Arts*, n° 566, 36 pp., 9 €.



Fresque de la grotte Chauvet figurant des lions des cavernes à l'affût (©DRAC RHÔNE ALPES/MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION).

LA GROTTE CHAUVET EN 2014 À L'UNESCO

Le président de la République, François Hollande, et le gouvernement ont officiellement décidé, le 25 janvier dernier, de présenter la candidature de la grotte Chauvet à l'inscription sur la liste du Patrimoine mondial. L'année dernière (lire *Connaissance des Arts Patrimoine 2012*), la grotte ardéchoise découverte en décembre 1994, à Pont-d'Arc, par Jean-Marie Chauvet, Éliette Brunel et Christian Hillaire, avait été *« recalée »* à l'admission *« en urgence »*. Ses émanations de gaz carbonique et de radon n'avaient pas été jugées suffisamment inquiétantes pour convaincre le comité *ad hoc* de l'Unesco d'accélérer la procédure. Les qualités de la grotte ne sont pas remises en question. Elle requiert bien les conditions nécessaires : l'ancienneté (36000 ans pour les plus anciennes peintures), la qualité de sa conservation et la richesse de ses représentations artistiques (quatre cent vingt-cinq figures animales). Le département de l'Ardèche et la région Rhône-Alpes, qui se sont mobilisés pour la promotion du site, ont posé, l'hiver dernier, la première pierre de l'espace de restitution (reproduction à l'identique de la grotte), qui devrait ouvrir fin 2014, peu après le verdict du comité du Patrimoine mondial, attendu pour l'été prochain. A-M. R.

PONT-D'ARC, GROTTE CHAUVET www.grotte-chauvet.org



La salle historique de l'Eden Théâtre à La Ciotat en cours de restauration (©ANDRÉ GRASSO).

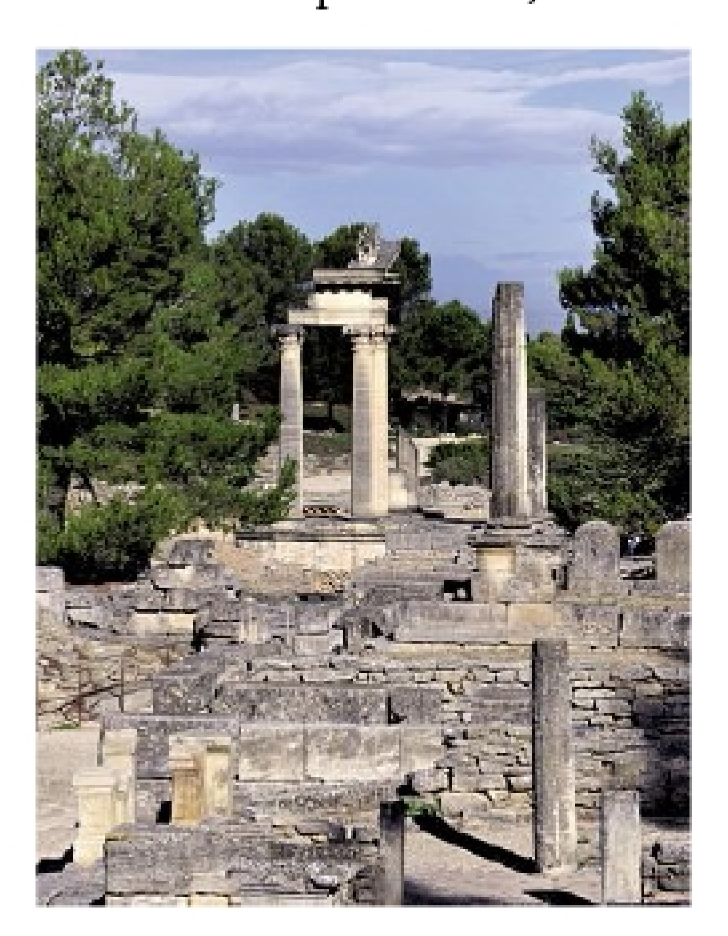
À LA CIOTAT, UN MONUMENT DU CINÉMA

Le plus ancien cinéma du monde, l'Eden Théâtre de La Ciotat (Bouches-du-Rhône), restauré, sera inauguré le 9 octobre. Avant que les frères Lumière, en 1896, y projettent leur film *Entrée d'un train en gare de La Ciotat*, il servait de salle de spectacle. Il fut classé à l'Inventaire des Monuments historiques en 1996, un an après sa fermeture pour insalubrité. Réhabilité par l'architecte André Stern, il rouvrira avec un programme consacré au patrimoine du cinéma et à son avenir. A-M. R.

LA CIOTAT, EDEN THÉÂTRE, boulevard Georges Clemenceau 04 42 04 72 62
www.edentheatre.org

GLANUM RÉVÈLE UNE NOUVELLE VILLA

Saint-Rémy-de-Provence, à deux pas de la ville antique de Glanum, regorge de vestiges antiques. Rien d'étonnant, donc, à ce que les fouilles préventives à la construction de la ZAC d'Ussol aient révélé, en 2012, une riche villa romaine couvrant deux hectares. Les fouilleurs de l'Inrap (Institut national de recherches archéologiques préventives) ont mis au jour des pièces chauffées par un système d'hypocauste (chauffage par le sol), des bassins et espaces dallés, témoins



Le site archéologique de Glanum, au pied des Alpilles (©CMN/DIDIER PLOWY).

de la présence de thermes, des enduits peints (blanc et rouge pompéien) et des placages de marbre. À l'extérieur de cette somptueuse demeure, de petites fosses allongées et régulièrement disposées dans les parcelles avoisinantes témoignent qu'il y eut un vignoble antique. Un monument funéraire, arasé au VI[e] siècle, contenait deux coffres plaqués de marbre et des ossements, sans doute les restes du propriétaire des lieux. La fouille a également livré céramiques, monnaies, verrerie, petits objets métalliques, mais aussi deux éléments de sculpture, un félin de marbre (lion, sphinge ou griffon) et l'aile en bronze d'un aigle ou d'une Victoire. Mais la dure loi de la fouille préventive a joué : tout a été remblayé, la mairie estimant ces vestiges trop arasés pour faire l'objet d'une mise en valeur. A-M. R.

www.inrap.fr

LES SPLENDEURS DE LA GALERIE DES ADHÉMAR À GRIGNAN

Nouvelle étape de la restauration du château de Grignan, avec l'achèvement des travaux de réfection de la prestigieuse galerie des Adhémar, entrepris par le département de la Drôme, après la rénovation de la façade sud de cet édifice remarquable mentionné dès le XIe siècle, et où séjourna fréquemment la marquise de Sévigné. Classée Monument historique, la galerie des Adhémar avait été édifiée à la fin du XVe siècle par



La galerie à l'italienne dite « des Adhémar » au château de Grignan, après restauration (©GENEVIÈVE PIMONT).

Gaucher Adhémar, et en partie détruite à la Révolution française. Reconstruite en 1914 par Marie Fontaine, propriétaire du château, à des fins de réception privée, elle souffrait depuis de nombreux désordres dus à l'infestation des boiseries, la fragilité du parquet, le fléchissement des poutres… Au terme de sept mois de travaux menés sous l'égide de Jérôme Francou, architecte du patrimoine, cette somptueuse galerie à l'italienne restaurée a été rouverte avec un bal Renaissance… Elle est désormais à même de répondre pleinement à sa vocation actuelle, qui est d'offrir à un vaste public son cadre architectural exceptionnel, grâce aux multiples visites culturelles, conférences et concerts qui y sont proposés. **V. de M.**

GRIGNAN, CHÂTEAU 04 75 91 83 50 www.ville-grignan.fr



Le château de Suze-la-Rousse dans la Drôme, siège de l'université du vin et de la commanderie des Costes du Rhône (©EMMANUEL GEORGES).

« IN VINO VERITAS » AU CHÂTEAU DE SUZE-LA-ROUSSE

Achevés en avril dernier, la restauration des décors du château de Suze-la-Rousse et son nouvel aménagement intérieur ont nécessité plusieurs mois de travaux. L'un des fiefs de l'illustre et ancienne maison d'Adhémar, ayant appartenu aux seigneurs des Baux, princes d'Orange, ce château est une magnifique et altière forteresse médiévale érigée sur un promontoire rocheux dans la Drôme provençale. Dès 793 un relais de chasse y est attesté, au temps de Charlemagne. Dans la salle à manger et la salle d'assemblée, la restauration des gypseries a permis de révéler la splendeur des décors rocaille XVIIIe, alliant influence parisienne et tradition provençale. Monument historique classé, ce château est depuis 1978 le siège de l'université du vin et de la commanderie des Costes du Rhône. Parallèlement à l'approche purement historique des lieux, centrée sur l'architecture médiévale et Renaissance du château, l'autre versant de la visite porte sur la découverte de l'univers de la vigne et du vin, avec une approche transversale de la culture et de l'histoire œnologique. **V. de M.**

SUZE-LA-ROUSSE, CHÂTEAU 04 75 04 81 44 www.mairie-suze-la-rousse.fr

À LYON, UN SAUVETAGE IN EXTREMIS

Quasi à l'abandon, le monument aux morts dessiné par l'architecte et urbaniste Tony Garnier, dans le parc de la Tête d'Or à Lyon, a pu être partiellement restauré entre juin et septembre, pour un budget de 250000 euros. Édifié vers 1920 à la mémoire des dix mille six cents Lyonnais tombés durant la Première Guerre mondiale, ce monument s'inspire du tableau *L'Île des morts* d'Arnold Böcklin. Une intervention sur le cénotaphe est prévue ainsi que la restauration complète de la crypte. **V. de M.**

LYON, PARC DE LA TÊTE D'OR, 1, boulevard du 11 novembre 1918 04 78 89 02 03



Vue du monument aux morts au parc de la Tête d'Or à Lyon lors de la dernière commémoration du 8 mai 1945 (©MURIEL CHAULET/VILLE DE LYON).



Le château de Puilaurens, première forteresse cathare illuminée (©JEAN-MARC CHARLES).

LE GRAND BLEU AU CHÂTEAU DE PUILAURENS

Fabuleux nid d'aigle perché sur un vertigineux éperon rocheux, le château de Puilaurens est la première forteresse cathare illuminée dans l'Aude. Depuis un demi-siècle, la municipalité souhaitait réaliser cette mise en lumière, si réussie qu'elle va certainement faire des émules dans d'autre sites du pays cathare. Coordinatrice du projet, la société SPIE Sud-Ouest a veillé à l'installation des quatre-vingt-seize projecteurs LED sur les falaises et la forteresse par la société Wonderfulight, conceptrice de l'éclairage, avec le concours de spécialistes des travaux acrobatiques… À mille lieux du « son et lumière », cet éclairage bleu a pour vocation de révéler la beauté du piton rocheux et de la forteresse en respectant le caractère naturel du site. Le contraste est frappant entre la blancheur fantomatique du château et la falaise bleutée et mystérieuse qui se détache avec puissance de l'obscurité nocturne. Pour cela, les éclairagistes de Wonderfulight ont recréé l'ambiance bleutée d'une « nuit américaine », ce trucage cinématographique imitant la lumière de la lune. Elle préserve le mystère en invitant à l'évocation du légendaire. **V. de M.**

LAPRADELLE-PUILAURENS, CHÂTEAU DE PUILAURENS 04 68 20 65 26 www.payscathare.org

LE FASTE RETROUVÉ DU THÉÂTRE DE SÈTE

Construit à partir de 1896 et inauguré en 1904, le théâtre Molière de Sète, enchanteur théâtre à l'italienne, souffrait depuis longtemps d'infiltrations d'eau et avait besoin d'un rafraichissement. Grâce à l'intervention experte des peintres et doreurs de l'atelier parisien Mériguet-Carrère, il a retrouvé le faste de ses dorures d'apparat, de ses plafonds peints et de ses grandes peintures murales décoratives, dont huit panneaux sont signés du peintre sétois Lucien-Victor Guirand de Scévola. **V. de M.**



La grande salle à l'italienne du théâtre Molière, pièce maîtresse du patrimoine sétois (©CHRISTOPHE DURANTI).

SÈTE, THÉÂTRE MOLIÈRE, avenue Victor Hugo 04 67 74 66 97 www.theatredesete.com

RETOUR D'UNE VIERGE ROMANE À LA CHOMETTE

Émotion et liesse, à La Chomette en Haute-Loire, depuis le retour de sa *Vierge à l'Enfant en majesté*, il y a quelques mois, après trois années d'absence pour restauration. Simple et hiératique, cette statue du XIIe siècle en peuplier polychrome, classée Monument historique, est l'une des sept plus belles Vierges romanes auvergnates répertoriées dans le monde. On contemple les autres au Louvre ou au MET de New York. Autant dire que son retour, à La Chomette, village de cent cinquante âmes, a été un événement. Depuis janvier 2009, la *Vierge en majesté* a été l'objet de soins méticuleux, à l'aide d'un budget de 14000 euros offert par l'Institut national du patrimoine, dont les ateliers ont pris en charge la restauration. La mission des restaurateurs a consisté en plusieurs étapes : éradiquer les insectes xylophages et la moisissure, retoucher et fixer la couche picturale et les fragments décollés. De son côté, avec l'aide du conseil général et de l'État, la commune a investi la somme de 200000 euros pour l'aménagement de la chapelle qui abrite la Vierge. **V. de M.**



La *Vierge à l'enfant en majesté* de La Chomette a fait l'objet d'une minutieuse restauration par les élèves de l'INP (©DRAC AUVERGNE).

LA CHOMETTE, ÉGLISE SAINT-MARY 04 71 76 88 33 (mairie).



LE SUD-OUEST

La beauté des lumière et des pierres du Sud-Ouest lui confère depuis des siècles l'aura d'un pays de cocagne. À Jonzac en Charente-Maritime, on a mis au jour la plus luxueuse des villas gallo-romaines jamais découvertes en France. Idéaliste et intranquille, le poète André Breton avait trouvé la paix, à la fin de sa vie, dans sa maison médiévale des bords du Lot.



Au cœur de la vallée du Lot, le village médiéval de Saint-Cirq Lapopie abrite l'ancienne résidence d'André Breton (©CRT MIDI-PYRÉNÉES/ DOMINIQUE VIET).

En haut : Vue des façades sud et est avec la tour du XIIe siècle et le corps de logis du XIIIe siècle. Ci-dessus : Dans le prolongement de la terrasse, le grand séjour éclairé par deux baies géminées agrémentées de leurs coussièges (POUR LES 2 : ©AGENCE PATRICE BESSE).

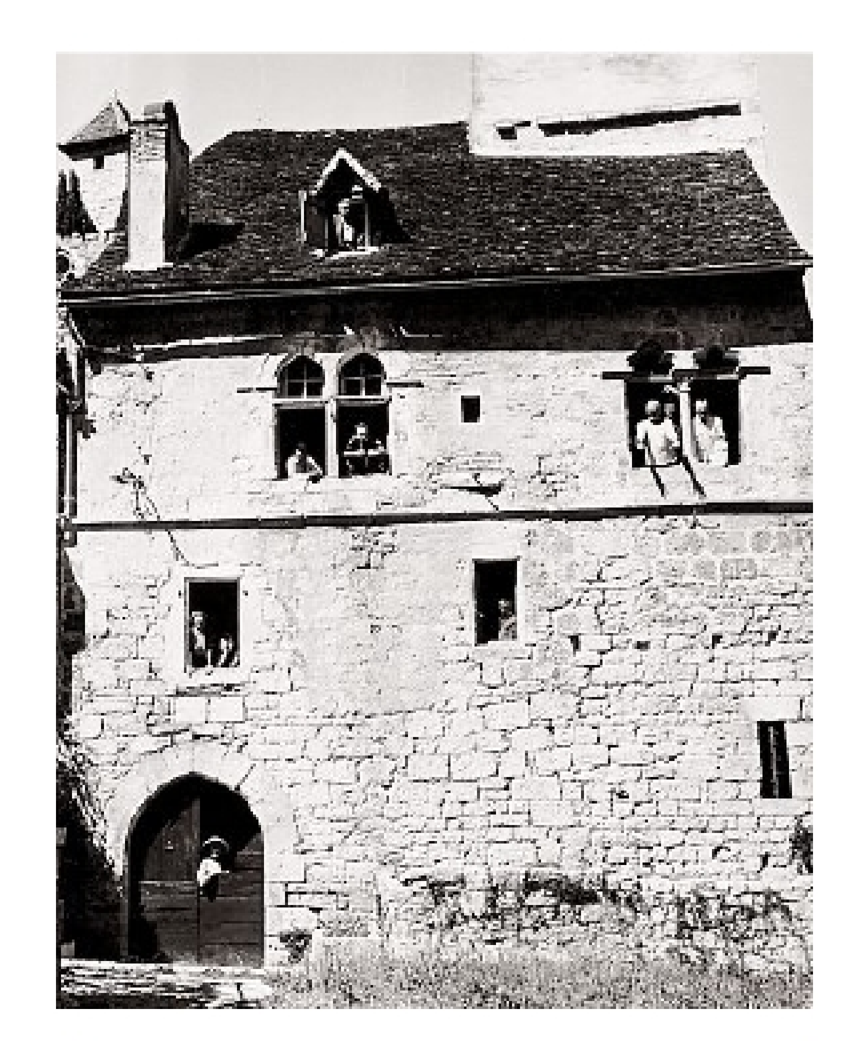




Photo de gauche : À la porte : Élisa Breton, épouse du poète ; au deuxième à droite : Benjamin Péret, ; à la fenêtre de la mansarde : André Breton, 1953.

Ci-contre : André Breton sur l'une des terrasses du village médiéval, entre 1953 et 1962 (POUR LES 2 : ©ÉLISA BRETON).

LE REFUGE D'ANDRÉ BRETON

Dix ans après la vente de ses objets personnels, c'est la vieille demeure qu'André Breton avait acquise, sur un coup de cœur, à Saint-Cirq-Lapopie, dans la vallée du Lot, qui cherche un nouvel hôte.

Texte ANNE-MARIE ROMERO

Il y a dix ans, tandis que la « vente Breton », à l'hôtel Drouot défrayait la chronique, Aube Ellouët, fille du poète, vendait discrètement la seule maison dont son père ait été propriétaire, celle de Saint-Cirq-Lapopie, où, écrivait-il, il *« avait cessé de* [se] *désirer ailleurs »*.

Saint-Cirq-Lapopie, deux cent dix-sept habitants aujourd'hui, mille cinq cents au XIXe siècle, petit bourg médiéval, représente l'archétype du village quercynois. Au sommet d'une falaise qui plonge dans un méandre du Lot, c'est un merveilleux décor silencieux et immobile, depuis qu'ont cessé d'y guerroyer ses trois coseigneurs, les Lapopie, les Gourdon et les Cardaillac. C'est une cascade de toits pentus à coyaux (ces charpentes qui en adoucissent la pente, au versant), serrés le long de deux rues escarpées. De cette mosaïque de tuiles brunes et de pierre blonde émergent les ruines du castrum féodal et le clocher d'une église fortifiée rebâtie à la Renaissance. Les maisons arborent pigeonniers carrés, portes en ogive et, pour beaucoup d'entre elles, baies géminées (divisées en deux parties égales, souvent par une colonnette) ou fenêtres à meneaux.

Il faut croire que les métiers du cuir, de la fabrication de bondes de bois pour les fûts de vin de Cahors et, surtout, la batellerie sur le Lot nourrissaient bien ce petit bourg. Le Lot, navigable, représentait la plus importante voie d'échanges de la région. C'est du reste l'Auberge des mariniers qu'André Breton avait achetée, la plus ancienne maison de Saint-Cirq, partie intégrante de la fortification du castrum et entièrement classée Monument historique. Sa tour tronquée, agrippée au rocher, date du XIIe siècle et fut sans doute la demeure d'un des trois coseigneurs. Le logis attenant, construit au XIIIe, comportait deux étages, dont seul demeure un niveau noble percé de deux baies géminées à remplage (éléments ajourés sculptés qui divisent la surface des grandes baies). Là se situe l'« aula », la salle à vivre, avec sa grande cheminée et ses coussièges encadrant les fenêtres, baignant la pièce de la lumière dorée si particulière au Quercy. Le pape du surréalisme n'en avait pas changé la fonction. Autour de la longue table de monastère, toujours en place, il y recevait ses amis : Michel Leiris, Toyen, Man Ray, Francis Picabia, Salvador Dalí, et le plus fidèles d'entre tous, le poète Benjamin Péret. Tous ont passé ici des nuits à refaire le monde. Sa chambre-salle de bains, au rez-de-chaussée, en contrebas, est toujours en place. Et la cuisine, en retour du bâtiment principal, modeste édifice à colombages, n'a guère été modernisée.

Pourquoi André Breton, chantre d'une révolution culturelle totale, iconoclaste de l'art consacré, était-il tombé sous le charme de Saint-Cirq-Lapopie ? En 1950, revenu de tout et surtout du communisme, il avait adhéré au Front des citoyens du monde, rêvant – encore – d'un monde sans frontières. La suite, il la raconte lui-même dans le livre d'or de Saint-Cirq. *« C'est au terme de la promenade en voiture qui consacrait, en juin 1950, l'ouverture de la première route mondiale – la route de l'espoir – que Saint-Cirq embrasée aux feux de Bengale m'est apparue – comme une rose impossible dans la nuit. »* Le lendemain, il revenait pour acheter sa maison. Et les vieux Saint-Cirquois se souviennent encore de l'homme seul qui se promenait au bord du Lot… ■

À VOIR
L'exposition « ANDRÉ BRETON, LA MAISON DE VERRE », musée Henri-Martin, 792 rue Émile Zola, 46000 Cahors 05 65 20 88 66 du 15 octobre 2013 au 15 avril 2014.

La maison d'André Breton est en vente chez Patrice Besse, 18, rue de Budé, 75004 Paris 01 42 84 80 84 www.patrice-besse.com



La chapelle de l'ancien hospice d'Hautefort et sa fausse coupole en bois, décorée d'un couronnement de la Vierge (©RÉGION AQUITAINE, INVENTAIRE GÉNÉRAL/MICHEL DUBAU).



L'hôpital militaire de Bayonne, construit entre 1834 et 1841, est devenu un lycée professionnel
(©RÉGION AQUITAINE, INVENTAIRE GÉNÉRAL/MICHEL DUBAU).

EN AQUITAINE DIX SIÈCLES D'HÔPITAUX

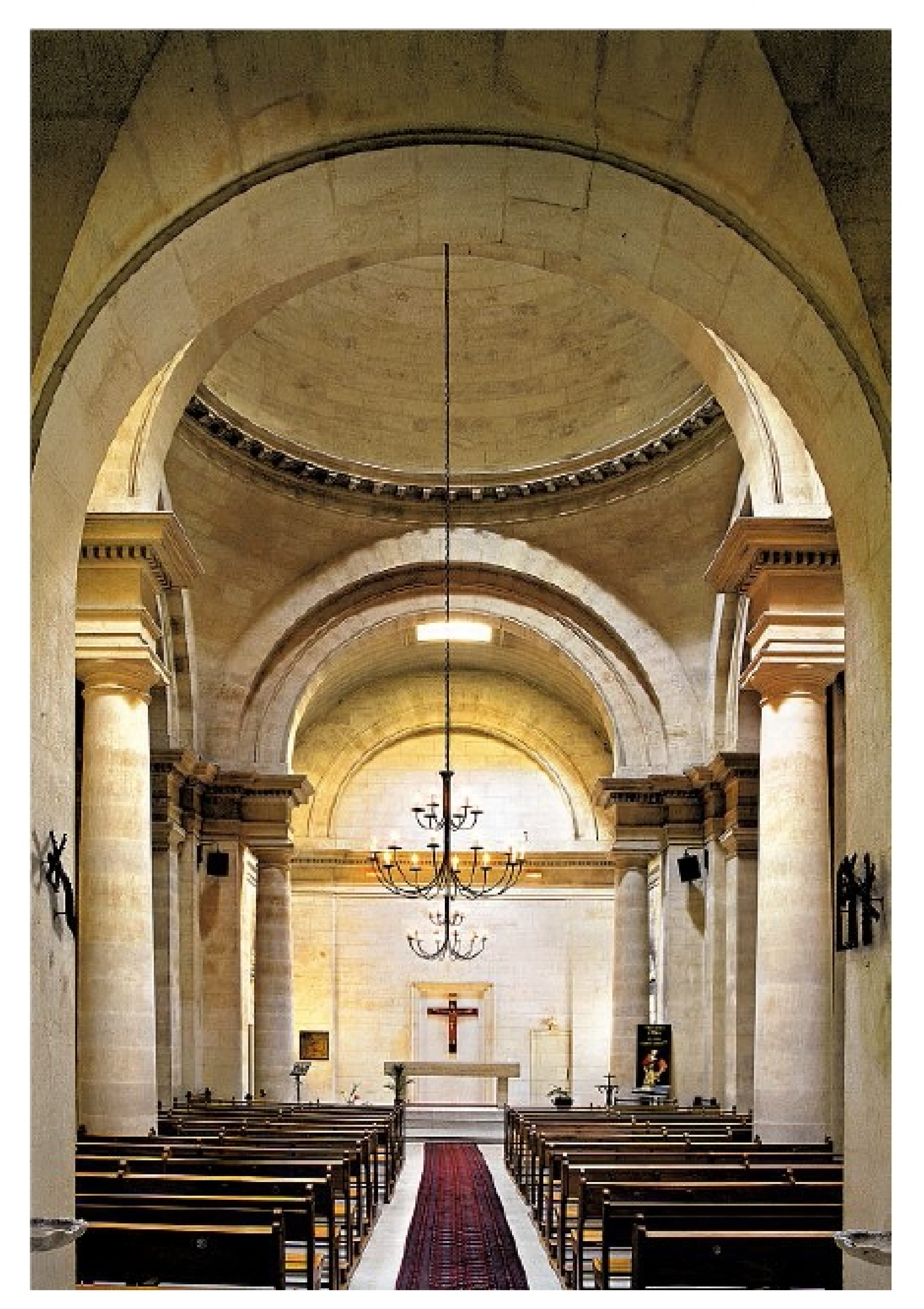
De l'hospice à l'unité moderne, de Hautefort à Bordeaux, regards sur le patrimoine hospitalier du Sud-Ouest à l'occasion de la parution de l'ouvrage *L'Hôpital en France,* dans la collection « Cahiers du patrimoine ».

Texte DANIELLE MARTI

Près de dix siècles séparent les premières constructions de l'hôtel-Dieu Saint-Jacques de Toulouse de l'hôpital des enfants du site de Purpan, pôle médical contemporain installé dans la même ville. Mille ans au cours desquels, partout dans l'Hexagone, les institutions de charité chrétienne, destinées à l'accueil des malades sans ressources et des indigents, se sont peu à peu muées en établissements de soin hautement technologiques. Il fallait donc bien six cents pages pour dresser l'inventaire de *L'Hôpital en France* et conjuguer l'histoire de l'institution avec celle de son architecture, comme le fait l'imposant ouvrage publié par les éditions Lieux Dits. Les chercheurs et historiens du service de l'Inventaire du patrimoine ont passé au crible les constructions hospitalières du Moyen Âge au XXIe siècle, qu'elles soient en fonctionnement, devenues musées voire lycées, classées Monuments historiques, ou encore en voie de destruction. Ils ont étudié les liens unissant choix architecturaux, évolution des pratiques médicales mais aussi contextes sociaux et politiques.

Au secours des pauvres

Dans ce vaste panorama, le Sud-Ouest n'est pas en reste, qui possède quelques bâtiments emblématiques des grandes étapes ayant jalonné l'histoire de l'hôpital. On les retrouve au fil des pages. À commencer par l'hôpital de La Grave et l'hôtel-Dieu Saint-Jacques à Toulouse. Au Moyen Âge, ces deux établissements des bords de la Garonne prenaient en charge les pauvres et offraient le gîte et le couvert aux voyageurs et aux pèlerins en route vers Compostelle. Aujourd'hui siège des hôpitaux de Toulouse et lieu d'activités scientifiques, l'hôtel-Dieu Saint-Jacques assure aussi des missions patrimoniales, abritant dans ses murs deux musées consacrés aux instruments et à l'histoire de la médecine. Quant à sa chapelle, reconstruite en 1861 par Louis Raymond Delor, architecte des hospices de Toulouse, et restaurée en 1997, elle rappelle le rôle de l'église et la place éminente de la liturgie chrétienne dans les anciens hôpitaux. Rôle également perceptible dans l'ancien hospice d'Hautefort, en Dordogne, fondé en 1669 par le marquis Jacques François de Hautefort.





Ci-dessus : La chapelle de l'hôpital Saint-André à Bordeaux. À droite, la façade de l'hôpital Jean Hameau d'Arcachon, emblématique des années 1970 (POUR LES 2 : ©RÉGION AQUITAINE, INVENTAIRE GÉNÉRAL/MICHEL DUBAU). **Ci-dessous : L'ancien hôpital de la Marine de Rochefort (1783-1788)** (©RÉGION POITOU-CHARENTES, INVENTAIRE GÉNÉRAL/CHRISTIAN ROME).

L'édifice périgourdin a été construit en forme de croix grecque, avec en son centre le chœur de la chapelle, visible depuis les trois salles accueillant les malades. Hommes et femmes étaient séparés, selon les volontés de la Contre-Réforme qui avait décrété la fin de la mixité. Tous entendaient les offices religieux. À Hautefort aujourd'hui, dans la salle du Père éternel, on a reconstitué ces espaces destinés aux malades, avec leurs fenêtres en hauteur, leur mobilier et leurs vases et flacons d'apothicairerie. On la visite, comme d'ailleurs l'ensemble de l'hospice, classé Monument historique en 1931 et devenu en 1994 musée d'Histoire de la médecine.



L'idée de faire de l'hôpital une institution à vocation strictement médicale s'affirme à partir du XVIIIe siècle, mais les hôpitaux n'en demeurent pas moins des lieux presque essentiellement dévolus à l'assistance aux pauvres. Les progrès en matière d'hygiène et aussi d'enseignement viennent alors des institutions militaires et de leurs établissements de soins, qui se développent sous le règne de Louis XIV. À Rochefort, une des premières écoles de chirurgie ouvre ses portes en 1722, formant les praticiens qui vont embarquer à bord des navires de guerre. Elle fut plus tard, en 1788, installée dans l'hôpital de la Marine, remarquable ensemble de bâtiments réalisé par l'ingénieur Pierre Toufaire et considéré comme le premier essai d'architecture hospitalière pavillonnaire en France. Si le devenir de l'ancien hôpital (désormais propriété d'un particulier) est aujourd'hui incertain, l'ancienne école de médecine navale offre aux visiteurs un panorama intéressant sur la science et les pratiques médicales des siècles passés.

Utopies et rationalisme

Selon les auteurs de *L'Hôpital en France*, l'incendie de l'Hôtel-Dieu de Paris, survenu en 1722, fait figure d'élément marquant dans l'histoire hospitalière du pays. Suite à cet événement va surgir une quantité extraordinaire de projets de reconstruction dont certains démesurés ou bizarres. En Gironde, la demi-rotonde de l'ancien hôpital de Castillon-la-Bataille (construit entre 1789 et 1791 et qui a toujours fait fonction d'hôtel de ville) rappelle cette époque foisonnante d'idées. Mais l'incendie a surtout joué un rôle



Ci-dessus sur les berges de la Garonne à Toulouse, l'hôtel-Dieu Saint-Jacques (©RÉGION MIDI-PYRÉNÉES, INVENTAIRE GÉNÉRAL/PHILIPPE POITOU) **et ci-dessous l'hôpital de La Grave** (©RÉGION MIDI-PYRÉNÉES, INVENTAIRE GÉNÉRAL/PHILIPPE POITOU). POUR TOUS LES VISUELS : DIRECTION DE PUBLICATION DES RÉGIONS AQUITAINE ET NORD-PAS-DE-CALAIS AVEC LA COLLABORATION DE L'ARF (ASSOCIATION DES RÉGIONS DE FRANCE).

de catalyseur, faisant émerger des réflexions sur la nécessaire évolution de l'hôpital dont la vocation essentiellement thérapeutique s'affirme dès lors (même si la distinction entre hôpital et hospice ne devient effective qu'un grand siècle plus tard), comme sur l'adaptation de son architecture aux progrès de la médecine.

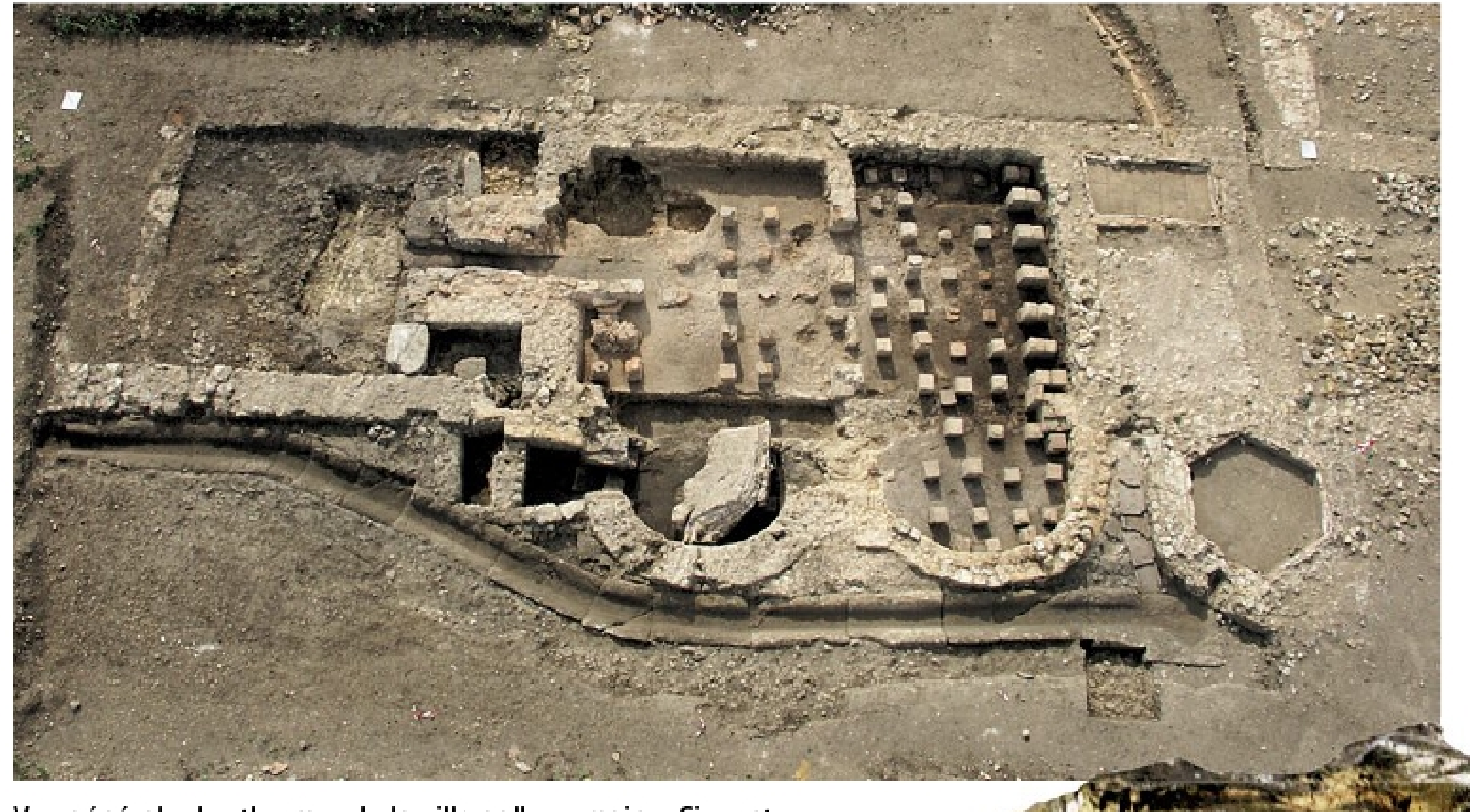
Avec ses galeries et sa vaste cour centrale, l'hôpital Saint-André de Bordeaux, édifié entre 1826 et 1829 à l'emplacement de l'ancien hôtel-Dieu de la ville, est un des reflets de cette évolution. Au nom de l'hygiénisme et de l'« aérisme », théorie selon laquelle l'air corrompu véhicule les miasmes et est un facteur essentiel de morbidité, de nouveaux types d'organisations fonctionnelles et spatiales voient le jour. Afin de favoriser le renouvellement et la circulation de l'air, de sectoriser les types de pathologies, des bâtiments (reliés ou non entre eux) prennent place, de part et d'autre d'une cour, selon un plan dit « en double peigne », à l'image de ceux de l'hôpital Saint-André. Puis se développe le système pavillonnaire, dans lequel les différents services sont éclatés et installés chacun dans un édifice séparé.

Entre la conception de l'hôpital Saint-André et l'édification, toujours à Bordeaux, dans les années 1970, de l'immense Tripode (groupe hospitalier Pellegrin), les progrès techniques, la médicalisation de l'hôpital et la technicisation de ses équipements ont fait leur œuvre. Les modèles se sont succédé, hôpitaux-bloc puis hôpitaux socle-tour constitués d'un socle dévolu au plateau technique sur lequel des tours d'hébergement sont réparties, constructions normalisées… Puis la conception en finit avec la verticalité, se fait plus horizontale, à la recherche d'une échelle peut-être plus humaine. Signe des temps, les services de l'hôpital Jean Hameau d'Arcachon, exemple type de bâtiment standardisé construit en 1978, ont rejoint le tout nouveau pôle santé de la ville, bâtiment écoresponsable édifié dans une zone forestière, inauguré en 2013. ■

À LIRE
L'Hôpital en France. Histoire et architecture, **collectif, sous la direction de Pierre-Louis Laget, Claude Laroche et Isabelle Duhau, Éditions Lieux Dits, collection « Cahiers du patrimoine », 592 pp., 44 €.**



Sur le parvis de l'église Saint-Gervais-Saint-Protais de Jonzac, la silhouette des sarcophages a été marquée (©ANNE-MARIE ROMERO).



Vue générale des thermes de la villa gallo-romaine. Ci-contre : Pendentif en verre ambré, IVe siècle, Ø 1 cm. Un seul exemplaire identique est connu en Gaule (POUR LES 2 : ©CG17/KARINE ROBIN).

LES SURPRISES ARCHÉOLOGIQUES DE JONZAC

Une somptueuse villa gallo-romaine de 3,3 hectares et deux nécropoles, l'une médiévale, l'autre mérovingienne, racontent treize siècles d'occupation de la Haute-Saintonge.

Texte ANNE-MARIE ROMERO

Tous les archéologues n'ont pas la chance de Karine Robin, responsable du service archéologique départemental de la Charente-Maritime. En 1999, à Jonzac, elle est appelée à effectuer un diagnostic sur un terrain agricole en vue de l'extension d'un établissement thermal. D'emblée, elle tombe sur des thermes gallo-romains. Le sénateur-maire, Claude Belot, passionné de patrimoine, y voit un signe. Il trouve les crédits, et le sondage devient en 2003 une fouille programmée, qui vient de s'achever.

Aujourd'hui, au pied du château Renaissance, on lit le tracé d'une villa gallo-romaine. Outre la résidence des maîtres, la *pars urbana,* on a également exhumé la ferme, la *pars rustica,* et une partie des terres cultivées. Pendant ce temps, en 2009, une autre fouille agitait Jonzac. Elle préludait au réaménagement du parvis de l'église Saint-Gervais-Saint-Protais, admirable sanctuaire roman, édifié au XIIe siècle. Léopold Moreau, médiéviste, mettait au jour quelques sépultures à coffrage des XIIe et XIIIe siècles, recouvrant cent quatre-vingt-quinze sarcophages mérovingiens allant du VIe au VIIIe siècle, tous intacts. Sur le site de la villa, Karine Robin, elle, allait de trouvaille en découverte. *« Après avoir remonté les sept siècles d'occupation du domaine, nous pouvons en reconstituer la chronologie. »* La villa fut construite au Ier siècle, sous l'empereur Auguste. Il s'agit d'un domaine aristocratique, organisé autour d'un jardin d'agrément. Sept pièces à vivre constituent le rez-de-chaussée du bâtiment principal – autant à l'étage – bordées d'une galerie couverte. Les thermes privés sont dallés de marbre rouge des Pyrénées. Les murs y sont enduits et peints d'un décor *« que l'on ne trouve qu'à Rome »,* précise l'archéologue : des motifs en écailles, rouges, dans lesquels s'inscrivent des plumes de paon. Face à l'habitat du maître : un pavillon de réception, chauffé par les murs, doté d'une salle à manger ornée d'un décor architectonique rouge et vert, parsemé d'oiseaux, d'amours et de motifs floraux. Il s'ouvre sur un portique avec vue sur la vallée. Le bâtiment domestique, qui lui est perpendiculaire, a été « camouflé » par une autre galerie, peinte en jaune et rose, voûtée et décorée de corniches en stuc. *« À ce jour,* reprend Karine Robin, *on ne lui connaît pas d'équivalent en Gaule. »*

Ci-dessus : Plan général de la nécropole de Jonzac (©CG17/LÉOPOLD MOREAU).
Ci-contre : Bouteille en verre bleu ayant servi d'urne funéraire, entre le Ier et IIe siècle (©CG17/KARINE ROBIN).
Ci-dessous : Sépulture à coffrage du XIIe siècle (©CG17/LÉOPOLD MOREAU).

Le jardin est traversé par une allée, couverte de pergolas. Des parterres sont délimités par de petites palissades de planches maintenues par des cailloux. Des niveaux différents laissent penser qu'on devait jouer tant avec l'effet de rupture des plans qu'avec les végétaux.

La retraite d'un militaire

À qui pouvait bien appartenir cette somptueuse villa ? *« À un aristocrate local, rentré au pays après une brillante carrière dans l'armée romaine ? À un vétéran romain récompensé en nature après avoir effectué son temps ? Il est certain qu'il s'agissait d'un militaire »,* affirme Karine Robin. La fouille a, en effet, livré beaucoup d'objets guerriers : le mobilier habituel des camps romains, des pointes de flèche… Le défunt, un homme âgé, a été enterré entre le Ier et le IIe siècle, avec des lampes à huile, des fioles à parfum et des vases en verre bleu.

Dans les sarcophages de pierre sans ornement trouvés par Léopold Moreau devant l'église, à l'autre bout de Jonzac, rien n'indique que nous sommes en terre chrétienne… *« Sous les Mérovingiens,* dit-il, *une nécropole n'implique pas forcément la proximité d'une église et les sarcophages ne présentent aucun signe religieux. »* Preuve que la christianisation ne s'est



pas faite en un jour. Au VIIe siècle, Saintes, Mediolanum Santonum, était un évêché, mais les populations des campagnes conservaient un polythéisme hérité de la Gaule romaine. Des païens, donc, ont été inhumés là. Des gens aisés qui pouvaient s'offrir un sarcophage, mais aussi des travailleurs, aux articulations usées, aux vertèbres tassées. Aux XIIe et XIIIe siècles, des cercueils médiévaux, avec une alvéole pour la tête, ont été enterrés au-dessus de ces tombes. Cette fois, les morts étaient bel et bien chrétiens, contemporains de la construction de l'église Saint-Gervais-Saint-Protais.

La villa sera mise en valeur mais le parvis a été remblayé. Des silhouettes de sarcophage en cuivre ont été incrustées dans le pavement. La nécropole garde son secret : que s'est-il passé à Jonzac entre le VIIe et le XIIe siècle ? ■

À VOIR
VILLA GALLO-ROMAINE, 17500 Jonzac
05 46 48 49 29 (office du tourisme)
www.mairie-jonzac.fr

À LIRE
***La villa gallo-romaine. Jonzac,* publié par la Communauté de communes de la Haute-Saintonge (BP 2, 7, rue Taillefer, 17501 Jonzac cedex 05 46 48 12 11).**

L'ANCIEN SÉMINAIRE DE FIGEAC DÉVOILE UNE CHAMBRE

Deux ans après l'ouverture du salon d'apparat du supérieur, le séminaire de Figeac vient d'ouvrir la chambre à coucher de son somptueux appartement XVIIe. Installé dans l'aile sud de ce vaste bâtiment, à la fois collège et séminaire, le logis du supérieur s'étale sur deux niveaux. *« La chambre, d'environ 50 m² sur cinq travées est décorée de deux rangées de lambris à la française, datés d'environ 1690 »*, explique Benjamin Philip, responsable du service Patrimoine de Figeac. Au niveau bas, cinq peintures sur bois, anonymes, d'inspiration hollandaise, représentent une promenade galante, une scène de chasse, deux vues de forêts et une scène biblique. Le niveau supérieur est orné de toiles figurant une série de paysages italianisants. La cheminée, dont la hotte est décorée d'une frise de putti portant les instruments de la Passion, est ornée d'un tableau, également anonyme, de la Sainte Famille avec sainte Elisabeth et saint Jean Baptiste. Pilastres et corniches de couleur ocre brun complètent la pièce. **A.-M. R.**



Perspective sur le salon et la chambre baroque au séminaire de Figeac (©GILLES TORDJEMAN/ VILLE DE FIGEAC).

FIGEAC, ANCIEN SÉMINAIRE,
2, rue Victor Delbos
05 65 34 06 25 (office du tourisme).

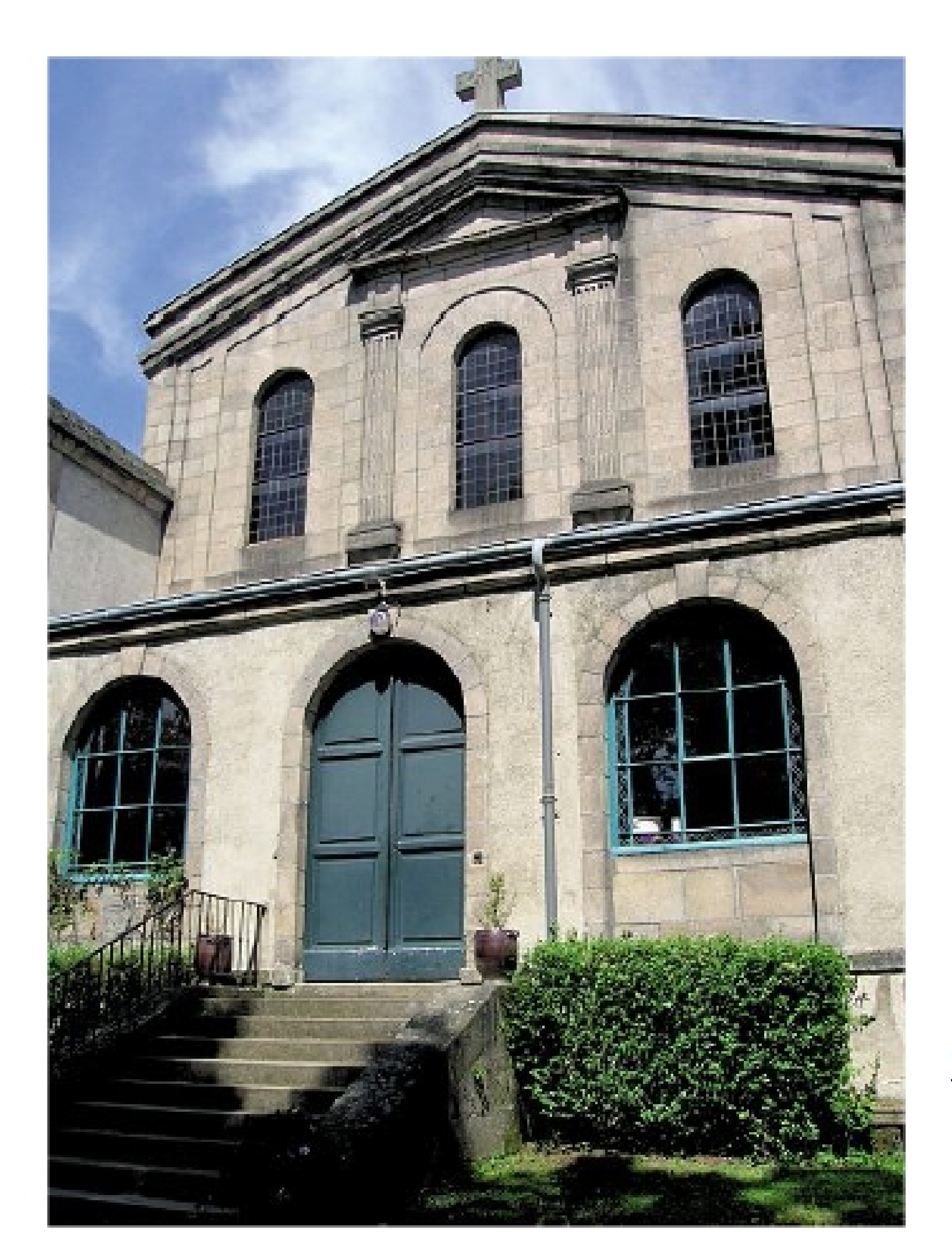


Le train Jaune sur l'un des vingt-neuf ponts reliant Villefranche-de-Conflent à Latour-de-Carol dans les Pyrénées (©SNCF).

RÉNOVATION HOULEUSE POUR LE « TRAIN JAUNE »

Comment rénover un train conçu il y a cent dix ans, dont deux automotrices et un fourgon moteur ont été inscrits aux Monuments historiques en 1995, sans le dénaturer ? C'est la question qui oppose les pouvoirs publics, les syndicats de cheminots et les utilisateurs. Le train Jaune, qui relie Villefranche-de-Conflent et Latour-de-Carol (Pyrénées-Orientales), escalade 1165 mètres sur un trajet de 62,8 kilomètres et franchit vingt-neuf ponts et dix-sept tunnels, avait été créé, à l'origine, pour désenclaver le plateau de Cerdagne. Devenu exclusivement touristique depuis 1974, malgré ses 200000 passagers par an, il n'est plus rentable ! La région Languedoc-Roussillon, qui a dépensé trente millions d'euros pour son entretien depuis 2007, souhaite que la SNCF s'implique davantage. Mais cette dernière veut imposer des wagons modernes, comme les deux rames achetées en 2004, qui ne sont utilisées que pendant la saison du ski. Un accord vient toutefois d'intervenir entre les différents partenaires : 9,5 millions d'euros ont été dégagés pour la rénovation des voies. **A.-M. R.**

www.ter-sncf.com



RESTAURATION DU TEMPLE RÉFORMÉ À LIMOGES

Les fidèles envisageaient déjà d'abandonner leur temple, édifié en 1857, faute de pouvoir payer les 145000 euros de réparation de la toiture, des façades et du portail. Alertée, la Fondation du patrimoine a lancé un appel au mécénat populaire. En cinq ans, deux cent cinquante-deux donateurs ont apporté 51000 euros, somme doublée par la Fondation. Le reste est venu du conseil général de la Haute-Vienne, d'une association protestante suisse et de l'Église réformée. **A.-M. R.**

LIMOGES, TEMPLE RÉFORMÉ,
14, rue de la Réforme 05 55 77 22 06
www.fondation-patrimoine.com

La façade néoclassique du temple réformé de Limoges (©FDP).



Détail de la façade du cinéma le Louxor, qui a retrouvé le lustre de son décor Art déco d'inspiration égyptienne (©LUC BOEGLY).



L'ÎLE-DE-FRANCE

Paris, lieu d'attraction pour les voyageurs du monde entier depuis l'Ancien Régime, possède un patrimoine longtemps négligé, lié à l'histoire des loisirs et des spectacles. En témoigne l'extraordinaire décor Art déco du cinéma le Louxor, qui accueille à nouveau les cinéphiles fascinés, ou les fastes décoratifs des palaces historiques du « Triangle d'or », en pleine restauration.



Dans la salle Youssef Chahine, le majestueux décor égyptisant est éclairé par de grands caissons lumineux centraux, inspirés du dispositif d'origine. En bas, la salle du sous-sol, plus intimiste, est traitée dans un esprit club (©LUC BOEGLY).



Grâce à la restauration qui lui a redonné son apparence des années 1920, le Louxor est redevenu un point d'attraction dans le quartier du métro Barbès (©LUC BOEGLY).

À PARIS, LE CINÉMA A SON TEMPLE

Situé à l'angle des boulevards Magenta et de la Chapelle, le cinéma le Louxor, témoin unique à Paris de l'Art déco égyptisant des années 1920, est enfin restauré après de multiples péripéties. Retour sur l'histoire de ce lieu mythique.

Texte ÉLODIE DE DREUX-BRÉZÉ

Le Louxor revient de loin. Il s'en est fallu de peu qu'il connaisse le même sort que de nombreux cinémas de quartier disparus ou transformés en commerces. C'était sans compter sur la détermination des habitants du quartier. Si le Louxor a provoqué une telle mobilisation, c'est qu'il est entouré de mystères. Son premier exploitant, Henri Silberberg, qui l'a commandité, est mort ruiné quelques jours après son inauguration en 1921. Son architecte, Henri Joseph Marie Zipcy, a laissé peu de traces, ayant essentiellement construit pour une clientèle privée. Le Louxor reste ainsi son unique réalisation de cette ampleur.

Le décor, signé du peintre Amédée Tiberti, reprend le vocabulaire décoratif de l'Égypte ancienne. Têtes de pharaons, frises de lotus, papyrus et hiéroglyphes plus ou moins fantaisistes, vautours… Le rideau de scène, dont on a aujourd'hui perdu la trace, évoquait le portique en ruines du temple de Louxor. Pourquoi un tel décor que l'on retrouve tout aussi exubérant à l'extérieur ? Pour attirer l'œil au carrefour d'artères importantes ? Une invitation au rêve ? Un effet de mode ? Le début des années 1920 est l'âge d'or des fouilles archéologiques dans la vallée des rois, près de Louxor…

Aventure et histoire d'amour

Toujours est-il que le Louxor attire dès son ouverture une foule nombreuse par ses tarifs attractifs et sa programmation éclectique : le burlesque, l'aventure et les histoires d'amour, et bien plus tard des films engagés, comme les *Chroniques des années de braise* (1975) de Mohammed Lakhdar-Hamina, sur l'histoire algérienne de 1939 à 1954. Alors que la fréquentation baisse au fil des années, on prend conscience, progressivement, de la valeur patrimoniale du bâtiment. En 1981, le Louxor est inscrit à l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques, pour le protéger de la démolition. La société Pathé le vend en 1983 au magasin Tati qui, faute de pouvoir y installer un magasin, cède la gérance du lieu à des discothèques. Des associations, soutenues par un comité de personnalités du monde de l'art et de la culture, lancent un appel au maire de Paris pour rendre au Louxor abandonné depuis 1987 sa vocation culturelle. La ville l'acquiert en 2003 et confie à l'architecte Philippe Pumain sa restauration. Les travaux ont notamment permis de restituer au mythique cinéma son décor originel, qui lui donne sa monumentalité et sa force d'expression. Ainsi le Louxor a-t-il retrouvé son éclat et la fréquentation du public. Espérons qu'il constituera un pôle artistique dans ce quartier, plutôt délaissé par la culture. ■

À VOIR
LE LOUXOR, 170, boulevard de Magenta, 75010 Paris www.cinemalouxor.fr

À LIRE
Le Louxor, palais du cinéma, sous la direction de Jean-Michel Humbert et Philippe Pumain, photographies de Luc Boegly, Éditions AAM, 204 pp., 35 €.



En bas de l'escalier monumental, les sols dallés du rez-de-chaussée, lors de leur restauration (©CMN PARIS/DIDIER PLOWY).



Vue aérienne du château de Champs-sur-Marne, maison de plaisance hors la ville, entourée de jardins. Un symbole de l'élégance française du XVIIIe siècle (©CMN PARIS/LAURE MAITRE).

LES TRÉSORS RETROUVÉS DE CHAMPS-SUR-MARNE

Depuis 2006, le château de Champs-sur-Marne était fermé au public. Ce joyau du XVIIIe siècle a rouvert ses portes le 29 juin, après une restauration complète des structures et décors de son rez-de-chaussée.

Texte GUILLAUME MOREL

Dans la nuit du 20 septembre 2006, une partie du plafond s'effondre dans l'un des salons chinois du château de Champs-sur-Marne, infesté par la mérule, ce champignon qui détruit le bois. Le monument est immédiatement fermé au public. Une campagne de restauration est décidée. Elle s'est achevée en juin après six ans de travaux, pour un budget de six millions d'euros. *« Les structures et les décors des onze pièces du rez-de-chaussée ont été repris,* explique Danièle Déal, directrice de la maîtrise d'ouvrage au centre des Monuments nationaux. *En parallèle, un important travail d'étude et de restauration a été mené sur le mobilier, les tableaux et les objets d'art du château. »*

Une maison de plaisance

Chef-d'œuvre de l'architecture classique, cette maison de plaisance entourée de jardins dessinés par Claude Desgots, petit-neveu d'André Le Nôtre, fut construite entre 1703 et 1707 par Pierre Bullet et Jean-Baptiste Bullet de Chamblain, à la demande de Charles Renouard de La Touanne, puis de Paul Poisson de Bourvallais. Ces financiers de Louis XIV rêvaient d'une demeure de villégiature confortable et moderne, avec des pièces indépendantes desservies par un couloir, des chambres bénéficiant de cabinets et de garde-robe, et deux salons de réception à chaque étage. Ce havre de paix, à l'écart de l'agitation parisienne, accueillit ensuite des hôtes prestigieux comme Marie-Anne de Bourbon, fille naturelle de Louis XIV, le duc de La Vallière ou la marquise de Pompadour, qui loua le château entre 1758 et 1759. Les pièces furent alors ornées de décors de style rococo, avec en point d'orgue ceux que le peintre Christophe Huet réalisa en 1740 pour les deux salons chinois, qui demeurent





Ci-dessus : La toile marouflée du boudoir en camaïeu bleu, typique du XVIIIe siècle, a été retouchée au moment de sa dépose (©CMN PARIS/JEAN-LUC PAILLÉ).
À droite, en haut : Dans le salon chinois, le peintre Christophe Huet (1700-1759) avait ajouté oiseaux et fleurs aux chinoiseries ornant les lambris, pour agrémenter les soubassements, les panneaux supérieurs et la corniche (©CMN PARIS/JEAN-LUC PAILLÉ).
À droite, en bas : Une autre vue du salon chinois et de son décor « aux singes ». Christophe Huet a également décoré les fameux salons aux Singeries du château de Chantilly (©CMN PARIS/PATRICK CADET).

aujourd'hui encore le grand chef-d'œuvre de Champs-sur-Marne.

Un siècle et demi plus tard, en 1895, le château fut acquis par le comte Louis Cahen d'Anvers. Ce riche banquier et collectionneur au goût raffiné, ami des Rothschild et des Camondo, en demeura propriétaire jusqu'en 1935, date à laquelle il l'offrit à l'État, qui en fit dans les années 1960 une résidence officielle de la présidence de la République. Cahen d'Anvers avait rénové le bâtiment pour lui redonner son éclat du XVIIIe siècle, et fait appel à l'architecte Walter-André Destailleur. Il s'attacha à remeubler les lieux et il acquit des pièces signées des plus grands ébénistes du XVIIIe siècle, ainsi que des objets d'art et des peintures.

Le parti pris de la restauration qui s'est achevée au printemps 2013, conduite par l'architecte en chef des Monuments historiques Jacques Moulin, était de préserver l'esprit de cette période. *« Toutes les époques peuvent être reconstituées, mais retrouver cet état est apparu comme une évidence,* explique Renaud Serrette, attaché d'études au centre des Monuments nationaux. *Cahen d'Anvers avait modifié le château en faisant entrer la modernité de la Belle Époque dans une maison du XVIIIe siècle, créant des salles de bains, installant l'électricité. De plus, les jardins qu'il avait fait réaménager par Henri et Achille Duchêne sont typiques du début du XXe siècle. Il y avait donc une cohérence globale. C'est aussi la période de l'histoire du château qui est la plus documentée. Un inventaire de 1935 indique même dans quelles pièces les meubles étaient placés. »*

Les premières interventions ont concerné les structures, pour parer au plus pressé. Dès 2007, des sondages furent réalisés sur les plafonds. Les poutres infestées de mérule, dans les deux salons chinois comme dans le fumoir, durent être remplacées, et les autres plafonds vérifiés. En 2009, la toile du décor déchirée lors de l'effondrement fut restaurée. Dans le même temps, la toile marouflée du boudoir en camaïeu bleu fut déposée et retouchée. Les structures du premier étage furent alors consolidées, la dalle qui supporte le vestibule refaite, le plancher de la chapelle renforcé, tandis que le grand escalier faisait l'objet d'un nettoyage et d'un ragréage de ses parements. Sur tout le rez-de-chaussée, les réseaux électriques furent modernisés et remis aux normes, ce qui a nécessité de



Mandatés pour le parc, les paysagistes Henri et Achille Duchêne s'inspirèrent à la fin du XIXe siècle des plans initiaux du jardin à la française pour recréer de magnifiques perspectives (©CMN PARIS/DAVID BORDES).

démonter les boiseries et les dessus de porte, d'ouvrir les planchers pour passer les câbles.

Couleurs d'origine

« Nous avons retrouvé sous les interrupteurs des traces de peintures de l'époque de Cahen d'Anvers, qui avaient été masquées lors de restaurations ultérieures. Nous avons donc pu repeindre les pièces dans les couleurs d'origine et retrouver l'harmonie entre décors et mobilier », raconte Renaud Serrette. En 2012, les décors muraux des salons chinois et du boudoir en camaïeu furent restaurés. Une fois consolidés, les panneaux fissurés ont été réparés, refixés, les couches picturales protégées et certains décors dorés, disparus, restitués. Les plafonds du vestibule et de la salle de billard furent remis en peinture, les rideaux et les soieries du salon rouge retissés à l'identique. Pendant les travaux, une vingtaine d'experts et de restaurateurs ont œuvré pour étudier, nettoyer, restaurer si nécessaire les quelque deux mille cinq cents meubles, tableaux et objets d'art qui composent les collections du château, réunies par Louis Cahen d'Anvers.

Aujourd'hui, le rez-de-chaussée offre un circuit de visite repensé et élargi, avec certaines pièces ouvertes pour la première fois au public, comme la salle à manger des enfants, à l'emplacement de l'ancienne salle de bains de Madame de Pompadour. Le premier étage, qui ne présentait pas de désordres majeurs, a simplement été nettoyé. *« Il avait été rafraîchi dans les années 1960, et ne détonnait pas avec le niveau restauré »*, explique Renaud Serrette.

Si le lieu a retrouvé son faste, le Centre des Monuments nationaux entend désormais le mettre en valeur. Un projet d'animation du parc est à l'étude et devrait être mis en place dans les trois prochaines années. Outre ses salles et ses trésors à redécouvrir, le château proposera bientôt des expositions temporaires. La première, organisée en collaboration avec le musée Guimet, Musée national des arts asiatiques, est dédiée au goût chinois au XVIIIe siècle et devrait ouvrir dès 2014. ■

À VOIR
CHÂTEAU DE CHAMPS-SUR-MARNE,
31, rue de Paris, 77420 Champs-sur-Marne
01 60 05 24 43
www.champs-sur-marne.monuments-nationaux.fr

En haut : La façade du Prince de Galles, dont la sobriété classique s'anime d'accents Art déco. Ci-dessus : L'élégance du lobby, soulignée par l'imposant lustre signé Delisle.



Ambiance *Gatsby le Magnifique* au bar Les Heures, imaginé par l'architecte décorateur Bruno Borrione.

LE NOUVEAU RÈGNE DU PRINCE DE GALLES

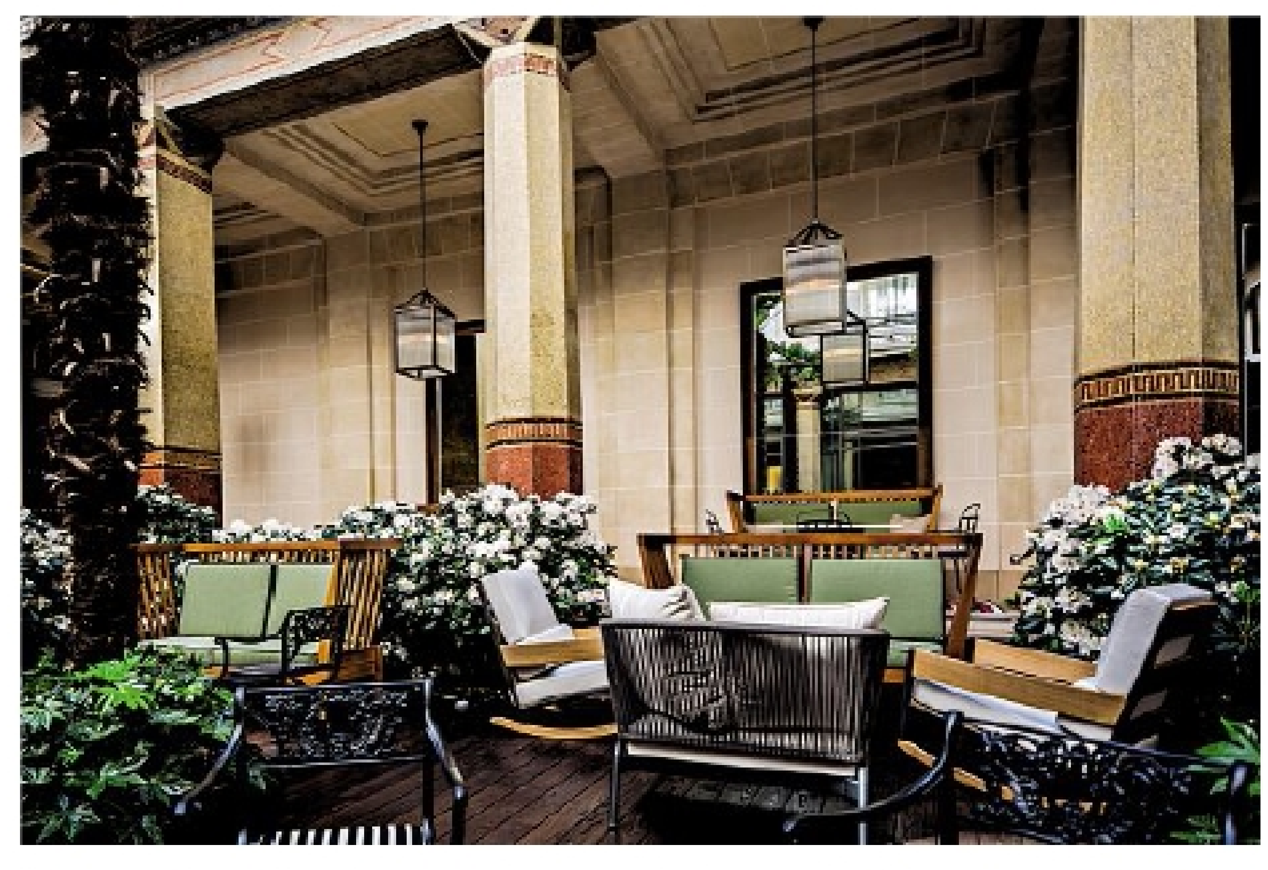
Le palace Art déco de l'avenue George V a retrouvé sa superbe après deux années de travaux et l'intervention de plusieurs ateliers d'art.

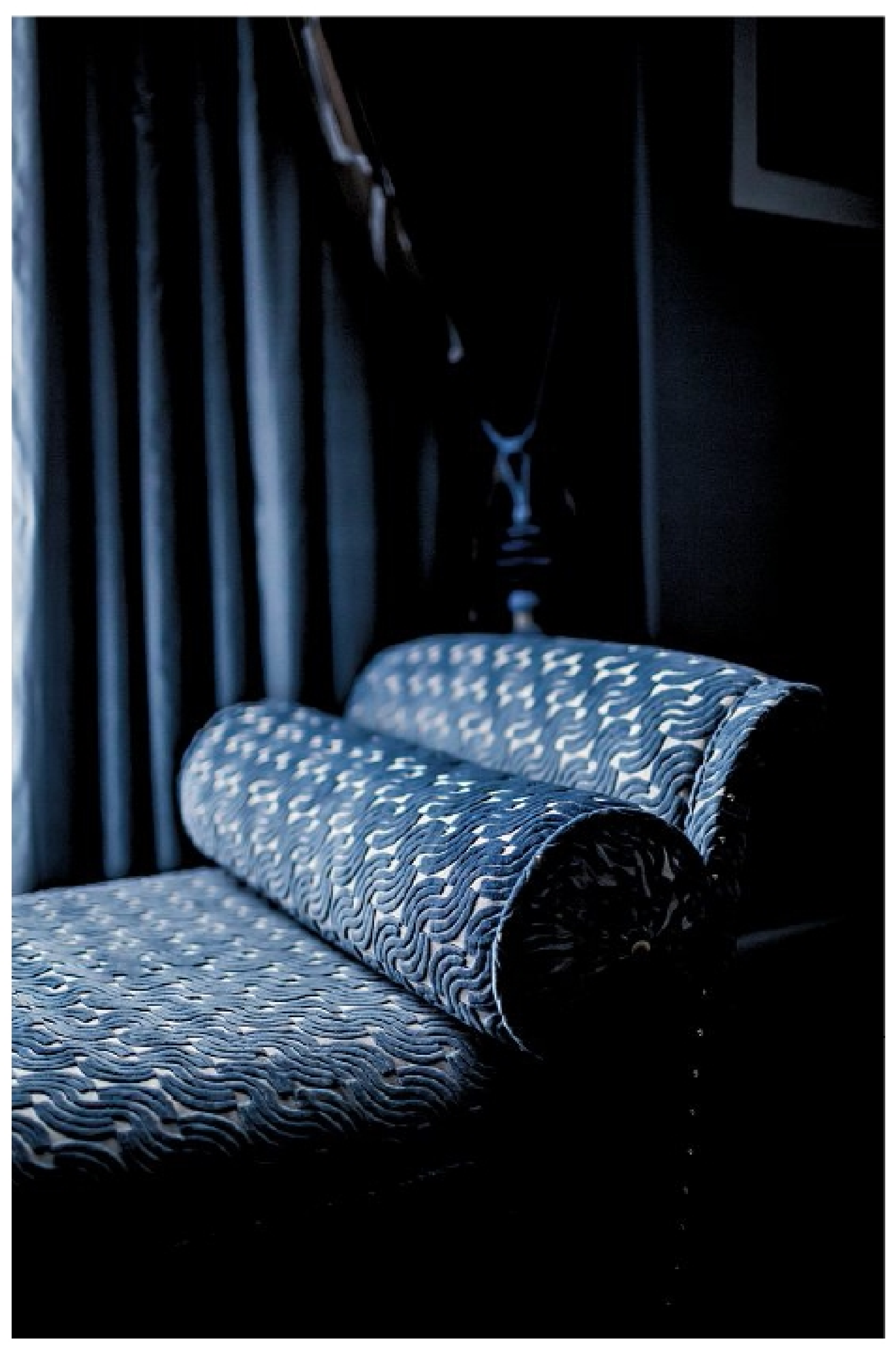
Texte VIRGINIE HUET

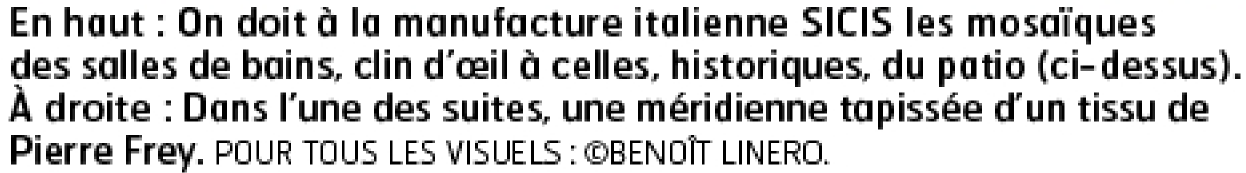
Près de vingt-sept mois de travaux, achevés en mai, auront été nécessaires pour redonner à ce joyau Art déco, inauguré en 1928, ses lettres de noblesse. Un chantier pharaonique, dont les propriétaires du lieu, la famille saoudienne Musallam, ainsi que son exploitant, le groupe américain Starwood Hotels & Resorts, ne sont pas peu fiers. Le faste règne ici, du lobby jusqu'à la plus belle suite, duplex de 245 m² offrant une vue panoramique sur la capitale depuis les 85 m² de sa terrasse privée.

Bâti à la veille de la Grande Dépression, l'hôtel imaginé par l'architecte français André Arfvidson (1870-1935) pour l'investisseur André Million doit son nom à sa destination première : accueillir le prince de Galles, futur Edouard VIII, fils du roi George V, lors de ses séjours parisiens. Très vite, les hôtes de marque défilent, et se chargent d'écrire la légende de l'hôtel : Winston Churchill, Max Ophüls, Laurel et Hardy… Les anecdotes sont légion, des frasques d'Elvis Presley en permission durant son service militaire en Allemagne à la tentative de suicide de Dalida, en passant par le départ précipité de Marlene Dietrich en 1939… Ce livre d'or étourdissant ne suffit pas à neutraliser une concurrence de plus en plus féroce dans l'univers des hôtels de luxe parisiens. À coups de rénovations, la rive droite, sacrée Eldorado des amateurs de palaces, vit au rythme efféné des ouvertures et réouvertures tonitruantes : le Shangri La (décembre 2010, lire *Connaissance des Arts Patrimoine 2011*), le Mandarin Oriental (juin 2011), le Peninsula (fin 2013), et le Ritz et le Crillon dont les travaux devraient s'achever en 2015. Or la dernière restauration du Prince de Galles remontait à 1993. On fit donc appel à l'architecte-décorateur Pierre-Yves Rochon, rompu à l'exercice (on lui doit notamment









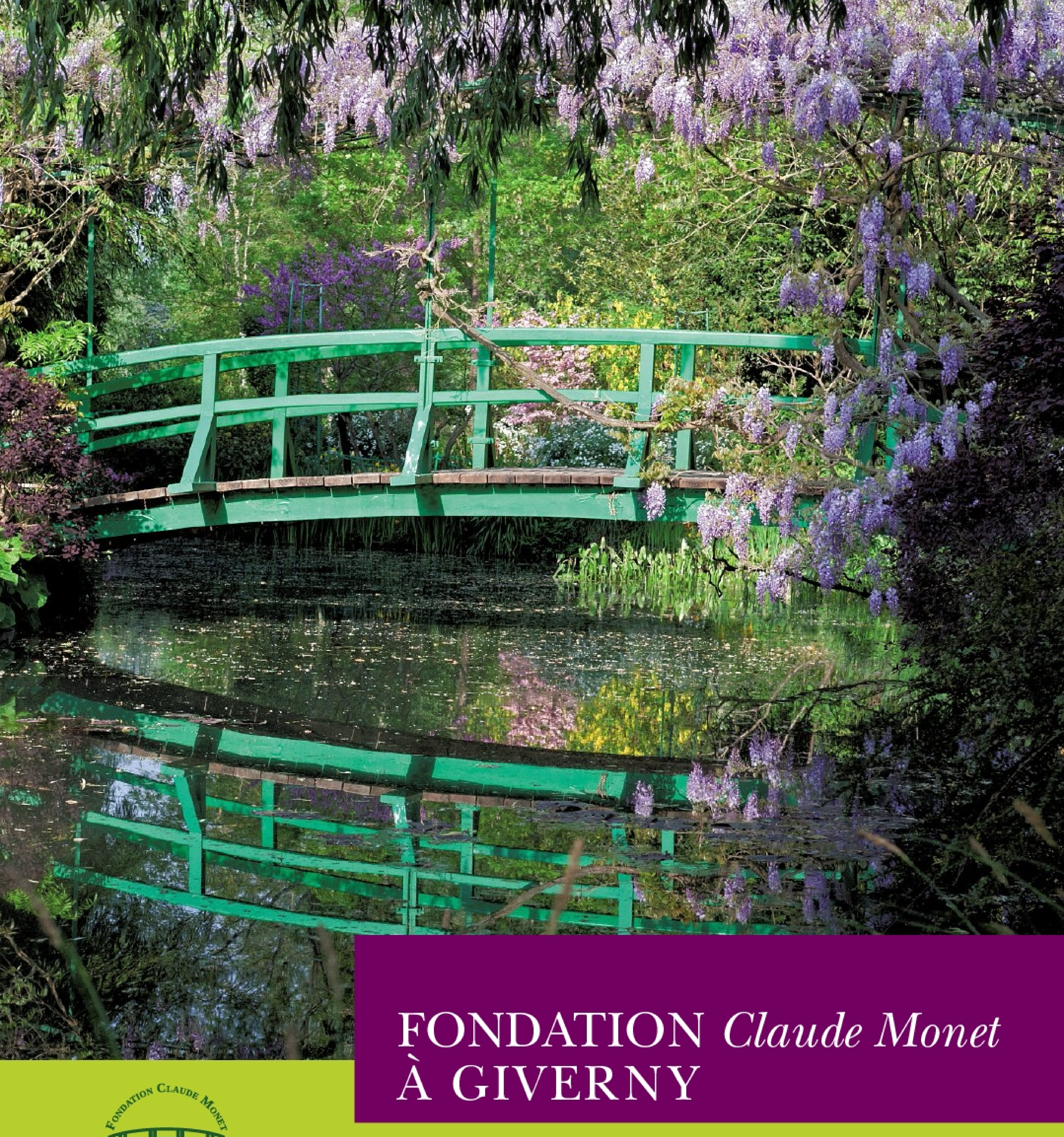
En haut : On doit à la manufacture italienne SICIS les mosaïques des salles de bains, clin d'œil à celles, historiques, du patio (ci-dessus). À droite : Dans l'une des suites, une méridienne tapissée d'un tissu de Pierre Frey. POUR TOUS LES VISUELS : ©BENOÎT LINERO.

les nouveaux visages du Four Seasons George V à Paris et du Savoy à Londres), pour magnifier cette adresse atypique dans le paysage hôtelier de la capitale : *« Aucun palace parisien ne représente le style Art déco à Paris, excepté le Lutetia »* souligne-t-il.

Bronze, marbre et mosaïque

Pierre-Yves Rochon travaille souvent avec la Maison Delisle, bronzier et ferronnier d'art spécialiste des luminaires depuis 1895, qui signe l'imposant lustre du lobby, en fer forgé doré à la feuille, figurant le panache du blason du prince de Galles. On doit aussi à son savoir-faire les deux grandes boules de buis en laiton repoussé, dorées à la feuille qui rythment l'entrée de l'hôtel, la lanterne de l'escalier d'honneur en albâtre, ou encore la console en fer forgé du premier étage, dessinée à partir des motifs du grand escalier. L'ensemble des luminaires a été réédité sur mesure grâce aux archives Art déco de la maison, compilant plus de deux mille dessins datant de 1910 à la fin des années 1940. Dans le lobby, on remarque aussi les rideaux en cachemire couleurs grès des ateliers du tapissier Philippe Coudray, installés à Pantin, ou la console en ébène de macassar réalisée à Revel par l'ébéniste Craman Lagarde. Le « Noir Saint Laurent », marbre sombre parcouru de fines veines blanches et dorées, habille les sols des salles de bains. Il fut livré par la société italienne Italmarble Pocai, propriétaire de l'une des rares carrières françaises de ce marbre, près de la montagne Noire dans le Languedoc. Dans les suites, on a installé des tables basses aux plateaux en verre ou bois laqués noir, soulignés d'une structure argentée à la feuille d'aluminium. Elles ont été fabriquées à Moulins par le ferronnier Pouenat. Au rez-de-chaussée, l'architecte d'intérieur Bruno Borrione, disciple de Philippe Starck, s'est chargé de la décoration du bar, du restaurant et du patio. On doit au verrier parisien Bernard Pictet le long bar en verre feuilleté extra blanc. La maison Delisle a réalisé les appliques et certaines lampes sur mesure, tandis que les ébénistes d'art des ateliers Rinck (Drôme) se chargeaient des panneaux en laque craquelée. Pour Bruno Borrione, le patio Art déco, aux mosaïques orientalisantes d'origine, évoque *« une version fantasmée du musée des Antiquités égyptiennes du Caire. On pourrait croiser Hercule Poirot au détour d'une colonne. »* ■

À VOIR
HÔTEL PRINCE DE GALLES, 33, avenue George V, 75008 Paris 01 53 23 77 77
www.princedegallesparis.com





La nef des Grandes Écuries de Chantilly abrite, depuis la création du musée en 1982, la galerie des disciplines équestres.



Les Grandes Écuries du domaine de Chantilly, écrin somptueux du nouveau musée vivant du Cheval.

LE MUSÉE DU CHEVAL DE CHANTILLY REPART AU GALOP

Après quatre ans de travaux, le musée vivant du Cheval a rouvert le 16 juin, plus pédagogique, interactif et riche de deux cents séries d'objets prestigieux ou modestes, souvent inédits.

Texte ANNE-MARIE ROMERO

Plus fastueuses que le château lui-même, les Grandes Écuries de Chantilly ont eu le rare privilège d'être toujours utilisées depuis leur construction en 1715 par l'architecte Jean Aubert. Louis Henri de Bourbon, septième prince de Condé, les avait voulu somptueuses, convaincu qu'il se réincarnerait en cheval après sa mort. La Révolution, qui a rasé le château, les a épargnées parce que l'armée y avait ses quartiers. Plus près de nous, en 1982, le maître écuyer Yves Bienaimé les a fait revivre en menant à terme son rêve de musée vivant du Cheval, qui a reçu jusqu'à sa fermeture en 2009, 150000 visiteurs par an.

Aujourd'hui, la Fondation Aga Khan, qui gère tout le domaine, est venue au secours de cette structure vieillissante, seule au monde à « exposer » des animaux vivants, en la rénovant complètement. Et à bride abattue ! Pour 2,5 millions d'euros, Benoît Junod, directeur de l'unité Musées et Expositions au sein de la fondation, n'a eu que neuf mois pour réaliser la nouvelle scénographie, suivant le concept défini par un éminent spécialiste de l'histoire et de l'ethnologie des civilisations du cheval, Jean-Pierre Digard, du CNRS.

Un palais pour chevaux

Chantilly est la ville du cheval et les Grandes Écuries sont son palais. Le bruit des sabots, les hennissements et l'odeur de crottin font partie intégrante de ce chef-d'œuvre architectural du XVIIIe siècle, avec ses cent quatre-vingt-six mètres de façade et son dôme culminant à vingt-huit mètres. Même si elles n'hébergent plus les deux cent cinquante chevaux du petit-fils de Louis XIV (Louis-Henri de Bourbon-Condé était fils de Mademoiselle de Nantes, enfant légitimée du Roi Soleil et de Madame de Montespan), elles abritent toujours vingt-cinq équidés, presque tous de pure race, espagnols ou lusitaniens, dressés pour les spectacles, en même temps que… pièces de musée !

Redéployé dans les quinze petites salles voûtées en pierre nue qui s'enroulent autour de la cour des Remises, le musée rénové se veut lieu de rencontre entre ethnographie et art. « *Nos collections,* explique Benoît Junod, *proviennent de trois sources : du musée d'Yves Bienaimé, notamment les jouets et les éléments de carrousels ; des réserves du musée Condé et, pour les plus prestigieuses, de mécènes.* » Respectant le testament du duc d'Aumale (dernier propriétaire du château qui le légua, en 1886, à l'Institut de France) qui interdit le déplacement de ses collections, Nicole Garnier, conservatrice du musée Condé, a prêté uniquement des pièces entrées dans les réserves après la mort du testateur, dont une *Course à Chantilly* du peintre Pierre Vernet (1838), un bronze de Jacques Froment-Meurice







En haut : La cour des Remises, entièrement restaurée depuis 2011.
Ci-dessus : Attribué à Giuseppe Zocchi, panneau équestre, XVIII[e] siècle, 20 x 28 cm (©AKTC-G. FRIEDLI).
Ci-contre : Depuis plus de 20 ans, le musée vivant du Cheval conçoit des spectacles et des animations consacrées au dressage.

représentant le duc d'Aumale sur sa jument Pélagie ainsi qu'une miniature équestre figurant Charles IX, roi de France.

Vitrines modulaires conçues par des spécialistes barcelonais, qui ne s'accrochent qu'aux joints des pierres pour respecter l'intégrité du monument historique, courts métrages, musique et bornes interactives guident le visiteur. Scientifiques, les premiers espaces révèlent l'origine du cheval, il y a peut-être 50 millions d'années, sa conquête et les sélections opérées par l'homme. Un très rare calepin sur les races de chevaux du Népal, du XVII[e] siècle, confirme la primauté de l'Asie en matière équestre. Plus didactique, une borne présente les centaines de races existant dans le monde, dont cinquante-deux subsistent en France. Les pièces les plus originales se trouvent dans les deux salles consacrées à l'usage du cheval depuis les origines. D'abord employé à tirer des chars de guerre dès le III[e] millénaire avant Jésus-Christ, il ne fut monté que deux mille ans plus tard. Là encore, l'Asie fut précurseur. Les premiers tapis de selles, renforcés par des baguettes, furent les ancêtres de nos selles. Inventé par les Chinois un peu avant notre ère, l'arçon muni de sangles permit les étriers. Mais ces nouveautés ne nous parvinrent que par les Arabes. Alexandre le Grand et les Romains avaient conquis le monde à cru sur leurs montures !

Selles et étriers du monde entier

Déclinés diversement sous tous les cieux, selles, étriers, éperons, bricoles et colliers occupent deux salles. À noter, une selle kirghize en bois cerclé de bronze du XIX[e], une paire d'étriers chinois du XVIII[e] en bronze doré, ornés de têtes de lions et deux paires d'éperons français du XIV[e] siècle. L'une possède une tige courte, l'autre très longue. *« La plus longue, destinée à la guerre,* explique Benoît Junod, *se justifiait par l'épaisseur de l'armure du cavalier ! »* Parmi les colliers, le modèle *Elasto* réglable de la collection Bienaimé.

Plus « sociétale », la séquence sur l'hippologie montre notamment un tablier de cuir de maréchal-ferrant du XIX[e] siècle. Cuit, recuit, raidi par la chaleur, il tient seul debout, figé dans la position, genoux pliés, de son utilisateur. Un court métrage de 1920 fait la promotion des différents métiers liés au cheval.

Suivent les salles « nobles » : celle du « Cheval au travail », qui montre des ma-

Les deux dernières salles abritent un exceptionnel ensemble de chevaux de carrousel en bois (©MARTINE SAVART).
Ci-dessous : Paire d'étriers en fer forgé, Argentine, XVIIIe siècle (©AKTC-G. FRIEDLI). POUR TOUS LES VISUELS SAUF MENTION CONTRAIRE : ©R&B PRESSE.

quettes d'attelages et rappelle l'époque où trois millions de chevaux besognaient en France, dont cent mille à Paris, avec toute l'intendance *ad hoc*. Là encore, un petit film anglais de quatre minutes, *Un jour dans les champs de foin*, rend hommage au dur labeur du cheval de trait. La salle « Le cheval à la guerre » révèle une galerie de portraits royaux. « La chasse » expose entre autres une dague en acier, or et rubis, de trente-huit centimètres de long, venue du futur musée Aga Khan d'Art islamique de Toronto. Au fil du parcours, le « bouzkachi », ce jeu équestre afghan, si magnifiquement décrit par Joseph Kessel dans *Les Cavaliers* et le très british polo font l'objet d'audiovisuels, tandis que la salle « Les Courses » présente la première affiche de l'hippodrome de Chantilly, en 1834. Enfin « Le cheval dans l'art » permet d'admirer une gravure de Dürer, *Saint-Eustache*, un cheval sculpté en bois par Giambologna, également au XVIe siècle, un magnifique lavis de Nicolo



dell'abate, *Cheval caparaçonné avec son palefrenier* (fin XVIe) et plusieurs lithographies de Théodore Géricault (XIXe). Pour achever ce parcours, « Brillants carrousels » étalent sur deux salles contiguës les plus fringants destriers de bois sculptés et peints d'abord en Allemagne et en Bohême, puis en France au XIXe siècle. Le musée vient d'acquérir deux chevaux à Philadelphie, en bois blanc, d'une incroyable expressivité, spécialement pour cette magnifique cavalcade qui s'anime sur un air de fête foraine, la musique du film *Le Troisième homme* du réalisateur Carol Reed.

Festif, pédagogique, nostalgique aussi, le musée rappelle que les chevaux, dans la société d'aujourd'hui, ont perdu le rôle de premier plan qu'ils ont joué durant des millénaires. « *Le cheval n'est plus instrument de travail, ni arme de guerre,* conclut Benoît Junod. *Dans les dernières décennies, il est devenu un compagnon de balades et de découvertes.* » Neuf cent mille chevaux furent tués pendant la Grande Guerre, entre 1914 et 1918. Ce fut l'ultime service que « *la plus noble conquête de l'homme* » rendit à son conquérant… ■

À VOIR
Musée vivant du Cheval, Grandes Écuries, 7, rue du Connétable, 60500 Chantilly
03 44 27 31 80
www.domainedechantilly.com



Le décor exceptionnel du grand foyer de l'Opéra-Comique a retrouvé son éclat (©DESIGNERS ANONYMES).

LES BEAUX JOURS DU FOYER DE L'OPÉRA-COMIQUE

Lové en arrière des grands Boulevards, l'Opéra-Comique est la troisième salle de théâtre construite à cet emplacement depuis 1783. L'architecte Louis Bernier l'édifia entre 1894 et 1898 avec la volonté de lui imprimer un éclat moins intimidant que celui de son grand voisin, l'Opéra. De dimensions plus modestes que celui du palais Garnier, son foyer concentra la décoration la plus riche. Dans un état de gros œuvre satisfaisant, ce foyer, du fait de négligences d'entretien, d'usures inévitables ainsi que des effets très nocifs du tabac, n'en avait pas moins perdu sa lisibilité. La variété des techniques et matières employées – peintures murales marouflées ; stuc, staff et carton-pierre des reliefs ; acajou des lambris ; marbre des bustes et des portes ; bronze doré d'éléments décoratifs et du luminaire – obligeait à une restauration complète pour redonner au lieu sa cohérence. Sensible à l'extrême qualité du décor, le World Monuments Fund, avec ses partenaires habituels américains, a permis l'opération en finançant aux trois quarts le chantier. Pour un coût d'environ un million d'euros, grâce à l'expertise des peintres et doreurs de l'atelier parisien Mériguet-Carrère, le foyer est redevenu ce témoignage d'une décoration d'inspiration encore toute classique mais qui vivait ses derniers beaux jours de folle et joyeuse exubérance. **H. G.**

PARIS, OPÉRA-COMIQUE, place Boieldieu 01 42 44 45 40 www.opera-comique.com



Depuis juillet 2012, une équipe d'archéologues de la Ville de Paris fouille le sous-sol de l'église Saint-Germain-de-Charonne (©MAIRIE DE PARIS/ DHAAP/C. RAPA).

FOUILLES À SAINT-GERMAIN-DE-CHARONNE

Fermée en 2009, l'église d'origine médiévale de Saint-Germain-de-Charonne (XX[e] arrondissement) a pu être fouillée avant le lancement de travaux de stabilisation en sous-œuvre, prévus entre 2013 et 2015 pour éviter son écroulement à flanc de coteau. Outre des traces d'implantation carolingiennes, plus de trois cents sépultures, échelonnées des XII[e] au XVI[e] siècles, ont été exhumées et analysées, celles du XIV[e] se singularisant par la présence de petits pots à encens en céramique du val d'Oise. **H. G.**

PARIS, SAINT-GERMAIN DE CHARONNE, 4, place Saint-Blaise 01 43 71 42 04 www.saintgermaindecharonne.fr

UN DÉCOR INCONNU À LA MONNAIE DE PARIS

Occupant un chef-d'œuvre d'architecture néoclassique (1771 à 1775) de Jacques-Denis Antoine, la Monnaie de Paris est devenue en 2007 un Epic (établissement public à caractère économique et commercial). Depuis, elle



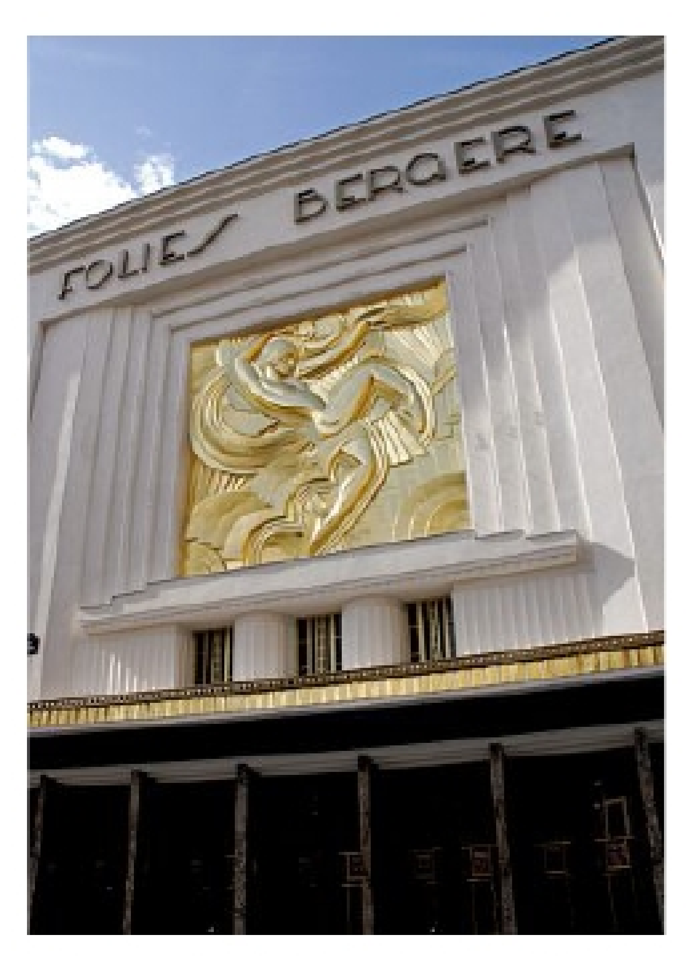
Détail des fresques XVIII[e] retrouvées à la Monnaie de Paris (©JC BALLOT).

active un vaste programme de redéfinition de ses espaces. Restée un haut lieu de création, la Monnaie souhaite élargir son offre muséale et ouvrir davantage de lieux au public. Libérée, l'aile gauche, côté Institut, laissera la place, en 2014, à un restaurant gastronomique de Guy Savoy. Le chantier a permis de retrouver, en 2012, le volume oublié de l'ancienne chapelle. De façon aussi inattendue, apparurent, derrière d'anciens rayonnages, des grisailles où alternent colonnes en trompe l'œil et allégories religieuses. Attribué au peintre Jean-Jacques Forty (1743-1801), ce décor devrait, au fur et à mesure des dégagements, révéler d'autres traces. Appelée à devenir hall d'accueil, la pièce sera visible lors de la réouverture totale du site, prévue en 2015. **H. G.**

PARIS, MONNAIE DE PARIS, 11, quai de Conti 01 40 46 56 66 www.monnaiedeparis.fr

FAÇADE DE GALA POUR LES FOLIES BERGÈRE

Le temple parisien du music-hall, créé en 1869, qui a vu défiler Mistinguett, Joséphine Baker, Maurice Chevalier et bien d'autres encore, a



Le bas-relief Art déco de la façade des Folies Bergère (©BERNARD SAINT-GENÈS).

retrouvé une façade digne de sa mythique popularité. Chef-d'œuvre de l'Art déco, dessiné en 1930 par Pico, peintre, architecte et décorateur issu de l'école Boulle, son décor inscrit à l'inventaire des Monuments historiques est réalisé en Gesso, une sorte de plâtre breveté à l'époque, métallisé. Il était devenu avec le temps d'une vilaine couleur vert-de-gris. Il a été restauré à la feuille d'or, moins dégradable que le cuivre de l'état initial, et la façade fut repeinte en un blanc grisé. Cette rénovation, voulue par Jean-Marc Dumontet, directeur des lieux, a coûté cinq milions d'euros. Elle a également concerné la toiture, les réseaux électriques, le système de détection d'incendie, la ventilation, les loges, les sanitaires, les cuisines et les bornes d'accueil. A.-M. R.

PARIS, FOLIES BERGÈRE, 32, rue Richer 01 44 79 98 60 www.foliesbergere.com



Avec huit nouvelles cloches et un nouveau bourdon, ici exposés dans sa nef, la cathédrale Notre-Dame a renoué avec son patrimoine campanaire (©NDP 2013/VINCENT M.).

LES NOUVELLES CLOCHES DE NOTRE-DAME DE PARIS

Les neuf nouvelles cloches de Notre-Dame de Paris ont résonné pour la première fois le samedi 23 mars, veille du dimanche des Rameaux, en présence du cardinal-archevêque, monseigneur Vingt-Trois. Le nouvel ensemble campanaire, huit cloches et le bourdon « Marie », a sonné à l'unisson avec le gros bourdon « Emmanuel », en place, lui, depuis 1686. Les cloches « Gabriel » (4162 kg), « Anne-Geneviève » (3477 kg), « Denis » (2502 kg), « Marcel » (1925 kg), « Benoît-Joseph » (1309 kg), « Maurice » (1011 kg) et « Jean-Marie » (782 kg) ont été fondues en Normandie et le bourdon « Marie » (6023 kg) aux Pays-Bas. Les huit premières ont été installées dans la tour nord, tandis que le bourdon « Marie » allait rejoindre le bourdon historique « Emmanuel » dans la tour sud. Pour régir l'ensemble de ces sonneries, un ordre a été rédigé s'inspirant des règlements du XVIIIe siècle. Il y a quatre grandes catégories de sonneries à Notre-Dame de Paris : celles des offices, de l'Angélus, du carillon des heures, enfin celle des circonstances particulières comme la commémoration de la Libération de Paris. A.-M. R.

PARIS, CATHÉDRALE NOTRE-DAME, place du Parvis Notre-Dame 01 42 34 56 10 www.notredamedeparis.fr

LE VISAGE RETROUVÉ DE LA PLACE VENDÔME

En 1685, la famille de Vendôme cède à Louis XIV ses propriétés de la rue Saint-Honoré qui deviennent la plus grande place royale de Paris, dessinée par l'architecte Mansart. Les recherches de l'architecte en chef des Monuments historiques Alain-Charles Perrot ont permis de retrouver la physionomie d'origine des façades. La campagne de restauration en cours, impliquant notamment l'entreprise parisienne H. Chevalier, spécialiste du travail de la pierre, restitue l'alternance originelle de lucarnes et d'oculi, la plupart de ces derniers ayant été remplacés par d'autres lucarnes au XXe siècle. F. Z.

PARIS, PLACE VENDÔME 01 44 50 75 01 (mairie du Ier arrondissement) www.hchevalier.com



La place Vendôme fait peau neuve et devrait bientôt retrouver son état XVIIe (©MANOLO MYLONAS).



Le salon des tapisseries de Nélie Jacquemart-André restauré (©MUSÉE JACQUEMART-ANDRÉ/INSTITUT DE FRANCE/CULTURESPACES).

MUSÉE JACQUEMART-ANDRÉ : UN SALON POUR UN CENTENAIRE

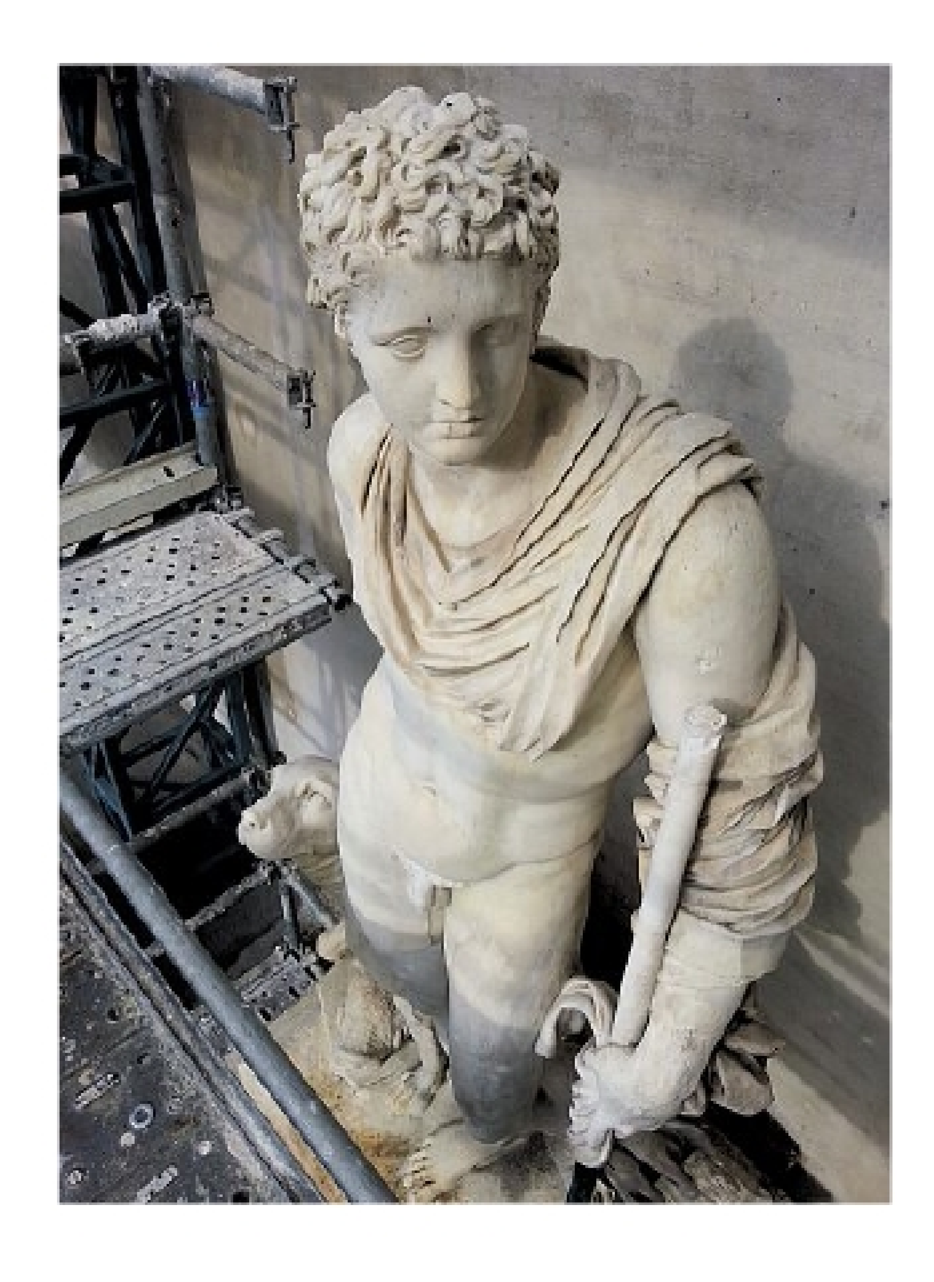
À l'occasion du centenaire du musée Jacquemart-André, le célèbre salon des Tapisseries, antichambre du cabinet de travail de Nélie Jacquemart et Édouard André, y a été restauré en juin au terme de onze semaines de travaux. Il y a tout juste cent ans, en 1913, le legs de la collection Jacquemart-André devenait effectif auprès de l'Institut de France. Il comprenait l'hôtel particulier parisien, commandé par l'homme politique et collectionneur Édouard André en 1868 à l'architecte Henri Parent, avec ses collections, ainsi que l'abbaye de Chaalis, propriété de son épouse, la peintre Nélie Jacquemart. Grâce au mécénat de Neuflize OBC, au soutien de Culturespaces et de l'Institut de France, le salon des Tapisseries retrouve son aspect d'origine. Dorures, peintures, parquet et menuiseries ont été restaurés, ainsi que le buste de Charles-Frédéric de La Tour du Pin par Bouchardon, et le tapis de la Savonnerie. L'ensemble contribue à remettre en évidence les trois imposantes tapisseries du salon, *La Danse*, *Le Musicien* et *La Diseuse de bonne aventure*, issues de l'ensemble des *Jeux russiens*, tissés à la manufacture de Beauvais. **V. de M.**

PARIS, MUSÉE JACQUEMART-ANDRÉ, 158, boulevard Haussmann 01 45 62 11 59 www.musee-jacquemart-andre.com

RENAISSANCE À MATIGNON

Les artisans des entreprises H. Chevalier, spécialiste de la pierre, et Tricotel, référence dans l'art du treillage, ont redonné vie au portique encadrant une statue du héros grec Méléagre par Le Pautre (1659-1744) qui agrémente depuis le XIXe le parc de Matignon. Exposé aux intempéries, son treillage de bois était endommagé, et sa structure maçonnée devait être reprise. **V. de M.**

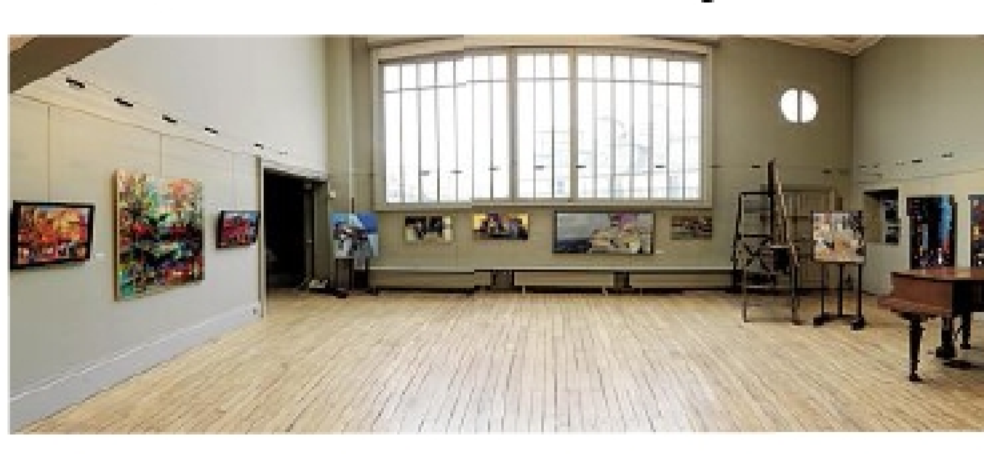
PARIS, HÔTEL MATIGNON, 57, rue de Varenne (ouverture au public le 1er samedi de chaque mois, de 13 h à 18 h 30 d'avril à octobre et de 13 h à 17 h de novembre à mars, entrée par le 36, rue de Babylone) www.gouvernement.fr



Dans les jardins de l'Hôtel Matignon, résidence officielle du Premier ministre, la statue de Méléagre de la gloriette, pendant la restauration (©DR).

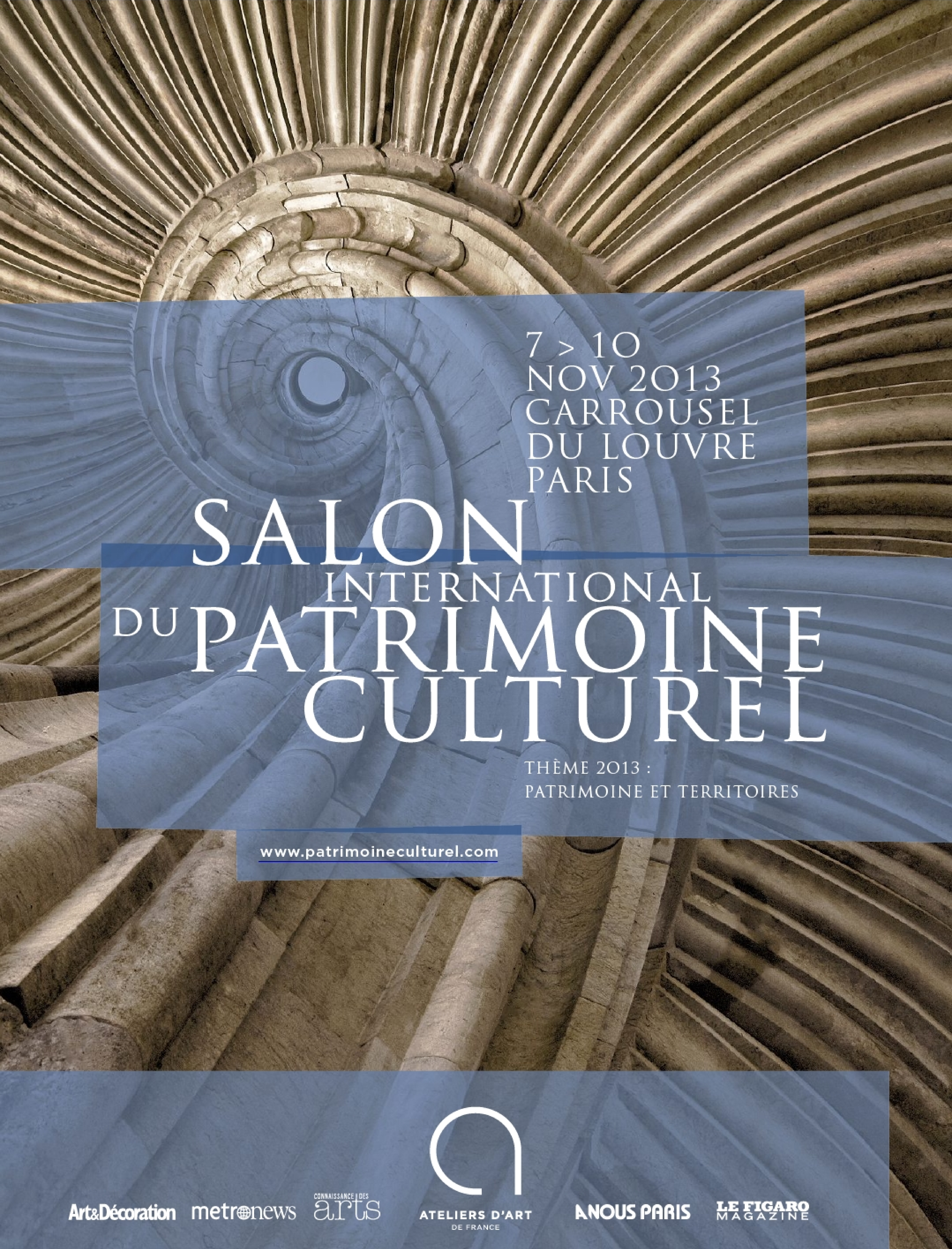
LA FONDATION TAYLOR, UNE FONDATION EN OR

En plein cœur du IXe arrondissement, il faut venir découvrir une pépite : la Fondation Taylor, dont le merveilleux hôtel particulier néo-gothique vient d'être entièrement restauré et réaménagé, offrant une surface de 250 m² de salles d'exposition, après dix-huit mois de travaux. Très discrète et confidentielle, la Fondation Taylor a vu le jour au siècle dernier, poursuivant sans discontinuer ses généreuses activités jusqu'à nos jours. Son fondateur, le baron Isidore Taylor, homme de lettres et mécène, décida en effet en 1844 de venir en aide aux artistes démunis, créant une association de secours mutuel des artistes peintres, sculpteurs, architectes, graveurs et dessinateurs. Grâce aux donateurs privés, la Fondation continue à décerner chaque année une quantité impressionnante de prix confortablement dotés, dans plusieurs disciplines, dont neuf prix de peinture, quatre prix de sculpture, trois prix de gravure. Une belle démarche philanthropique, appuyée à chaque fois par l'organisation d'une exposition dans ce cadre historique qui a vu naître l'œuvre de mécénat artistique du baron Taylor. **V. de M.**



La Fondation Taylor, nichée dans un hôtel particulier du IXe arrondissement, offre 250 m² d'espaces d'exposition, entièrement rénovés (©FRÉDÉRIC ARNAUD).

PARIS, FONDATION TAYLOR, 1, rue La Bruyère 01 48 74 85 24 www.taylor.fr


7 > 10
NOV 2013
CARROUSEL
DU LOUVRE
PARIS
SALON
INTERNATIONAL
DU PATRIMOINE
CULTUREL
THÈME 2013 :
PATRIMOINE ET TERRITOIRES
www.patrimoineculturel.com
Art&Décoration
metronews
CONNAISSANCE DES arts
ATELIERS D'ART
DE FRANCE
A NOUS PARIS
LE FIGARO
MAGAZINE



Détail du décor de la salle Labrouste à la Bibliothèque nationale de France, site Richelieu en cours de restauration (©DR).

LUMIÈRE SUR LA SALLE LABROUSTE

Au cœur du quadrilatère Richelieu de la Bibliothèque nationale de France, en travaux depuis 2010, la restauration de la salle « Labrouste » devrait être achevée cet automne. Construite en 1868 par l'architecte Henri Labrouste, c'est un chef-d'œuvre de l'architecture en fer du XIXe siècle. Pour stocker un nombre croissant d'ouvrages tout en offrant aux scientifiques de l'époque un cadre de recherche moderne, Labrouste dessina cette œuvre d'art totale, des magasins où sont entreposés les livres jusqu'aux encriers, en passant par les tables avec appuie-pieds chauffants. Outre l'harmonie d'ensemble et la finesse des décors, la salle est d'une remarquable luminosité. Ses neuf coupoles soutenues par seize colonnes en fonte de dix mètres de haut sont autant de puits de lumière accentuant les immenses volumes de la bibliothèque. L'objectif de cette rénovation, actuellement pilotée par l'architecte en chef des Monuments historiques Jean-François Lagneau, avec l'aide de l'atelier Mériguet-Carrère, spécialiste parisien des restaurations de monuments historiques, est non seulement de restaurer l'ensemble des éléments de la salle – ferronneries, menuiseries, peintures – mais aussi de moderniser et de rendre accessible aux chercheurs ses magasins aujourd'hui fermés au public. **M. E.**

PARIS, BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE, site Richelieu, 5, rue Vivienne 01 53 79 59 59
www.bnf.fr et www.inha.fr



Détail des façades du palais de la Légion d'honneur, ancien hôtel de Salm, après restauration (©DR).

L'HÔTEL DE SALM À L'HONNEUR

L'hôtel de Salm, dans le VIIe arrondissement, abritant la Grande Chancellerie de la Légion d'honneur, a retrouvé son éclat. Cet hôtel particulier fut érigé en 1788 par l'architecte Pierre Rousseau pour le prince Frédéric III de Salm-Kyrbourg. Le bâtiment est remarquable par ses sculptures et ses décors signés Philippe-Laurent Roland et Jean-Guillaume Moitte. Sa restauration en 2012-2013 a été confiée à deux spécialistes parisiens du patrimoine : l'entreprise H. Chevalier pour la façade, et l'atelier Mériguet-Carrère pour les décors intérieurs. **M. E.**

PARIS, GRANDE CHANCELLERIE DE LA LÉGION D'HONNEUR, 1, rue de Solférino
01 40 62 84 00 www.legiondhonneur.fr

LE PATRIMOINE FAIT SA RENTRÉE

L'IESA, école supérieure spécialisée dans les métiers de la culture et du marché de l'art, ouvre cette année une nouvelle formation dédiée à la valorisation du patrimoine et au tourisme culturel. Selon Alain Montferrand, ancien secrétaire général du Conseil



Les élèves du cycle « Tourisme culturel et valorisation du patrimoine », devant le château de Sully en Saône-et-Loire (©IESA).

national du tourisme, directeur de l'Observatoire national du tourisme et l'un des principaux porteurs du projet aux côtés de l'IESA : *« Le patrimoine français est une richesse nationale qui ne peut être délocalisée et qui est porteuse d'emplois. »* Cependant ce patrimoine semble aujourd'hui sous-exploité. Selon un rapport cité par l'IESA, la France serait passée en un an du troisième au septième rang mondial en termes de recettes liées au tourisme, derrière les États-Unis, l'Espagne, la Suisse et l'Allemagne, notamment. Après une licence (bac +3), les étudiants admis sur dossier et entretien suivront pendant deux ans une formation professionnalisante basée sur des cas pratiques, l'alternance et les stages. Parmi les enseignements dispensés : « Droit du patrimoine », « Économie du tourisme culturel » ou encore « Marketing des territoires ». **M. E.**

www.iesa.fr

À CHANTILLY, LE SALON DE MUSIQUE ROUVRE AU PUBLIC

Pierre-Antoine Gatier, architecte en chef des Monuments historiques, poursuit la restauration des Petits et des Grands Appartements du château de Chantilly reconstruit au XIXe siècle pour le duc d'Aumale, dernier héritier du domaine, après les destructions de la Révolution. Dans ces grands appartements, archétype des décors d'apparat appréciés au XVIIIe siècle et lieu de réception des princes de Bourbon-Condé, il vient de rénover le salon de musique du duc d'Aumale, avec l'aide de la Fondation pour la sauvegarde de Chantilly, de la Drac (direction régionale des affaires culturelles) Picardie et des Amis du musée Condé. La pièce, couverte de boiseries blanc et or, était pourvue de meubles signés Jacob, commandés par Louis XVI pour le salon des jeux du château de Saint-Cloud (1787). Cette salle du premier étage et les deux pièces qui lui font suite étaient, sous les Condé, des cabinets de curiosités, où étaient conservés des échantillons de minerais, des espèces zoologiques, et différentes curiosités naturelles. **A.-M. R.**



Au XVIIIe siècle, le salon de musique du domaine de Chantilly servait de cabinet de curiosités aux princes de Condé (©GARY OTTE 2012).

CHANTILLY, DOMAINE DE CHANTILLY. 03 44 27 31 80
www.domainedechantilly.com

LE CHÂTEAU D'ÉCOUEN FAIT PEAU NEUVE



La plus belle façade du château d'Écouen se dévoile au public après une importante campagne de restauration (©LAURENT ARDHUIN).

Lorsque l'éblouissant château du connétable Anne de Montmorency à Écouen devint, en 1977, Musée national de la Renaissance, seules deux des façades (nord et est) conçues par l'architecte Jean Bullant, avaient été nettoyées. La façade sud, celle des appartements du connétable (un connétable était le comte en charge des écuries du royaume) vient d'être à son tour microgommée et sablée. Flanquée d'un portique à colonnes corinthiennes destiné à accueillir les *Esclaves* de Michel-Ange, initialement sculptés pour le tombeau du pape Jules II et aujourd'hui à l'abri au Louvre, c'est la plus belle façade du château d'Écouen. Les travaux de restauration ont également porté sur la cour. Son pavage en silex orné en son centre de la croix de la Légion d'honneur, ancien propriétaire des lieux, a été entièrement refait à l'identique, faute de documents permettant de restituer le sol en marbre à damier du XVIe siècle. Dans cette cour, les lucarnes ont aussi été restaurées – verres et boiseries – puis repeintes. Mais les armoiries qui les surmontent, détériorées pendant la Révolution, sont restées en l'état. La façade ouest, enfin, est en cours de nettoyage. **A.-M. R.**

ÉCOUEN, MUSÉE NATIONAL DE LA RENAISSANCE, CHÂTEAU D'ÉCOUEN 01 34 38 38 50
www.musee-renaissance.fr



Double travée de cinquante trous de poteaux correspondant à l'emplacement d'écuries à l'intérieur du fort Saint-Sébastien, XVIIe siècle, dans les Yvelines (©INRAP/MICHEL ASSEZAT).

DEUX CAMPS DE LOUIS XIV À SAINT-GERMAIN-EN-LAYE

Le fort Saint-Sébastien, bâti en 1669 pour Louis XIV, a été exhumé par Séverine Hurard, archéologue de l'Inrap (Institut national de recherches archéologiques préventives), à l'occasion de travaux sur la station d'épuration de Seine-Aval. À Saint-Germain-en-Laye, en face d'Herblay, ce camp de seize hectares, bâti en terre crue, a hébergé 30000 soldats. En 1670, il fut remplacé par un camp dix fois plus vaste qui aurait servi à l'entraînement des troupes avant la victoire de Maastricht, important épisode du plan d'invasion des Pays-Bas par le Roi Soleil. Un film sur cette découverte sera diffusé en octobre sur la chaîne *Histoire*. **A.-M. R.**

www.inrap.fr



Sous le Second Empire, l'impératrice Eugénie avait coutume de recevoir pour le thé dans ce salon les invités qu'elle souhaitait particulièrement honorer (©RMN-GRAND PALAIS/DOMAINE DE COMPIÈGNE/CHRISTOPHE CHAVAN).

À COMPIÈGNE, L'IMPÉRATRICE DÉCORATRICE

Au rythme de remarquables restaurations et réaménagements, le palais de Compiègne conserve la mémoire historique et décorative du Second Empire, aux côtés de rares souvenirs des règnes précédents. Étalée sur une durée de cinq années, la dernière intervention a redonné vie à un salon de compagnie qu'Eugénie de Montijo, épouse de Napoléon III, avait fait redécorer et remeubler entre 1855 et 1865 pour y offrir le thé aux invités des fameuses « séries » (séjours de la cour à Compiègne). Avec ses huisseries, tissus et mobilier restaurés, ce salon témoigne avec éclat des modes éclectiques et historicistes du temps. Cohabitent ici des trésors d'art du XVIIIe siècle évoquant l'Orient (armoires à panneaux de laque ; tapisseries de Beauvais de la fameuse suite du Prince voyage) avec des fauteuils de bois doré ayant orné, à Saint-Cloud, le cabinet intérieur de Marie-Antoinette, souveraine chère au cœur d'Eugénie. Pour l'occasion, ces sièges exceptionnels ont retrouvé leur capiton à damas vert. Ainsi restauré dans son dernier état fonctionnel, ce salon évoque à merveille l'heureuse union du faste et de la convivialité imprimée par Eugénie à la cour impériale, vitrine éclatante du régime. **H. G.**

COMPIÈGNE, CHÂTEAU, place du Général de Gaulle 03 44 38 47 37
www.musee-chateau-compiegne.fr



Détail du décor de la salle des fêtes du théâtre municipal de Fontainebleau (©MAIRIE DE FONTAINEBLEAU).

UN THÉÂTRE POUR FONTAINEBLEAU

Depuis 1913, la ville de Fontainebleau possède un superbe théâtre à l'italienne, l'un des rares de ce type conservés en Île-de-France hors de Paris, qu'élevèrent, dans un style brique et pierre d'esprit bellifontain, les architectes Louis-Jules Marion et Ferdinand-Edmond Lucas. Après la restauration (2003-2005) de sa salle de spectacle, eut lieu, en 2012, celle de sa salle des fêtes. Assurée par l'architecte des Monuments historiques Jacques Moulin, elle a redonné tout son éclat à ce symbole très fort d'identité culturelle de la ville, notamment grâce aux équipes de l'atelier parisien Mériguet-Carrère. **H. G.**

FONTAINEBLEAU, THÉÂTRE MUNICIPAL, 6, rue Dénecourt 01 64 22 26 91
www.fontainebleau.fr

L'AQUEDUC DE MARIE DE MÉDICIS A 400 ANS

L'approvisionnement en eau de la capitale fut un problème récurrent sous l'Ancien Régime. Bien que la pompe à eau de la Seine, dite de la Samaritaine, ait amélioré quelque peu la situation en 1608, Henri IV songea, en s'appuyant sur un ancien aqueduc gallo-romain, amener les eaux de source du plateau de Rungis jusqu'aux quartiers de la rive gauche de Paris, encore privés de fontaines. C'est son épouse, Marie de Médicis, soucieuse d'alimenter son nouveau domaine du palais du Luxembourg, qui engagea les travaux. Financés par la couronne et la ville de Paris, ils commencèrent en juillet 1613, à la hauteur de Rungis. Assurée par des fontaines implantées sur une galerie de plus de dix kilomètres de long, la distribution, réduite en débit par la part royale et l'octroi de concessions particulières, s'ouvrit en 1628. De nos jours, l'aqueduc est toujours en service. Il ne fournit plus en eau (désormais non potable) que le parc de Montsouris. Outre ses regards d'entretien (vingt-quatre conservés), il présente toujours ses éléments les plus spectaculaires : le fameux pont à arches multiples d'Arcueil, et, à Paris, derrière l'Observatoire, la maison dite du Fontainier. Certains vestiges de l'aqueduc se visitent. **H. G.**



Le pont-aqueduc Médicis (XVIIe) surmonté du pont-aqueduc de la Vanne (XIXe) (© RÉGION ÎLE-DE-FRANCE, INVENTAIRE GÉNÉRAL/PHOTO LAURENT KRUSZYK).

www.paris.historique.org

CONNAISSANCE DES ARTS
SE LIT AUSSI EN NUMÉRIQUE





Briques et fresques habillent la façade années 1930 du beffroi de Montrouge (©VILLE DE MONTROUGE/PHILIPPE SOULARD).

MONTROUGE AMÉNAGE SON BEFFROI

Situé face à la mairie, le beffroi, édifice symbolique de la ville de Montrouge, a retrouvé une seconde jeunesse. Dessinés par l'architecte Henri Decaux en 1934 pour regrouper les services municipaux et une salle des fêtes, sa façade de brique rouge et ses volumes géométriques simples et élégants rappellent le mouvement néerlandais De Stijl et l'école d'Amsterdam, deux courants précurseurs de l'architecture moderne au début du XXe siècle. La particularité du monument vient de sa tour de quarante-trois mètres de haut qui abrite, depuis l'an 2000, un carillon composé de vingt-sept cloches. La ville de Montrouge a souhaité réhabiliter ce beffroi en un centre culturel et de congrès, et y installer une salle d'exposition digne de son événement phare, le Salon de Montrouge d'art contemporain. Outre la modernisation de ses équipements, le beffroi a bénéficié d'une restauration de ses éléments architecturaux des années 1930 : sols, ferronnerie, escaliers monumentaux, lustres… La ville a travaillé en collaboration avec les Bâtiments de France, le périmètre étant classé, pour choisir les matériaux et superviser la conservation et la restauration des éléments intérieurs d'époque. Deux fresques extérieures contemporaines, dessinées par l'artiste Amélie Scotta, ont été rajoutées. É. D.-B.

MONTROUGE, 2, place Émile Cresp 01 46 12 74 08 (mairie) www.ville-montrouge.fr



Une des ambiances XVIIIe recréées en juillet 2013 pour l'exposition « Jardins à la française », hommage à Le Nôtre aux marchés Paul Bert et Serpette des Puces de Saint-Ouen (©YANN MONEL).

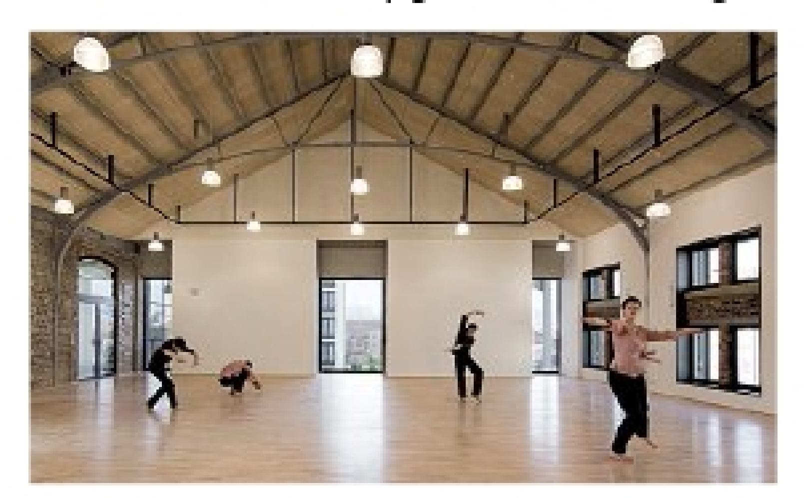
LES PUCES DE SAINT-OUEN, PATRIMOINE VIVANT

Né en 1885, le marché aux Puces de Saint-Ouen concentre aujourd'hui le plus grand nombre d'antiquaires et de brocanteurs du monde. Populaire pour son atmosphère, rappelant plus un musée qu'un marché, il a été classé en 2001 « zone de protection du patrimoine architectural urbain et paysager ». Le marché Paul Bert, avec ses petits pavillons couverts de glycines et le marché Serpette, avec son ambiance feutrée, possèdent un charme indéniable, et misent sur une politique événementielle exigeante. Le 13 septembre, la nocturne annuelle célèbre le design et fête de concert la Paris Design Week et le vernissage de l'exposition dédiée à l'architecte-designer Odile Decq. M. D.

SAINT-OUEN, MARCHÉS PAUL BERT ET SERPETTE, 18, rue Paul Bert et 96-110, rue des Rosiers 01 40 11 54 14 www.paulbert-serpette.com www.parisdesignweek.fr

À VITRY, LA BRIQUETERIE FABRIQUE DE LA DANSE

Le 21 mars dernier, la Briqueterie a rouvert ses portes pour devenir le centre de développement chorégraphique du Val-de-Marne. Située dans le quartier Coteau-Malassis de Vitry-sur-Seine sur le site d'une ancienne fabrique de briques, elle offre aux chorégraphes et danseurs des studios de travail et de représentation. Vitry possède une longue relation avec la danse grâce, en partie, à Michel Caserta, danseur et chorégraphe. Celui-ci découvre en 1997 la friche de la briqueterie. Le conseil général du Val-de-Marne l'achète en 2004 suite à ses suggestions. Près de dix ans furent nécessaires pour finaliser le projet. L'architecte Philippe Prost a conservé le caractère brut de la construction originelle, avec sa cheminée, ses façades, sa charpente métallique. Il lui a greffé un nouvel édifice par lequel on accède par une large galerie de soixante mètres de long, bien éclairée et percée de fenêtres. Le projet ne profite pas qu'à la danse. Les habitants du quartier peuvent assister depuis leur balcon aux spectacles organisés dans le mini-théâtre extérieur et profiter du jardin conçu par la paysagiste Patricia Perrier. É. D.-B.



Danseurs dans le studio ouest de la Briqueterie/centre de développement chorégraphique du Val-de-Marne, ancienne usine à briques (©LUC BOEGLY).

VITRY-SUR-SEINE, LA BRIQUETERIE, 17, rue Robert Degert 01 46 86 17 61 www.alabriqueterie.com

RAMBOUILLET REDÉCOUVRE LE PALAIS DE L'AIGLON

Résidence destinée au fils de Napoléon Ier et de l'impératrice Marie-Louise, le palais du roi de Rome est l'œuvre de l'architecte français Auguste Famin (1776-1859). Le prince impérial n'a toutefois jamais eu le loisir de l'occuper. Édifié à partir de 1809, cet hôtel particulier entre cour et jardin se distinguait par la qualité de son architecture néoclassique mais n'en fut pas moins morcelé et mutilé au fil du temps, son corps central ayant été détruit et avec lui un merveilleux vestibule à l'italienne. Devenu propriété de la ville de Rambouillet en 1989, son pavillon occidental (le pavillon oriental appartient à un particulier) vient de faire l'objet d'une importante campagne de restauration réalisée sous la conduite de Frédéric Didier, architecte en chef des Monuments historiques. Ces travaux ont concerné les parties classées, à savoir les façades (restauration complète et restitution des baies de l'attique des façades sud et ouest) et les couvertures, entièrement refaites. Ayant retrouvé son élégance d'origine, le bâtiment a rouvert ses portes au printemps et sert désormais de cadre aux expositions temporaires de la ville. **D. M.**



Le palais du roi de Rome dit l'Aiglon, fils de Napoléon Ier (©VILLE DE RAMBOUILLET).

RAMBOUILLET, PALAIS DU ROI DE ROME, place du Roi de Rome 01 34 83 10 31 www.rambouillet.fr



Détail du décor peint habillant la voûte du salon de l'Abondance à Versailles, en cours de restauration (©CHÂTEAU DE VERSAILLES/ CHRISTIAN MILET)

VERSAILLES : LE SALON DE L'ABONDANCE EN MAJESTÉ

Autrefois vestibule du cabinet de curiosités de Louis XIV, le salon de l'Abondance figure aujourd'hui comme première pièce du Grand Appartement du roi au château de Versailles. Il se singularise par un remarquable plafond peint à l'huile sur enduit, sans compartiment de stuc. Réalisé entre 1678 et 1683 par René-Antoine Houasse d'après des dessins de Charles Lebrun pour illustrer, au-delà d'un apparat mythologique, les bienfaits du roi pour les arts et exalter ses collections, ce plafond avait déjà été restauré à plusieurs reprises : en 1750, 1814-1815, puis en 1950-1951. Effectuée entre juillet 2012 et mai 2013, la dernière intervention visait, en premier lieu, à corriger de dangereux affaissements structurels de la coque du plafond. Ces travaux s'accompagnèrent d'un indispensable nettoyage suivi d'une restauration générale de la peinture, désaccordée sous de multiples repeints et chancis (blanchiment du vernis). En respectant toutes les interventions anciennes jugées satisfaisantes, cette restauration n'en restitue pas moins, ainsi que le remarque Béatrice Sarrazin, conservateur, une transparence des cieux qui permet d'animer cette composition illusionniste éblouissante et virtuose dans le rendu des détails décoratifs. **H. G.**

VERSAILLES, CHÂTEAU, place d'Armes 01 30 83 78 00 www.chateauversailles.fr

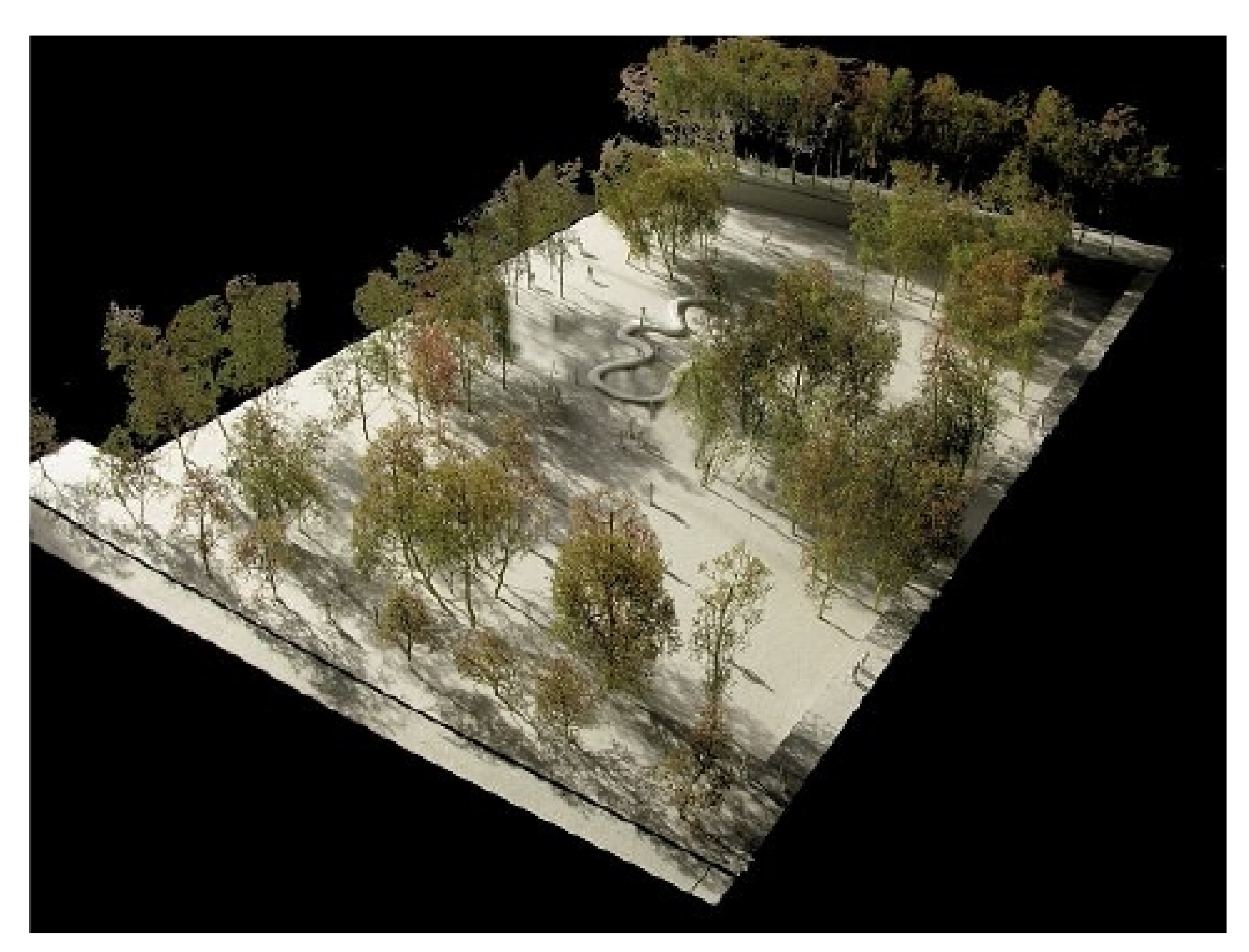


Entrée principale de la bibliothèque municipale de Versailles, ancien hôtel des Affaires étrangères de Louis XV (©VILLE DE VERSAILLES).

VERSAILLES SOIGNE SES FAÇADES

Construit en 1762 sous le ministère du duc de Choiseul en mitoyenneté avec l'hôtel (ministère) de la Guerre (1759-1961), l'ancien hôtel des Affaires étrangères et de la Marine accueille, depuis 1800, la bibliothèque de la ville de Versailles. Ces deux hôtels furent édifiés par l'ingénieur-géographe Jean-Baptiste Berthier qui privilégia l'emploi de la pierre et de la brique pour préserver les lieux des incendies. Malgré sa robustesse, l'hôtel réclamait un ravalement de ses façades et menuiseries. Achevée cet été, la première tranche de restauration, financée conjointement par l'État, le département et la ville de Versailles, a concerné la façade sur rue et la cour intérieure. **H. G.**

www.bibliotheques.versailles.fr



Sur le site des anciens étangs Gobert à Versailles, le jardin aménagé en grande clairière sera ponctué d'un banc à circonvolutions de 90 mètres de long (©MICHEL DESVIGNE).

À VERSAILLES, LES ÉTANGS DU ROI DEVIENNENT JARDINS

En cette année hommage à André Le Nôtre, la ville de Versailles développe une série de projets urbains et paysagers, parmi lesquels figure la création du jardin des étangs Gobert par le paysagiste Michel Desvigne et l'architecte Inessa Hansch. Ce nouveau jardin public, d'un hectare environ, prend place dans un site pour le moins original puisqu'il s'agit de l'un des deux grands bassins qui recevaient autrefois les eaux acheminées depuis le plateau de Saclay pour alimenter les fontaines de Versailles. Proche de la gare des Chantiers, cet ancien ouvrage technique, profond de trois mètres, se présente désormais comme un jardin « en creux », que le public surplombe grâce à une passerelle qui en fait le tour, et dans lequel il peut descendre au moyen d'escaliers métalliques. Pour le paysagiste, l'esprit du lieu est celui des bosquets qui ont fait la réputation des jardins de Le Nôtre. À ceci près que, dans cette évocation contemporaine, l'élément central n'est pas un bassin ou un jeu d'eau, mais un long banc de béton blanc au dessin sinueux, conçu par Inessa Hansch. Pour l'atteindre, le promeneur chemine à travers le bois de bouleaux qui avait poussé dans le bassin asséché. On y a dégagé des clairières. **D. M.**

VERSAILLES, CHÂTEAU, place d'Armes 01 30 83 78 00 www.chateauversailles.fr



Le jardin des Senteurs aménagé par le paysagiste Nicolas Gilsoul à Versailles regorge de plantes et fleurs aromatiques (©VILLE DE VERSAILLES).

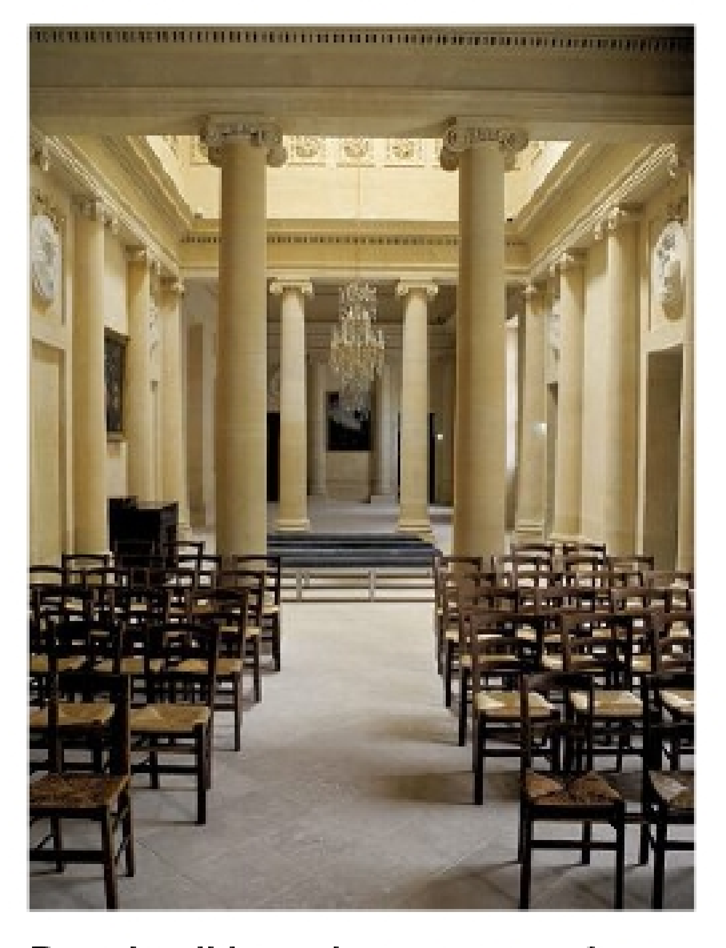
À VERSAILLES, UN PARFUM DE XVIIIe

Le paysagiste Nicolas Gilsoul est intervenu au cœur du quartier Saint-Louis de Versailles, qui a conservé des rues entières inchangées depuis le XVIIIe siècle. Conçu comme un cheminement entre le château et le potager du roi, son jardin des Senteurs, inauguré au printemps, s'inscrit dans le prolongement de la cour du même nom, nouvel espace voué à l'art du parfum. Une promenade publique déclinée en trois temps : l'Écrin, cour minérale au micro-jardin fleuri ; l'Herbier, où l'on découvre les matières fétiches du parfumeur ; le Jardin enfin, avec sa roseraie et son accueillante clairière plantée de micro-trèfles. **D. M.**

www.versailles.fr

PROVIDENCE POUR UNE CHAPELLE VERSAILLAISE

Greffée sur le collatéral nord de la cathédrale Saint-Louis de Versailles (1742-1754), œuvre de l'architecte Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne, l'ancienne chapelle des Catéchismes, dite aujourd'hui de la Providence, fut édifiée en 1764 par un architecte prix de Rome (1753), Louis-François Trouard, dans un



De splendides caissons ouvragés ornent le dôme de la chapelle de la Providence, jouxtant la cathédrale Saint-Louis de Versailles (©DR).

style néoclassique. Pour le décor, Trouard fit appel à Augustin Pajou qui sculpta, destinés à la façade nord-ouest, des bas-reliefs d'allégories des Vertus cardinales et de la Foi et, pour l'intérieur, huit médaillons de têtes de saints. L'édifice appelait une restauration générale, réalisée par le service des Monuments historiques pour l'État et la Drac (direction régionale des affaires culturelles). Les reliefs extérieurs de Pajou, les plus abîmés, brillent d'une nouvelle jeunesse et, à l'intérieur, entièrement nettoyé, un nouveau dallage de pierre avec chauffage par le sol intégré a remplacé un parquet du XIXe siècle. Avec sa double file de colonnes séparant deux espaces dont la travée centrale, voûtée d'un dôme à caissons et jour zénithal faisait office de chœur, cette chapelle a retrouvé toute sa vérité, servie par une magnifique unité minérale. **H. G.**

www.versailles.fr

#MOTSNUS

LECTURES DANS LES MONUMENTS NATIONAUX

Panthéon

Lectures «Des femmes au Panthéon»

George Sand
par Muriel Mayette
Mardi 17 septembre 2013 à 19h

Colette
par Catherine Sauval
Mardi 24 septembre 2013 à 19h

Olympe de Gouges
par Céline Samie
Mardi 1er octobre 2013 à 19h

Panthéon (Paris Ve)
Tarif : droit d'entrée du monument





Réservations
01 44 32 18 00
www.monuments-nationaux.fr



Ci-contre : La silhouette atypique du clocher de l'église Sainte-Anne à Saint-Benoît, sur l'île de la Réunion
À droite : Détail des ornements naïfs de la façade, repeints en gris, jaune et terre cuite
(POUR LES 2 ©VINCENT BRUNELLE).





À LA RÉUNION, LA MAGIE RETROUVÉE DE L'ÉGLISE SAINTE-ANNE

François Truffaut ne s'y était pas trompé. En 1969, lors du tournage de *La Sirène du Mississipi*, il choisit l'église Sainte-Anne à Saint-Benoît, sur la côte est de l'île de la Réunion, pour servir de décor à la scène du mariage de Catherine Deneuve et Jean-Paul Belmondo. Deux ans et demi de travaux, achevés fin août 2012, auront été nécessaires pour redonner des couleurs à cet ovni architectural, dont l'histoire est aussi insolite que l'esthétique. Initialement construit de 1857 à 1862 par l'abbé Carnet, l'édifice tel que les Saint-Annois le connaissent aujourd'hui est en fait l'œuvre d'un autre : aidé par le maçon local, Raphaël Calciné, les enfants du catéchisme ainsi que les fidèles de la congrégation des Filles de Marie, le curé strasbourgeois Georges Daubenberger, fraîchement arrivé d'Afrique, décida en 1922 d'offrir un nouveau visage à l'église, endommagée par un cyclone. Le clocher, la façade ainsi que la chapelle annexe dédiée à sainte Thérèse de Lisieux, classés Monuments historiques depuis 1982, voient alors le jour. Un chef-d'œuvre naïf : gargouilles, angelots, feuilles de vigne, étoiles filantes ou coquillages habillent la façade et le clocher. *« Un décor digne du Palais idéal du facteur Cheval »*, s'amuse Vincent Brunelle, architecte en chef des Monuments historiques du département de la Réunion, responsable du chantier. Un style inclassable, *« purement créole »*, en ce qu'il évoque le métissage culturel et religieux d'une île où les temples hindous, dits ici *« malbars »*, côtoient les lieux de culte catholiques et musulmans. Plus de mille motifs, modelés à l'époque en ciment par des bénévoles, ont fait l'objet d'une restauration. La toiture de la chapelle, gravement détériorée, a pu être entièrement consolidée. Lors du nettoyage du clocher, des traces de couleur jaune et terre cuite ont été retrouvées. Dans un souci de cohérence historique, après une batterie de tests, des pigments naturels gris, jaune et ocre ont été retenus pour repeindre ce monument figurant parmi les plus visités de l'île. Une nouvelle phase de travaux pourrait conduire à la rénovation intérieure de la chapelle, ainsi qu'à l'aménagement d'un parvis. **V. H.**

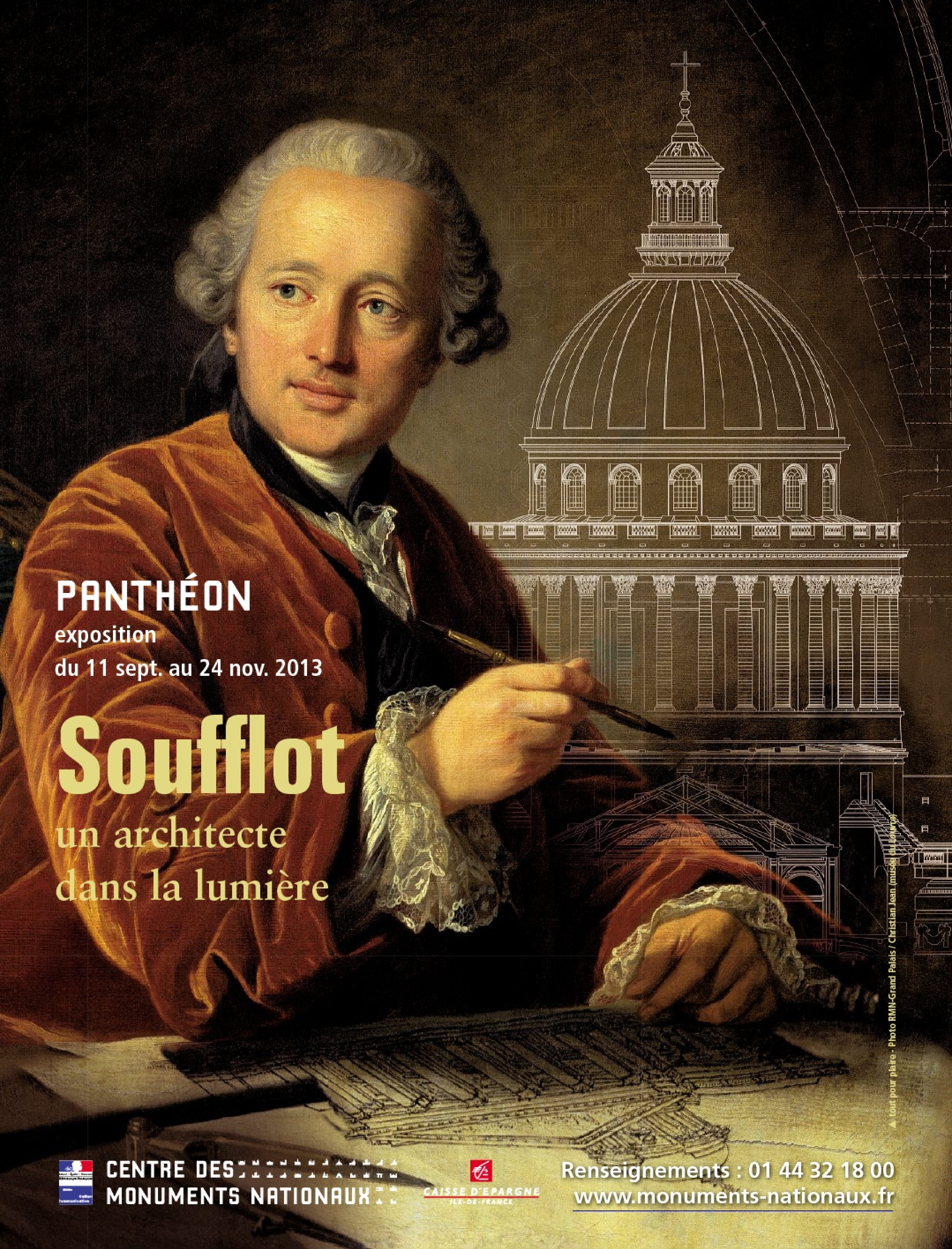
www.reunion.pref.gouv.fr/drac

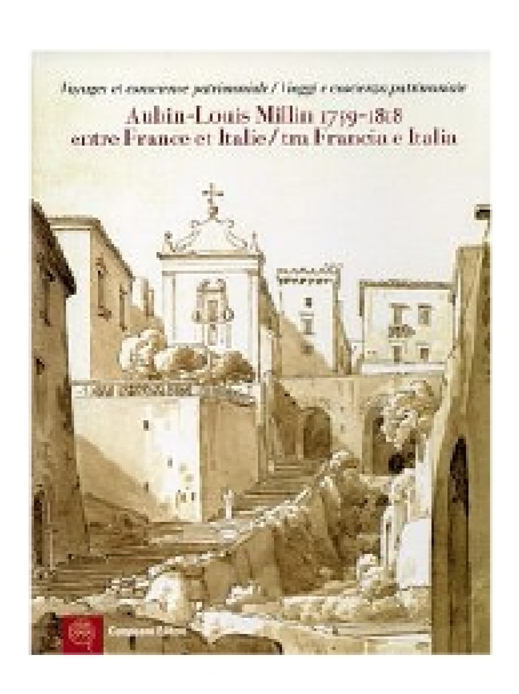
UN SITE PRÉCOLOMBIEN SUR L'ÎLE DE SAINT-MARTIN

Plaquette en coquille gravée de motifs curvilignes à ponctuations (longueur 76 mm), VIIe-Xe siècle, retrouvée lors des fouilles du village précolombien de Pointe du Canonnier sur l'île de Saint-Martin
(©INRAP/DOMINIQUE BONNISSENT).

C'est un site de référence pour l'archéologie précolombienne caribéenne. À l'occasion de la construction d'une villa privée, de nouvelles fouilles ont été menées sur le gisement précolombien du village de Pointe du Canonnier. Situé sur l'île de Saint-Martin, au nord de l'archipel des Petites Antilles, ce dernier avait déjà fait l'objet de prospections en 2002 et de deux diagnostics en 2007 et 2011. Cette nouvelle campagne, menée fin 2012 par une équipe de l'Inrap (Institut national de recherches archéologiques préventives), s'est concentrée sur une zone de campement de plus de 400 m², au nord du village. Une centaine de kilos de céramique ainsi que de nombreux éléments en coquille, présentant une typologie très précise, ont ainsi pu être dégagés : *« C'est la première fois que nous fouillons un village entier et homogène, rattaché à cette période peu étudiée qu'est la phase transitionnelle entre le Néo-indien ancien et récent »* (entre 660 et 960 de notre ère, *ndlr*) se félicite l'archéologue Dominique Bonnissent, responsable des opérations. Un nouveau pas vers la connaissance des modes de vie des populations nomades sillonnant alors la mer Caraïbe. **V. H.**

www.inrap.fr

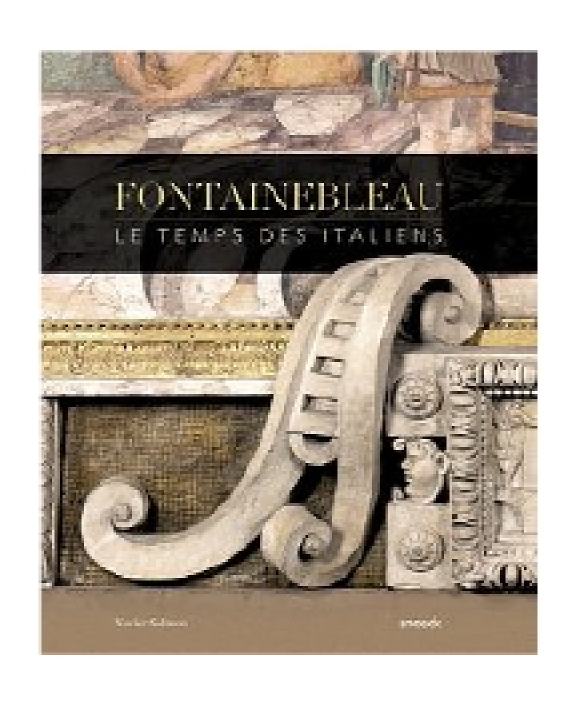

PANTHÉON
exposition
du 11 sept. au 24 nov. 2013
Soufflot
un architecte
dans la lumière
▲ tout pour plaire - Photo RMN-Grand Palais / Christian Jean (musée du Louvre)
CENTRE DES
MONUMENTS NATIONAUX
CAISSE D'EPARGNE
ILE-DE-FRANCE
Renseignements : 01 44 32 18 00
www.monuments-nationaux.fr



MILLIN, HÉROS DU PATRIMOINE

Aubin-Louis Millin (1758-1818) n'a pas la notoriété qu'il mérite. D'une déroutante érudition polyvalente, il fut pourtant, entre la fin du XVIIIe et le début du XIXe siècle, une figure centrale des réseaux culturels européens. Fruit d'un colloque franco-italien, organisé par l'Institut national du patrimoine, ce gros volume riche d'une quinzaine de communications en français (et autant en italien), lui rend justice en évoquant ses engagements et travaux multiples ainsi que ses rapports avec l'Italie et les « antiquaires » du temps. Après ses fameux volumes à gravures d'Antiquités nationales, parus sous la Révolution et qui inauguraient une nouvelle conscience patrimoniale, Millin poursuivit en effet outremonts sa quête de documentation encyclopédique, pour ouvrir l'histoire de l'art à une approche plus scientifique, sans *a priori* sur les œuvres abordées, incluant, de façon valorisante, les créations médiévales. Un legs définitif. **H. G.**

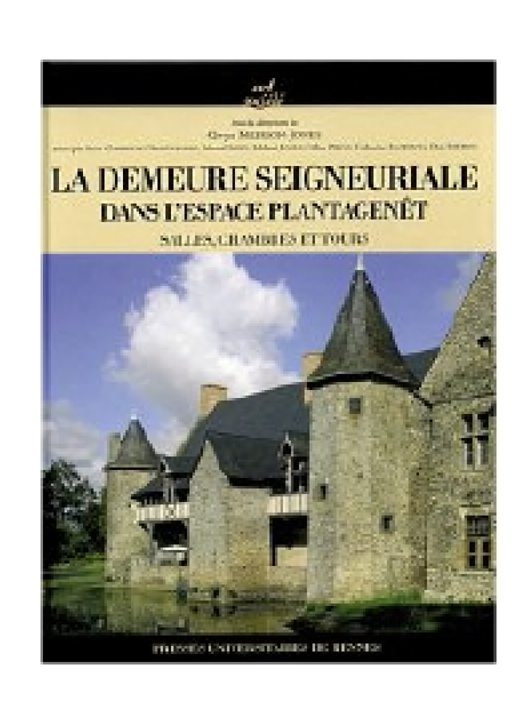
Collectif, AUBIN-LOUIS MILLIN 1759-1818, ENTRE FRANCE ET ITALIE, Campisano Editore, 536 pp., 80 €.



L'ITALIE À FONTAINEBLEAU

Devenu, à partir de 1528, le terrain privilégié d'expériences artistiques majeures placées par François Ier sous le signe de l'Italie, le château de Fontainebleau développa un art original teinté de maniérisme qui vécut très vite à son rythme propre. Xavier Salmon, ancien conservateur du château, nous offre avec ce livre une précieuse étude d'ensemble, manquante jusque-là, sur cette aventure artistique, depuis les travaux de Rosso, Primatice et Cellini jusqu'à ceux du règne de Louis XIII, sans oublier toutes les réalisations disparues ni les œuvres d'art autonomes arrivées au château. L'auteur nous livre, entre autres, toutes les hypothèses d'interprétation du programme iconographique de la fascinante galerie dite de François Ier. Somptueusement illustré avec des clichés qui donnent précisément à voir la décoration du côté sud de la galerie, en plein contre-jour pour le visiteur, ce livre s'impose comme référence sur le sujet. **H. G.**

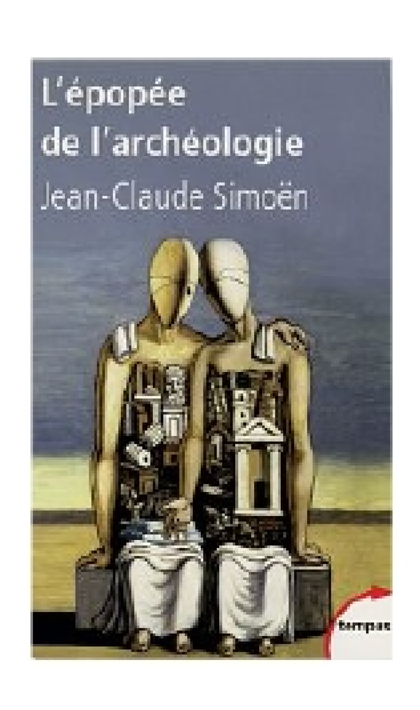
Xavier Salmon, FONTAINEBLEAU, LE TEMPS DES ITALIENS, Snoeck, 296 pp., 39 €.



DEMEURES CACHÉES

Transformé au fil des siècles, le bâti civil médiéval réclame une très vive attention pour comprendre son état d'origine, caché, bien souvent, derrière des élévations, distributions et aménagements internes bouleversés. Placé sous la direction de Gwyn Meirion-Jones, spécialiste de l'étude de ce type d'architecture, dont les Anglais furent précurseurs en Europe, l'ouvrage traite de la demeure seigneuriale du XIe au XVIe siècle, dans un territoire allant de l'Angleterre au sud-ouest de la France. Partagé en vingt-deux articles thématiques variés rendant compte de toutes les découvertes récentes et tirant avantage de maintes investigations scientifiques, il apporte une somme de connaissances qui bouleverse, au passage, bien des idées reçues. Appelé à devenir un usuel, il peut être complété par la lecture de l'ouvrage d'Emmanuel Litoux et Gaël Carré : *Manoirs médiévaux, maisons habitées, maisons fortifiées*, aux éditions Rempart. **H. G.**

Gwyn Meirion-Jones, LA DEMEURE SEIGNEURIALE DANS L'ESPACE PLANTAGENÊT, SALLES, CHAMBRES ET TOURS, Presses universitaires de Rennes, 488 pp., 29 €.



L'ARCHÉOLOGIE ET LES RÊVES

« *Il est amusant de constater que l'archéologie naquit au moment où l'exploration de la planète allait se terminer.* » Dès la première phrase du livre, Jean-Claude Simoën révèle l'intelligence et la singularité de son point de vue. Sous l'œil de cet auteur, éditeur et voyageur aimé du grand public (notamment pour la fameuse collection « Dictionnaire amoureux »), l'archéologie devient une aventurière en quête de nouveaux horizons, incarnée par des figures atypiques : le suisse Johann Ludwig Burckhardt (1784-1817), qui s'aventure dans les déserts d'Arabie et découvre Petra sous le nom de Cheikh Ibrahim ; l'Américain Hiram Bingham, qui fouille en 1911 le Machu Picchu et livre des interprétations fantasques de ses trouvailles… Les découvertes de ces obstinés, aux motivations et méthodes diverses, souvent discutables, ont profondément nourri les arts et la littérature, et ainsi enrichi l'imaginaire des hommes. **A. C.**

Jean-Claude Simoën, L'ÉPOPÉE DE L'ARCHÉOLOGIE, éditions Perrin, 324 pp., 10 €.

Les Fondations VELUX,
42 ans d'intérêt public



Etre une société responsable et créer des produits utiles à la société, c'est ainsi que Villum Kann Rasmussen conçoit le rôle de l'entreprise lorsqu'il fonde le Groupe VELUX en 1942.

Cet ingénieur visionnaire, fils de pasteur, a à cœur de restituer à la société une part de la richesse créée par son entreprise.

A partir de 1971, il établit trois fondations à but non lucratif : deux avec la mission de soutenir le financement de projets d'intérêt général dans le monde (scientifique, culturel, social et environnemental), la troisième pour soutenir les salariés du groupe dans le cas de difficultés personnelles.

En France, un attachement aux valeurs patrimoniales

La société VELUX soutient à travers ses Fondations des projets proches de son univers, en accord avec ses valeurs liées à l'habitat et à l'environnement. Ayant toujours entretenu des relations privilégiées avec le corps architectural et les artisans du bâtiment, la société VELUX soutient des projets de rénovation et de préservation du patrimoine : la restauration des boiseries de la chapelle du Parlement de Bretagne en 2001, la rénovation du jubé de la chapelle Saint-Fiacre du Faouët en 2002 et la rénovation du Couvent de la Tourette en 2006.

Les Fondations VELUX, mécène exclusif du Centre des monuments nationaux pour la restauration des vitraux de la Sainte-Chapelle, contribuent à redonner son éclat à ce chef-d'œuvre du gothique rayonnant et permettent de réduire de moitié la durée de cette restauration. En 2014, les visiteurs pourront redécouvrir ce monument entièrement restauré.



